

Cyvard MARIETTE

1973 – 2008

TRAVAUX

Franc-maçonniques

Planches pour mon autodafé

C R P

Noeux les mines

Travaux maçonniques Mariette Cyvard



Introduction

Ami lecteur, n'espère pas trouver ici un travail achevé qu'il te suffirait d'emprunter pour te retrouver coloré d'un nouveau degré ou grade.

Le but du jeu qui suit est de te conduire dans les labyrinthes de ta pensée avec pour objectif de t'amener à une liberté du penser.

Tu trouveras donc des travaux, à divers niveaux, certains tronqués pour rester au plus près des grades, les seuls qui m'intéressent vraiment, les degrés se permettant de les développer.

Si tu arrives à construire un penser puis à offrir une pensée cohérente à tes adelphe, sœurs et ou frères, le fil au fond du labyrinthe t'appartiendra. Tu pourras le récupérer et le dérouler pour sortir. Une fois dehors, le fil en place, tu pourrais aller et venir. Tes pérégrinations te conduiront en toi-même, c'est parfois le lumignon d'un apprenti qui t'apportera la plus grande lumière. Souvent, tu seras dans les filets des grades ou des degrés. Tu t'affronteras à un beau tablier ou à de beaux gants. Dans ce parcours, rien n'est symbole. Comme nous tous, tu

auras reçu l'essentiel avant d'entrer dans le temple par la porte basse.

Quand un homme est conduit à lui-même, il peut rédiger son testament. Les testaments rédigés sont des testaments de prétentieux qui savent qu'ils ne mourront pas.

Dans un lieu très particulier, tout est symbole, tu apprends que tu es mortel, une fois de plus, pourtant, c'est demain que tu mourras, et tu es persuadé que demain viendra... un jour.

La vie va te rappeler aux choses importantes, tant que tu ne sauras pas les reconnaître.

En attendant, il y a le fatras des réflexions, des propos de salle humide, des prétentions humaines, il y a... toi !

Toi, premier servi, comme ce qui est dit dans les lieux où une réelle détresse est possible... si vous avez mis votre masque à oxygène, vous pourrez prendre en charge ceux que vous aimez, ceux qui vous entourent. Sinon, tous mourront et vous avec eux.

Cyvard

Septembre 2008

Cyvard, un prénom sans problème !

Dans le martyrologue latin il est au nom de : Eparchii – (1684)

Dans le martyrologue latin traduit en français : Cibar – (1705)

Le mot EPARQUE en français vient du grec : Gouverneur ? Επαρχος (jeu de caractère : symbol)

Le grec : Επαρκης qui vient au secours de...

Eparque : variante sur évêque

f) « évêque » : le clerc qui, selon les règles de l'Église catholique romaine, est préposé à l'administration d'un diocèse ; ce terme comprend un archevêque, un évêque diocésain, un archiéparche, un éparche, un exarque, un vicaire apostolique, un ordinaire militaire, un préfet apostolique, un prélat territorial, un abbé territorial, un administrateur apostolique, un administrateur diocésain, un vicaire général, un provicaire dans un vicariat apostolique, un propréfet dans une préfecture apostolique et un vicaire délégué dans un vicariat apostolique ou dans une préfecture apostolique;

éparchie : Diocèse d'une Église chrétienne de l'Est, dirigé par un éparche

ou un évêque. Une « archéparchie » est l'équivalent d'une province ecclésiastique dans l'Église chrétienne de l'Ouest.

Eparque :

Alors mourut aussi à Angoulême le reclus Éparque [xxvii] [Eparchius], homme d'une éclatante sainteté, par le moyen duquel Dieu manifesta un grand nombre de miracles, desquels je passerai plusieurs sous silence, et me contenterai d'en raconter quelques-uns. Il était natif de la ville de Périgueux ; mais s'étant mis en religion, il fut fait cleric, et vint à Angoulême où il se bâtit une cellule, et ayant rassemblé un petit nombre de moines, il se livrait assidûment à

l'oraison ; si on lui apportait de l'or ou de l'argent, il l'employait, soit aux besoins des pauvres, soit à la rédemption des captifs. Tant qu'il vécut, jamais dans son couvent on ne fit cuire de pain, mais les dévots lui en apportaient autant qu'il en avait besoin. Il racheta de leurs offrandes une grande multitude de captifs, réprima souvent par le signe de la croix le venin du feu¹ Saint-Antoine, fit sortir par ses oraisons les démons du corps des possédés, et plusieurs fois le charme de sa parole fut pour les juges, non pas une prière, mais plutôt un ordre qui les forçait d'absoudre les coupables ;

¹ Il est intéressant de constater que ma mère ou moi-même avons conservé cette capacité. Tout en rappelant que c'est mon père qui m'a donné mon prénom, contre la volonté de ma mère...

car il avait un si doux langage que lorsqu'il leur demandait de pardonner, il leur était impossible de refuser. On avait, en ce temps, condamné à être pendu pour vol, un homme que les habitants du pays accusaient violemment de plusieurs autres crimes, tant vols qu'homicides. Lorsque Éparque le sut, il envoya un de ses moines prier le juge de lui accorder la vie de ce criminel. Mais le peuple se mit en colère, et cria que si on délivrait cet homme, ni le juge, ni le pays ne s'en trouveraient bien, en sorte qu'il ne put le délivrer. L'homme fut donc étendu sur des roues [xxviii] [poulies], frappé à coups de verges et de bâton, et condamné au gibet. Comme le moine

vint fort triste rendre cette réponse à son abbé ; Va, lui dit celui-ci, et regarde de loin ; car je sais que Dieu me donnera en présent celui que l'homme n'a pas voulu me rendre, et quand tu le verras tomber, prends-le et conduis-le de suite au monastère. Le moine ayant fait ce qui lui était ordonné, Éparque se prosterna en oraison, et pria Dieu avec larmes jusqu'à ce que le poteau et les chaînes s'étant rompus, le pendu tomba à terre. Alors le moine l'ayant pris, l'amena à l'abbé sans aucun mal. Celui-ci, rendant grâce à Dieu, envoya chercher le comte, et lui dit : Tu avais coutume, mon très cher fils, de m'entendre d'une âme bénigne ; pourquoi aujourd'hui t'es-tu obstiné à ne pas relâcher un homme dont

je te demandais la vie ? — Je t'écoute toujours volontiers, saint prêtre, lui dit le comte ; mais le peuple s'est soulevé, et je n'ai pu faire autrement dans la crainte qu'il ne se révoltât contre moi. — Quand tu ne m'écoutais pas, dit le reclus, Dieu a daigné m'écouter, et a rendu à la vie celui que tu avais envoyé à la mort. Le voilà, dit-il, plein de santé en ta présence. Comme il disait ces mots, le comte se prosterna à ses pieds, stupéfait de voir en vie celui qu'il avait laissé au point de la mort. Cela m'a été raconté par la bouche même du comte [xxix]. Éparque a fait beaucoup d'autres miracles qu'il serait trop long de rapporter. Après quarante-quatre ans de réclusion, il fut pris d'une petite fièvre

et rendit l'esprit [1^{er} juillet 581]. Il fut tiré de sa cellule et envoyé à la sépulture. Ses obsèques furent suivies d'une troupe nombreuse de gens qu'il avait rachetés.

**Saint Cybard (Eparchius :
gouverneur)**

Il y a aussi l'étrange Saint Cybard (ou Éparque) qui, après avoir été trappiste, quitta le monastère pour s'enfoncer dans la forêt, près d'Angoulême, et vivre dans une grotte. Il était particulièrement attentif aux prisonniers. Il naquit en Périgord en 504. Rien qu'en passant

devant les prisons, les portes s'ouvraient toutes seules et les cordes des pendus se rompaient.

Ce sauvage mélancolique avait des relations avec trois ou quatre personnes qui s'appelaient Arthémus (Arth = ours). Un des Arthémus était un jeune homme qui avait voulu se faire ermite mais qui était devenu fou. On l'amena à la grotte de Cybard, ses cheveux qu'il avait très longs s'agitèrent en désordre et ses doigts se crispèrent convulsivement. Il criait des inepties, assurait que personne ne l'égalait en sainteté. Cybard le calma par des signes de croix puis lui fit couper les cheveux, mais Arthémus opposa une farouche résistance. Finalement il se tint tranquille. Cybard

est, avec Saint Pierre, patron d'Angoulême.

éparque

n. m. XVI^e siècle. Emprunté du grec eparkhos, « commandant, gouverneur ». HIST. Dans l'Empire byzantin...

SAINT CYBAR, RECLUS A ANGOULÊME.

ÉPARQUE, vulgairement appelé Cybar, quitta le monde malgré ses parents, qui l'empêchaient de suivre sa vocation ; puis s'étant retiré dans le monastère de

Sédaciac, en Périgord, il y servit Dieu pendant quelque temps, sous la conduite de l'abbé Martin. Une rare sainteté, jointe au don des miracles, l'eut bientôt fait connaître. Il jugea que le moyen le plus efficace qu'il eût de se soustraire au danger de la vaine gloire, était de sortir de son monastère pour aller vivre dans une entière solitude.

Etant arrivé près d'Angoulême, il s'y renferma dans une cellule, avec la permission de l'évêque de Périgueux et de Martin, son abbé. L'évêque d'Angoulême, frappé de ses éminentes vertus, l'ordonna prêtre.

Cybar était fort austère dans sa manière de vivre et de s'habiller. Il redoublait

encore ses austérités durant le carême. Quoique reclus, il ne laissa pas de recevoir des disciples ; mais il voulait qu'à son exemple Ils fussent continuellement occupés de la prière. Il trouvait dans les libéralités des fidèles de quoi fournir à ses besoins et à ceux de ses religieux. Il se vit encore en état de racheter un grand nombre de captifs. Il mourut le premier juillet 581, après avoir passé environ quarante ans dans sa cellule. Ses reliques ont été gardées dans l'église de l'abbaye de son nom, jusqu'en 1568, où elles furent brûlées par les huguenots.

Voyez Mabillon, Act., tom. I, p. 267 ;
Bulteau : Hist. de l'ordre de saint Benoît,

tom. 1, p. 235 ; le Gallia Christ nova,
tom. 2 p. 978, 979, etc.

Mythologie scandinave.

Sivard l'assassiné 12^e siècle

A l'origine **Gimungagap** (gouffre béant) dont émerge à la Création **Audhumla** (vache primitive) et par la fonte des glaces **Ymir** (le premier géant des glaces). En léchant la glace Audhumla libère **Busi**.

Ymir donne naissance aux géants des glaces.

Busi.

1 enfant :

- **Bor.**

Epouse : Bestla fille de Bolthur (géant des glaces).

3 enfants :

- Odin.
- Vili ou Hoenir.
- Ve.

Odin et ses 2 frères tuèrent les géants de glace. Ymir fut dépecé pour donner naissance à la Terre. Seul Bergelmir (fils de Thrudgelmir fils d'Ymir) et sa femme réussirent à fuir, d'eux descendent les géants de glace qui résident à Jotunheim (forteresse de glace).

Les dieux peuvent être divisés en 3 familles :

- **Aegir** ou **Eagor** (dieu de la Mer).

Epouse : Ran.

9 filles (Vagues).

- les **Vanes** ou **Vanir** qui résident à Vanaheim. Ils furent les premiers à dominer. Mais les jeunes dieux (Ases) les affrontèrent. Un accord fut passé : 2 Ases (Hoenir et Mimir) devinrent des Vanes et Njord et ses enfants devinrent des Ases.

- les **Ases** ou **Aesir** qui résident à Asgard.

. **Odin** (dieu suprême).

Epouse : **Frigg** fille de Fjorgyn
(déesse de la Terre).

3 enfants :

- **Balder**. Il est tué par son frère Hoder. Il doit rester aux Enfers et il ne reviendra qu'après le Ragnaïok.

Epouse : Nanna.

1 enfant :

- Forsete (dieu de la Justice).

- **Hermod** (dieu messager).

- **Hoder**. Il est aveugle et tue son frère Balder sans le vouloir.

. Odin.

+ Fjorgyn (déesse de la Terre).

1 enfant :

- **Thor** (dieu du Tonnerre).

Epouse : Sif (a d'un
premier mari : Uru dieu de
l'Architecture et du Ski).

1 enfant :

- Thrud (fille).

+ Jarnsaxa (géante des
glaces).

2 enfants :

- **Magni** (géant des
glaces).

- **Modi** (géant des glaces).

. Odin.

+ Gid (géante des glaces).

1 enfant :

- **Vidar**.

. Odin.

+ Gunnlod (géante des glaces).

1 enfant :

- **Bragi** (dieu de la Poésie et de l'Eloquence).

Epouse : Idun.

. Odin.

+ Rind.

1 enfant :

- Vali.

. Odin.

1 enfant :

- **Tyr** (dieu de la Guerre).

. Farbauti (géant des glaces).

Epouse : Laufey (géante des glaces).

1 enfant :

- **Loki** (dieu du Feu et du Mal).

Epouse : Sigyn.

2 enfants :

- **Vali.**

- **Narvi.**

. **Loki.**

+ Anyerboder (géante des glaces).

3 enfants qui sont des monstres :

- Fenrir (Loup).

- Jormungand (Serpent).

- Hel (fille) (Enfers).

. **Ve.** Le frère d'Odin.

. **Heimdall.**

. **Njord** (dieu du Vent). Un ancien Vane.

Epouse : **Njörd** (sa soeur).

Skadi fille de Thiassi
(géant des glaces).

3 enfants :

- **Freyr** (dieu de la
Fécondité). Jumeau de Freyja.

Epouse : Gerda fille de
Gymir (géant des glaces).

- **Freyja** (déesse de
l'Amour). Jumelle de Freyr.

Epouse : Od ou Odur.

- **Kvasir**.

Au Ragnaïok (conflagration finale)
Odin (+ dieux + morts glorieux du
Valhalla) affronteront Loki (+ Fenrir +

Jormungand + géants des glaces + morts indignes des Enfers). Odin sera tué par Fenrir, Thor par Jormungand et la Terre sera détruite.

A la fin il ne restera que : Vidar, Vali, Hoenir, Modi et son frère Magni qui hériteront du marteau de Thor. Balder reviendra pour succéder à son père Odin. Une nouvelle Terre apparaîtra.

IV (VI) Erik I Ejegod (Toujours Bon) ou **Gooi** (Le Bon) né en 1059, roi du Danemark 1095-1103.

épouse en 1086 : Bodil fille de Thrugot Ulfesen, morte en 1103.

1 enfant et 4 enfants naturels :

- **Knut III Lavard** duc de Sleswig. Cf. dessous.

- Fils naturel : Harald Kesja assassiné en 1135.

Epouse : Ragnhild fille de Harald Bearfoot roi de Norvège. cf: Dynastie Ynglinga.

1 enfant et 11 enfants naturels :

- Erik mort en 1134.

- Fils naturel : Bjorn Jernside mort en 1134.

Epouse : Catherine fille
de Inge I roi de Suède. Dynastie
Stenkil.

1 enfant :

- Christine.

Epouse : saint Erik
IX Le Législateur roi de Suède, mort
en 1159. Dynastie Stenkil.

- Fils naturel : Magnus tué
en 1134.

- Fils naturel : Olaf tué en
1143.

- Fils naturel : Harald
assassiné en 1135.

- Fils naturel : Knut
assassiné en 1135.

- Fils naturel : **Sivard**
assassiné en 1135.

- Fils naturel : Erik
assassiné en 1135.

- Fils naturel : Svend
assassiné en 1135.

- Fils naturel : Niels
assassiné en 1135.

- Fils naturel : Benedikt
assassiné en 1135.

- Fils naturel : Mistivint
assassiné en 1135.

- Fils naturel : Benedikt.

- Fils naturel : **Erik II Emune**
(Le Mémorable) roi du Danemark
1134-1137 assassiné.

épouse en 1131 : Malmfrieda
fille de Mstislav I grand-prince de
Kiev. cf: Dynastie des Rurikides.

1 enfant :

- **Svend III Grade** co roi
du Danemark 1146-1157 assassiné.

épouse en 1152 :
Adélaïde fille de Conrad I margrave
de Misnie. cf: Dynastie de Saxe.

2 enfants :

- Erik mort en 1157.
- Luitgarde.

épouse en 1180 :
Berchtold V comte d'Andechs, mort
en 1188. Cf. Dynastie de
Babenberg.

- Ragnilde ou Cécile.

Epouse : Haakon
Sunnivasson.

1 enfant :

- **Erik III Lamb**

(L'Agneau) roi du Danemark 1137-
1146.

épouse en 1144 :
Luitgard fille de Rodolphe comte von
Staden, morte en 1152.

Min frère iavo un capiau à la mote...

Mon frère avait un chapeau à la mode...

Cbcs

Chapeau uni

5 - un chapeau noir relevé comme à l'ordinaire avec un ruban violet autour en forme de bourdalou ;

reaa

Les Maîtres..., autant que possible, seront en noir, chapeau rabattu, des gants blancs, tablier ordinaire et cordon bleu.

rft

Le T.:R.: remet ensuite le Chapeau noir au nouveau Maître et lui dit :

Je vous rends votre Chapeau. Désormais vous serez couvert en Loge de Maîtres. Cet usage très ancien annonce la liberté et la supériorité. Jusqu'ici vous avez servi comme Apprenti et Compagnon, vous allez commander mais craignez d'en abuser.

Le Maître Maçon doit-il porter un chapeau ?

Le Franc-maçon du R E AA reste couvert en Chambre du Milieu.

Le couvre-chef marque la supériorité, l'autorité, le jeune maître pouvait supposer que seul le « Très » vénérable Maître ait le droit de rester couvert.

Le port du chapeau permet-il de devenir un médiateur entre les mondes.

Le port du chapeau rendrait les maîtres semblables à des prêtres !

Le chapeau est un rappel des couronnes, royales ou non, images prétentieuses de ceux qui se prétendent des intermédiaires. Le chapeau indique qu'un Franc-maçon construit dans le monde humain, sur Terre, travaille dans

les mondes spirituels commençant l'œuvre par lui-même.

Le chapeau permet de comprendre qu'aucun centre n'existe puisque chaque pas laisse la circonférence du cercle à la même distance, donc qu'elle est l'image du mouvement dans notre recherche.

Le chapeau qui prétendait à l'autorité, au commandement... redevient le signe de l'humilité raisonnée et raisonnable.

Cette humilité invite l'homme à se maintenir libre autant qu'il accepte sa responsabilité.

Rencontre avec un ami.

Ce matin, dans le miroir, j'ai rencontré un type bien. Un véritable ami, toujours présent quand je me rends au miroir. C'est vrai, il a parfois la gueule des mecs pas rasé, pas vraiment net, les yeux crottés, mais il est présent. Il est là, dès que je suis au miroir. Si je lui parle, je vois ses lèvres remuer, je ne l'entends pas, d'ailleurs je ne l'écoute pas vraiment, et si j'écoutais que me dirait-il ?

Qu'il m'attende, de l'autre côté du miroir, qu'il connait la solitude de mon image, qu'il vit dans le froid de sa solitude ?

Il m'arrive, mais c'est plus rare, le soir, d'aller au miroir, l'ami est présent.

Je n'ai rien à lui dire, il me sait fatigué, d'ailleurs lui aussi, ses traits sont tirés.

Quand je lui souris, il me sourit. C'est un ami, pourtant il ne sourit jamais le premier, et si je lui offre ma grimace, il sait me la rendre, il ne sait pas la donner.

Mon ami, dans le miroir, sait-il croire que je l'apprécie, que tant qu'il vit, je me sens vivre !

Si je conte mon amitié, il se présente un malin, pour m'expliquer, pour tenter de me raisonner, il me montre les lois de la

réfraction et de la réflexion, il me parle du reflet, le rayonnement m'est démontré, et puis les sens, la vue...

Je les aime bien ces malins, mais moi, je sais bien qu'il existe, mon ami de l'autre côté du miroir.

La preuve ?

Fixe un miroir bien vertical sur un mur bien vertical, un miroir pas trop grand et pas trop petit, un miroir normal quoi.

Tu en approches, tu avances, tu recules, le malin me dit que je me vois.

Mais moi, je me penche dans le miroir et je vois les jambes de mon ami, et je vois les pieds de mon ami.

Explique-moi, toi qui es malin, comment mes pieds qui sont ici, pourraient être aussi de l'autre côté du miroir, dans les profondeurs du miroir !

En haut, je serai d'accord pour dire que c'est mon image, le haut du miroir peut voir mes pieds. Comment le bas du miroir pourrait-il voir mes pieds et me les montrer ?

Non, c'est bien un ami qui est dans le miroir, un ami sur lequel je peux compter, chaque fois que je viens le voir.

L'outil du diablotin

Il était une fois... ainsi commence les histoires pour ceux qui ont trois ans ou cinq ans, parfois un peu plus.

Il était donc une fois un diablotin qui se promenait de par les loges de francs-maçons à la recherche d'un crocodile qui se serait échappé de son Egypte natale pour venir tenir l'office de grand maître des sonorités maçonniques, derrière les quenottes blanches et noires d'un piano, pendant les tenues.

Notre diablotin entre en salle humide, il n'avait pas de sable dans sa bourse duquel il aurait pu se faire quelques pièces pour payer le frère servant,

lequel tenait aussi auberge. En ces temps obscurs, les francs-maçons faisaient aussi bombance pour cacher leurs pratiques d'applaudissement et de hurlements en loge ! Quoi de mieux se disaient-ils qu'une auberge pour travailler et s'amuser !

L'or du diablotin vaut ce qu'un œil ou une main avide valent. Les humains prennent et tiennent quelque instant l'objet de leur passion. A peine en poche ou à la maison, l'œil avide cherche un autre objet de passion

Assoiffé, notre diablotin, bon compagnon voyageur, décida de proposer à l'aubergiste quelque outil

tiré de sa trousse à outils. C'était un diabolotin à talents, un diabolotin apprécié par sa hiérarchie à laquelle il obéissait sans jamais chercher à comprendre.

Ces meilleurs outils étaient dans la trousse : la méchanceté, l'envie, la jalousie, la haine, l'avidité, la suffisance, le mépris, le cynisme, et tant d'autres encore.

L'aubergiste et frère servant hésitait, une pinte de vin faisait pièce de bon aloi, et ces outils là, il était assez facile de les trouver presque n'importe où... il suffisait de servir un ou deux verres à

un frère Zechel, un frère Vouillamoz, un frère Gauthier, ou un frère Meurisse, vous obteniez « la parfaite union » de presque tous les 844 outils présentés.

Se préoccuper d'un diablotin qui offre ce que vous trouvez à chaque ouverture de salle humide, sans travail, sans réfléchir...

L'aubergiste était devenu frère servant parce qu'il était très curieux, il mit son nez dans la trousse. Un des outils semblait plus usé que les autres.

Intrigué, notre frère interrogea :

« Qu'est-ce que c'est que cet outil là, quel est son usage, quel est son prix ? »

Le diablotin, un peu surpris de la vivacité de l'homme, répondit : « La fréquentation des francs-maçons vous met à même d'une réelle sagesse. Cet outil là est précieux entre tous, c'est le découragement ; j'en exige la nuitée, le repas, et ce que je veux boire avant d'aller me coucher ».

A la fréquentation de plusieurs loges, l'aubergiste avait servi bien des frères et certains plus prétentieux que ce diablotin qui imaginaient que leur degré permettait de boire sans soif. L'aubergiste relança la ligne, bien

décidé à ferrer, comme à son habitude un poisson : « Vous proposez le découragement à un prix important ; vos autres outils moins usés, vous les échangez contre une pinte de vin ? »

Le diabolin sentit sa queue frétiler, il faillit jouir sans attendre d'une bonne prise :

« Cet outil est un outil de maître. Un outil facile à enfoncer dans le coeur d'un homme. Lorsque le découragement est en place, j'introduis, sans effort, tout outil qui vient en ma main. »

L'aubergiste pensait presque aussi vite qu'un maître maçon, il comprit toute l'utilité d'un tel outil.

Il voyait déjà le client entrer dans son auberge, il le saluait et lui offrait gratuitement un verre de bon vin ou toute autre boisson à choisir... au fond d'une chope, il déposait une petite goutte de découragement...

Un homme découragé tente de se remonter le moral.

Dans une auberge, le plus facile c'est de s'offrir un petit remontant...

Le courage surnage un temps, on le noie facilement...

Notre frère servant se vit l'aubergiste le plus riche de la ville, riche, il pourrait devenir maître maçon, et pourquoi pas vénérable maître maçon. En entrant dans la loge, il se sentait capable de laisser sa cédille à la porte, d'ailleurs pourquoi la récupérerait-il en sortant ? Une cédille, ça traîne, ça encombre, ça envahit.

Le diablotin sentit la turgescence de sa queue pousser l'ouverture secrète... il prendrait ses aises à la porte de l'auberge, les âmes découragées seraient mûres, à cueillir sans fatigue, sans effort.

Dans un an et un jour, l'âme de l'aubergiste lui appartiendrait.

Ainsi va la vie de ceux qui abandonnent leur cédille à la porte des loges, après la tenue.

**Quand la téléche vide les caboches,
est-il l'heure d'écouter les perceptions
« différentes » ?**

Le but du jeu télévisuel semble bien de nous coller à la téléche pour nous vider les caboches.

Quelle en pourrait être la raison diront les fausses sceptiques ?

Absence de réaction face au problème de notre monde, je m'assieds, ma tête se vide instantanément, l'écran capte mon ouïe et ma vue, ma kinesthésie est au repos, et pour peu que je bâfre les chips de la publicité, il n'y a guère que l'odorat qui soit peu sollicité !

Comment entraîner ceux qui regardent passer les trains, non pas à monter dans le train mais à les construire ?

Comment vaincre les inquisiteurs de tout bord, athéiste, spiritualiste, laïciste,

ou connards prétentieux munis d'un diplôme scientifique ?

Comment conduire ce bon peuple supposé digne de panem et circenses, du pain et des jeux, à repenser la relativité générale, dont le morceau le plus simple est la gravité, et la mécanique quantique, dont l'élément de base est la force électromagnétique ?

Dans une orientation donnée, comment la mécanique quantique peut-elle décrire la relativité générale ?

Les deux données sont-elles, comme pour la lumière, des aspects apparemment différents d'une même chose ?

Si nous nous contentons de notre univers à trois dimensions, est ouest, nord sud, zénith nadir, auquel certains osent pourtant ajouter la composante temporelle, la quatrième dimension,

comment pourrions-nous faire envisager un univers à n dimensions, un univers où ce que nous percevons est une tranche du gâteau. De ce gâteau, nous ne percevons ni les composants, ni l'ensemble, nous parvenons à percevoir la texture par notre langue, pourtant la recette nous échappe.

Nul n'entre ici s'il n'est géomètre !

La géométrie peut-elle expliquer mieux que la mathématique notre univers ?

Nous devrions, alors, proposer une structure qui présente l'harmonisation des diverses forces en relation dans l'univers, celles de la mécanique quantique, celle de la gravité.

Le pédagogue connaît bien les difficultés des « trois ordres consécutifs » que la plupart des individus ont des difficultés à réaliser.

Dans l'entreprise, les problèmes sont identiques, le chef qui donne plus de trois ordres à la même personne risque de perdre du temps.

Faire réfléchir sur 4 forces en même temps, voilà qui nécessite un cerveau qui fonctionne, une pensée apte à penser.

En trois dimensions, notre univers nous paraît accessible, en 4, il nous offre de la complexité, il nous manque un sens, il nous manque une éducation...

Comment dès lors supposer un univers multidimensionnel !

En géométrie, le triangle, c'est assez simple, le « carré » c'est assez facile, le pentagone ou dans une autre forme l'étoile à cinq branches, c'est un peu plus compliqué à tracer, l'hexagone de façon bizarre se ramène au double triangle, et redevient simple,

l'heptagone pose problème, l'octogone double carré offre des facilités, et puis, les difficultés croissent.

Comment percevoir et utiliser un objet géométrique avec, par exemple, 248 sommets ?

Je sais, nous connaissons, en 2008, 228 particules, mais à 248 sommets, chaque particule serait un « sommet », ça semble plus concevable. Il nous faudrait donc découvrir « d'autres » particules...

Et puis, il est peut-être temps, puisque vous vous êtes coupés de la téléche que votre caboche fonctionne, de vous dire, qu'au « centre du cercle » vous n'avez pas rencontré ce point où vous étiez supposé ne pas vous perdre.

Auriez-vous rencontré cet infini qui ne saurait avoir de centre ?

Auriez-vous pris conscience que pour raisonner, il faut utiliser d'autres fonctions que l'unique raison ?

Pensées sur des cacochymes

32° Que la Raison nous inspire de sages pensées,
qu'elle nous permette de prendre de bonnes
résolutions et nous rende capable d'enseigner
aux hommes.

Un livre d'Elisabeth Badinter *L'Infant de Parme...*

Au milieu du XVIII^e siècle, le petit infant de Parme, Ferdinand, est l'objet d'une expérience sans précédent.

Désirant en faire un prince moderne, sa mère, Louise Elisabeth, fille de Louis XV, lui donne pour instituteurs l'élite des philosophes français. Convaincus que l'éducation fait l'homme, ils vont pouvoir expérimenter sur lui le bien-fondé de leurs théories. Alors que toute l'Europe des Lumières a les yeux tournés vers lui, l'enfant porte sur ses

frêles épaules les espoirs de la nouvelle philosophie.

Un député de Boulogne sur mer, en campagne contre :
Le créationnisme

La laïcité remise en cause comme elle l'est régulièrement avec d'autres arguments que ceux de la raison ou d'une critique intelligente de ses insuffisances par : Les dogmatistes !

Un colloque organisé par la grande loge de France sur le thème du danger des dogmatismes antiscientifiques contemporains.

Il nous est reparlé du mythe du progrès... d'Ethique... de la science, de la médecine, de l'école

J'assemble le livre de madame Badinter et l'école laïque :

Avec ces thèmes, nous plongeons dans l'illusion du pouvoir de l'éducation sur l'homme.

L'enfant de Parme, par ses « instituteurs », devient un pur bigot, il fera, si mon souvenir est exact, rétablir en ses domaines le tribunal de l'inquisition !

Inversement, l'enfant élevé dans les carcans de leur religion brise les chaînes pour se retrouver en athéisme, ou en opposition religieuse, parfois en combat contre toute approche religieuse.

Ce sont des données de pédagogie élémentaire, un enfant exige de se sentir respecté pour accepter ce que l'on veut lui enfourner.

Le jour où l'enfant se découvre d'autres repères, il ouvre les portes des lieux supposés de bonheur par ceux qui l'éduquent et part à la conquête de libertés, fusse dans l'enfer de sectes religieuses ou athées !

Pour l'école laïque, école de la république que j'aime quand elle prend l'enfant, tel qu'il est pour le conduire là où il peut aller et là où il veut aller, elle fut construite comme un outil de combat contre les oppressions du catholicisme (essentiellement), une arme contre la royauté, une machine de guerre pour nous venger de l'humiliation de Sedan le 2 septembre 1870.

Ses ouvrages scolaires refusent une part de l'homme pour laisser tout l'espace à l'homme de science et de raison... j'y reviendrai.

La science et sa compagne incontournable la technologie nous offrent les exemples du meilleur et du pire.

Les inventions humaines, les découvertes scientifiques nous contraignent à une vision angoissante de nos limites : plus la science, plus la technique progressent, plus les limites du connaissable reculent.

La médecine nous offre de plus en plus d'extraordinaires réussites dans un parcours où l'humain est réduit à une force de consommation, à un produit à finaliser en fonction des besoins, à une donnée à gérer économiquement et financièrement.

La raison : pendant la révolution française Monsieur Garat disait dans son discours aux élèves de l'école normale : « Malheureusement, la raison n'est pas une faculté qui soit égale et constante, ni chez le même homme (page 139), dans tous les âges, ni chez tous les hommes dans la même nation, ni chez les mêmes nations dans tous les siècles. Le germe paraît en avoir été répandu à peu près universellement par la nature sur les pénétrations humaines ; mais dans le plus grand nombre des hommes, des peuples et des siècles, ce germe reste stérile : dans quelques-uns, le développement commence et s'arrête pour toujours aux plus faibles commencements ; d'autres font plus de progrès ; mais ils entrent et s'avancent dans de fausses routes, et les

acquisitions mêmes de l'esprit deviennent fatales à la raison humaine.

Dans aucun siècle, chez aucun peuple, et chez aucun homme, *la raison* n'a eu encore cette certitude, cet éclat et cette étendue dont nous voyons évidemment aujourd'hui qu'elle est capable. »

Il poursuit son discours en affirmant : « Cette cause, ils la virent dans la différence des circonstances, de la culture, des études, des méthodes et des travaux. L'existence de cette cause frappe tous les regards ; elle est incontestable. L'existence des autres causes, si elle est réelle, se dérobe à tous les sens ; elle est incertaine. »

Le franc-maçon se ressent de son parcours quand il nous propose ensuite les 4 données sur lesquelles reposeraient la machinerie humaine : le *goût* ; l'*induction*, c'est-à-dire la méthode de

Socrate et de ses élèves ; l'*art syllogistique* d'Aristote et de son école ; la *méthode* des géomètres. »

Il en offre ensuite une approche claire et critique. Il cite Locke et son combat contre l'inné...

La lecture de ce texte nous montre que les discours que nous offrons restent cadrés à des notions vieilles de deux siècles.

Son élève Saint-Martin a pu recadrer le discours très « matérialiste » avec des arguments dont le poids reste intact et dont la valeur se montre aussi solide qu'il y a deux siècles : «... si la nature n'a pas commencé par semer dans un homme le don du talent et du génie, jamais la culture, si nécessaire à ceux qui seraient favorisés de ces dons, ne pourrait les créer en lui,... » ou quelques lignes plus loin : « ...vous(Garat) nous

(élèves) avez tellement jetés dans le sensitif, comme source d'instruction, qu'on serait tenté de demander comment il se fait que les Romains, qui étaient si avancés dans cette science sensitive, n'ont cependant pas fait de plus grands progrès dans la culture de la raison (autre nom de l'entendement humain ou du bon sens)... »

Puis, il continue d'argumenter :

« ...Vous nous avez annoncé la culture comme étant le grand secret qui doit conduire à la vérité ; secret qui consiste à soigner et à rectifier nos pensées. Or, la matière n'ayant pas de culture à elle, il devient plus que probable qu'elle n'a pas la pensée... »

A peine plus loin :

« ...les langues ... sont nécessaires non seulement pour communiquer nos pensées, mais même pour en avoir. C'est

une chose essentiellement visible que la matière n'a pas de langue, en prenant le mot de langue dans son sens radical. Les langues sont l'expression de nos pensées et de nos jugements : nos pensées et nos jugements sont l'expression des diverses manières dont nous considérons un ou plusieurs objets, ou plusieurs faces du même objet ; et c'est parce que nous avons le pouvoir de considérer différemment plusieurs objets ou plusieurs faces du même objet, que nous avons une si grande variété dans nos langues. »

La valeur de l'argumentation qui suit est d'actualité. Je laisserai chacun se procurer cette controverse entre le professeur Garat et l'élève Saint-Martin, tous deux francs-maçons.

Constatons, les discours sont des discours d'ancêtres dans des formulations qui nous sont restituées dans le cadre d'une « école normale » !

Un grand maître agite les postures régressives de l'antiscience et des gourous qui en font le commerce et de citer pêle-mêle pour assurer l'horreur par l'amalgame de notions bien différentes, le créationnisme, le new âge, les ésotérismes hallucinés.

L'hyper science sera simplement arrogante et opposée à l'antiscience régressive.

S'il nous présente les deux données comme l'un Charybde et l'autre Scylla, il est bien évident que l'une est péché d'orgueil, l'autre « folie » ou, au mieux, infantilisme.

Le colloque commence par nous ressasser la thèse de Monod, quelques pages sur le hasard et la nécessité à la fin du livre considéré comme une « bonne nouvelle » à annoncer aux peuples de la terre !

L'homme est solitude dans l'immensité, résultat d'un hasard, il lui offre pourtant la mission de choisir entre le royaume et les ténèbres. Belle logique illogique d'homme de science : l'homme est sans destin, mais son destin consiste à opérer un choix entre deux données opposées, au moins en apparences !

Saint-Martin, encore lui, nous proposait pourtant il y a deux siècles de mettre l'homme au centre de nos explications de la nature et de l'univers... certes il avait fait, lui, des choix pour le moins particuliers.

Comment pourrions-nous prétendre à saisir le monde qui nous entoure sans, dans le même instant, progresser dans la compréhension de nos approches du monde, de nos modes de fonctionnement !

La science possède un réel avantage sur les explications en « prêt-à-porter », lorsqu'elle perd une hypothèse, des données, une théorie, un modèle, c'est qu'elle progresse dans la formulation de sa compréhension de la nature et de l'univers.

La science possède un réel inconvénient, ses tenants, comme les tenants des autres courants, exigent le pouvoir, la toute puissance de la reconnaissance.

Ni mieux ni pire que les ayatollahs et autres membres d'une curie romaine ou

d'un suprême conseil maçonnique quand ils prétendent légiférer nos consciences.

La science comme les courants de pensée de type religieux sont confrontés à l'obstacle humain et à des besoins forts, l'admiration, le rêve, l'imaginaire, le savoir, le savoir-faire... la raison...

En l'homme rien n'est à opposer, rien à éradiquer, rien à supprimer, rêve éveillé ou dans le sommeil existent et coexistent avec raison et logique, imagination et sagesse avec illusion et folie.

La raison s'appuie sur l'imagination et tant qu'elles conduisent, l'homme va son chemin d'homme.

Quand un philosophe trouve le monde absurde, est-ce raison, ou est-ce imagination ?

Qu'est-ce que cette vérité à deux sous qui fait du monde de Camus un monde absurde ?

Le pouvoir de ses mots, de son style, est-il une garantie qu'il a approché une vérité ?

Nous retombons dans les vieux travers où les mots des hommes prouvaient la réalité de Dieu !

Quel monde étrange que ce monde qui qualifie ainsi du haut de nos taupinières l'espace et le temps, la nature, l'homme et l'univers !

Folie d'hommes qui se prétendent Sage, d'hommes qui auraient de ce fait le droit d'imposer de nouvelles dogmatiques, tout en hurlant contre les dogmes qu'ils jugent ennemis ?

Eux seuls possèdent la Raison, comme d'habitude la bonne, la véritable, la seule digne d'exister !

Des Hommes qui s'étonnent que des populations complètes puissent rejeter ce qu'ils proposent et se verraient bien utiliser leur propre inquisition, l'autodafé contre toute autre intellectualité que leur intellectualité. Ils doivent commencer la lutte contre les malfaisants, sans évidemment éradiquer la cause du mal : la différence.

En hommes de Sagesse, de grande Sagesse Scientifique, ils se vêtent de noir pour brûler les ouvrages impies à leur science... pour commencer.

Si nous laissons faire, ils sont disponibles pour continuer... jusqu'où, jusqu'à qui ?

L'important pour préserver leur rôle est de préserver la cause du mal, eux-mêmes et ce qu'ils osent proposer ! Pour prendre tout pouvoir, ils lancent l'humanité dans un combat contre le symptôme du mal dans ses diverses manifestations.

Force est de constater que les religieux, que les scientifiques, que les farfelus, que les sérieux perdent la main sur les hommes et sont contraints à suivre les courants qui exigent de nouvelles références !

L'école n'est plus vécue comme le lieu du savoir, ni du savoir-faire, elle n'est pas le lieu des savoirs être, elle tente laborieusement de devenir le lieu du savoir apprendre !

Les enseignements de fond, comme la méthodologie du travail pour les acquisitions en sont à ses balbutiements. L'essentiel comme la finance, l'économie, la politique, les législations ne sont pas enseignées !

L'amour n'y saurait exister ! Qui peut maîtriser un sentiment ?

L'école, arme de progrès social, centre des acquis incontournables, se trouve en difficulté pour les ambitions de base : lire, écrire, compter, comprendre, raisonner. Elle est devenue le dépotoir social, c'est elle qui reçoit en charge les missions de la société, de la famille, au lieu de faire son travail de fond : donner à l'élève les moyens d'acquérir la connaissance de soi, la connaissance de ses milieux de vie, de commencer à offrir la maîtrise de soi et l'insertion dans les milieux de vie.

L'important, tant pis pour les hurlements, est quelle soit garde d'enfant pendant que la famille est au travail, les tâches d'instruction et d'éducation deviennent tâches annexes.

La médecine est encore vécue comme toute-puissance dans certains de ces aspects, dans d'autres la médecine est un produit de consommation et le médecin voit son rôle réduit à la rédaction d'ordonnances, parfois renouvelées, parfois simplement renouvelées faute de temps pour un réel examen !

Elle reprend sa fonction des lendemains qui chantent : après nous avoir promis le tout génétique, voilà que les cultures biologiques seront les grandes réparatrices de nos corps trop tôt usés par le déclenchement de modes diverses.

Combien de temps encore refusera-t-elle la mort comme naturelle à l'homme ?

Jusqu'où ira-t-elle pour nous refuser une mort tranquille et digne ?

Demain nous comprendrons les mécanismes de la vie, telle est la promesse !

Demain, ils vont raser gratis ! Demain...

Combien traînent des vies inutiles qu'ils voudraient poursuivre pendant des siècles d'inutilités !

La science et sa sœur la technologie sont appréciées dans leurs bienfaits quotidiens et méprisées dans les conséquences qu'elles déclenchent dans nos vies. Il n'en est pas moins vrai que le scientifique thaumaturge gourou est aussi dangereux que le pauvre hère qui prétend que Dieu vient à sa table,

chaque jour, et qu'ils causent tout deux en vieux potes !

Le véritable danger du scientifique vient de sa prétention à diriger le monde parce qu'il a acquis un jour un doctorat dans un domaine limité. Il pourrait pourtant se souvenir de cette histoire : Le peintre grec Apelle avait consulté un cordonnier sur l'exactitude de sa peinture d'une sandale. Quand le cordonnier s'avisa de se prononcer également sur le rendu de la jambe, le peintre mit le holà : «*Sutor, ne supra crepidam* » Cordonnier, pas plus haut que la chaussure !

C'est pourtant une maladie bien humaine que d'en appeler aux savoirs d'un homme qui possède un unique savoir !

Une autre maladie des hommes consiste à croire qu'il leur faut cacher la réalité et ce sous divers prétextes à leurs

contemporains. Le but du jeu consiste simplement à garder du pouvoir, à préserver des ressources personnelles.

Un autre drame serait, au prétexte d'éthiques, de se donner le pouvoir sur des catégories d'humains qui fonctionnent différemment de ce qui semble vécu comme une norme sociale.

Je vais redire les choses de façon différentes les vues de ces vieillards valétudinaires sont inquiétantes, elles n'ouvrent pas l'homme à lui-même.

Elles continuent de l'enfermer dans une absence de maîtrise sur sa vie, et surtout de l'enfermer dans une très active vie centrée sur de l'inutile. Panem et circenses, notre pain nous est offert par les bouffons médiatisés, et les jeux offrent l'enfer du ballon que l'on frappe.

Les vues de nos Géronte se calent sur le Parthénon, lieu supposé de l'unique raison, et oublie la Grèce créatrice de mythologie, de philosophie.

Parce qu'ils ne bandent plus, ils veulent opposer ce Parthénon à de pseudos Vatican, à une Kaaba, ou pire encore à une goutte de cristal qui pendrait au nez des extravagants !

Le rationalisme athénien serait opposé aux révélations de la Mecque, de Jérusalem ou d'un guéridon.

Si nous osons replacer l'homme au centre de la société, sans nous préoccuper des données agressives fournies par ces cacochymes pansus, nous allons retrouver l'individu, la personne, le citoyen... appellations incontrôlables des ces momies !

Nous partons en quête de ce qui est en nous, sans d'ailleurs pour autant refuser Athènes ou Rome, mais parce que ce qui est en nous nous appartient.

Nous avons droit à divers modes d'existence dans lesquels nous pouvons tenter de trouver notre réalité, une forme de vie qui nous conviendra et nous permettra tout autant de vivre ou de mourir.

La vie appelle à la multiplicité, exige le foisonnement, et ils veulent nous offrir les déserts où ils se sentent à l'aise pour commander.

L'éthique en appelle à des éthiques dynamiques, à une morale vivante ; elle peut refuser la geôle dogmatique de la science, la prison dogmatique de la religion, la dispersion des croyances parcimonieuses.

Celui qui accole à ésotérismes le qualificatif hallucinés, qui mélange avec un créationnisme le délire fusionnel, avec le new âge le pseudo intellectuel ou accole à la science l'arrogance ne mérite pas une position où sa parole peut être respectée, sauf par des sicaires ou des soldures.

Une véritable laïcité appellerait à l'écoute des différences, une franc-maçonnerie qui se sentirait bien posée sur des fondations intégrerait comme elle le faisait autrefois en son sein l'homme différent pour qu'il se construise maçon.

L'exemple de la loge des neuf sœurs où il fut possible, un jour, de voir sur une même colonne Dom Gerle et Voltaire reste un exemple intéressant.

Que nous faut-il donc pour bâtir de l'humain ?

Repérer la pensée contemporaine : est-elle Pensée ou Pensées ?

Quelles sont les parts de la représentation ?

Quels sont les domaines surreprésentés ?

Travailler sur la connaissance de l'homme sans préjuger sur la valeur d'un apport par rapport à d'autres.

Constater que l'homme se sent à l'étroit dans le concept, dans l'abstraction.

Se souvenir, la Grèce s'est fondée sur la poésie, sur le mythe, sur une expérience du monde, un espace temps, sur des effets de sensation.

La pensée repose-t-elle sur autre chose que la formation d'images ?

L'homme peut-il se passer d'images ?

...

Anonyme : la tireuse de cartes Lisieux



Constatons l'énormité du ratage des trois derniers siècles : l'homme est un tout, un être complet, comment le priver de ses fonctionnements comme de ses dysfonctionnements ?

Comment a-t-on pu privilégier une voie, la Raison, et refuser tout accès à d'autres voies ou les rejeter comme impasses ?

La raison peut elle s'ouvrir aux rationalités ?

Le statut de l'homme peut-il permettre aux diverses facultés de s'exercer ?

S'il fut un personnage respecté, commenté, adulé par mes pédagogues, ce fut bien cet Alain auteur de ce petit texte à la gloire de son idole, la Raison !

**Alain « le culte de la raison comme
fondement de la République »**

Tout gouvernement qui n'est pas la République est exactement représenté par l'image du pasteur et du troupeau. Le pasteur protège ses moutons, il a des chiens pour cela. Mais il tond les moutons. Les moutons vivent non pour eux, mais pour lui. Or on voit bien comment le pasteur reste pasteur de son troupeau : les moutons n'ont ni dents ni griffes. Mais on ne voit pas comment un roi ou un petit nombre de gouvernants peuvent gouverner par la force un peuple d'hommes. Un tel gouvernement

est à vrai dire impossible. Pour que les hommes qui le subissent en soient débarrassés, il suffit qu'ils le veuillent ; car, étant le nombre, ils sont la force. Oui, cela est étrange, mais c'est ainsi, aucun despote ne gouverne par la force.

***** *commentaire***

Le gouvernement de la république sera lui représenté par l'image des pasteurs successifs et du troupeau. Les pasteurs se succédant protège leurs intérêts et, parfois, les moutons, les chiens sont de même race, ils obéissent au pasteur du jour, au lieu d'obéir au pasteur (à vie). On voit bien comment le pasteur reste en fait pasteur, puisqu'il se fait remplacer par l'un des membres du cercle de sa « famille ». pour ce qui de gouverner par la force, il n'en voit pas l'utilité, il lui suffit d'avoir un cercle de

famille suffisant pour légitimer ses actions et surtout empêcher que pour le temps où il est en fonction de pasteur ses activités criminelles puissent être jugées...

Pour être débarrassé des pasteurs se succédant, impossible, quel que soit le système, un nouveau pasteur se présente, le nombre de moutons fait aussi leur faiblesse. D'ailleurs, quand l'un d'eux est tondu, les autres se contentent d'observer. D'ailleurs quand l'un d'eux est abattu, il est abattu légitimement selon les lois mise en place par le cercle de famille du pasteur et donc sous sa houlette !

Fin de ce commentaire.

Mais il y a une condition de l'existence du despotisme, qui peut le faire durer indéfiniment si elle est remplie, c'est la

confiance. Si le peuple croit que le roi est fait pour gouverner, que le roi agit toujours bien, et pense toujours bien, le roi règnera indéfiniment. Le roi ne pourrait régner sur les corps par la force ; mais il règne sur les âmes par le respect qu'il leur inspire ; et c'est de là que vient son autorité. Tout despotisme durable est un pouvoir moral, un pouvoir sur les âmes.

Et sans doute il arrive rarement qu'un peuple ait entièrement et toujours la foi. Aussi les meilleures monarchies se maintiennent, plutôt qu'elles ne durent, à force d'adresse, et à la condition d'entretenir la confiance du peuple par des subterfuges, tels que remises d'impôt, réformes illusoires, exécutions retentissantes.

***** *commentaire* :**

En république, confiant ou non, le mouton doit élire un pasteur. Il est de norme que le partage des tâches est avéré dans nos sociétés et qu'il est difficile au boulanger de gouverner le cordonnier ou le laitier et de proposer son pain aux villageois. La république n'est pas un village, ni un clan. Déléguer un pouvoir pour que l'un des moutons se transforme en pasteur est une nécessité. La confiance peut-elle jouer son rôle ?

Il suffit de faire croire au mouton que son herbe est la meilleure possible, que les moutons qui sont tondus sont des individus inaptes à gérer les problèmes de la société, et que ceux qui sont abattus sont faibles et gangrènent la vie sociale.

Les subterfuges royaux sont souvent identiques aux subterfuges de la république.

Fin de ce commentaire

Mais ce n'est toujours que dans la mesure où le peuple a confiance que la Monarchie dure. Tout despotisme repose donc non point sur des gardes et sur des forteresses, mais sur un certain état d'esprit. La vraie garde du despote, ce sont les âmes serviles sur lesquelles il règne.

Nous appellerons âme monarchique l'âme qui contribue ainsi, pour sa part, et par les opinions et les croyances qu'elle a, à fortifier le despotisme.

***** *commentaire :***

En république, il n'est pas utile de se montrer despote, ni même d'utiliser des chiens, des gardes et des forteresses. Les moutons bêlent à la légitimité du pouvoir en place, et quand l'autre moitié veut affirmer sa position elle est envoyée aux urnes.

L'âme républicaine favorisera alors la famille légitimée par les urnes, au prétexte qu'elle sait ce qu'elle a, et ne connaît pas ce qu'elle pourrait avoir.

Qu'elle soit monarchique ou républicaine, l'âme en question est un humain et sa psychologie fut formée par des millénaires de servitude diverses. La république ne lui propose pas de conquérir plus d'espace de liberté, elle le maintient en aptitude à élire une famille, sur des bases de croyances les plus diverses.

Fin de ce commentaire

Nous y apercevons des traits nombreux : la puissance de l'habitude, l'indécision, la facilité à se laisser corrompre, l'égoïsme et beaucoup d'autres ; nous négligerons pour le moment tous ces caractères dérivés et nous nous en tiendrons à ce qui est essentiel la confiance ou la crédulité, ou encore la foi, c'est-à-dire une disposition à régler ses opinions d'après celles d'autrui, et notamment d'après celles de quelques-uns qui passent pour plus savants et plus sages que les autres.

****** commentaire :***

Magister dixit ! le maître Alain nous donne une clé de la psychologie des personnes.

*Quel que soit le pouvoir en place,
l'homme plie l'échine !*

*Il importe que les idoles lui
conviennent.*

Fin de ce commentaire

Ce que je vous invite à remarquer tout de suite, c'est que cet état d'esprit est tout à fait d'accord avec ce que l'on appelle communément la Religion, et ce que l'on doit appeler exactement la Religion révélée. La Religion révélée exige en effet que l'on règle ses opinions sur les opinions contenues dans de certains livres dits sacrés, ou enseignées par de certains hommes qui sont dits dépositaires de la parole divine. Cette brève remarque nous explique déjà pourquoi Religion et Monarchie se tiennent et se soutiennent par leur nature

même, encore que par accident et pour un temps elles semblent parfois lutter l'une contre l'autre.

***** commentaire :**

Notons que cet état d'esprit est tout à fait d'accord avec ce que l'on appelle communément la Raison. La raison exige que l'on règle ses opinions sur des petits calculs (ratio) qui débouchent sur des probabilités à la suite d'un raisonnement. Quand un grand nombre d'individus opine sur une opinion, ou quand le raisonnement débouche sur un résultat fonctionnel, la Raison est considérée comme applicable. Certains hommes semblent raisonner mieux que d'autres, et ce sont ces hommes là qui sont censés être les dépositaires de la meilleure Raison, il est de coutume de les appeler savants

*ou techniciens. La république peut alors être utilisée par des commerçants et des industriels avides de nouveaux progrès techniques, de nouvelles connaissances qui débouchent sur de nouveaux produits que l'on décrète indispensable à la vie des moutons. Le mouton découvre qu'il chie sur son herbe, et que ce n'est pas bon pour sa santé, en fait c'est ce qui lui est expliqué, mais que l'herbe qui lui est vendue est parfaitement saine.
Fin de ce commentaire.*

La République est le gouvernement naturel, celui qui naît de l'absence de despotisme. Supposons le despote renversé par quelque cause, et le peuple décidé à n'en pas supporter un autre, il n'en résultera pas état d'anarchie

durable ; car l'anarchie, état où chacun vit pour lui seul, sans s'unir et se lier à d'autres, est par sa nature instable. C'est ce qu'il faut d'abord bien comprendre, si l'on veut fonder la République en Raison et en Justice.

***** commentaire :**

L'anarchie est l'épouvantail du bourgeois, du possédant. L'homme qui possède à peine sa vie sait qu'il a tout à craindre pour sa vie, quelque soit le système de gouvernement en place.

Pour fonder la république en raison et en justice, il ne suffit pas de mettre un épouvantail dans le champ. Les oiseaux peuvent craindre l'épouvantail ou venir crotter son chapeau, le mouton broute l'herbe ou mange à l'étable l'herbe industrielle. Il est en plus sous perfusion d'antibiotiques et

autres hormones qui doivent lui donner vie. A noter que si le mouton utilisait son herbe, il pourrait mourir en paix, parfois, et n'aurait pas autant besoin de perfusions !

La république de la raison conduit les moutons à ne plus sortir dans le champ, ils restent à l'étable et fonctionnent sur le principe de la force de travail, de la capacité à se déplacer pour aller au travail, et l'aptitude au sommeil réparateur qui permet le travail. Pour l'amuser dans l'étable, on lui met des sonorités que les moutons finissent par apprécier, et sur des petits écrans on leur fait contempler l'herbe des prés qui existaient autrefois. Il est en effet très raisonnable de procéder ainsi pour protéger les moutons des dangers de la vie. D'ailleurs, à l'extérieur, il existe des moutons

*féroces qui vendent de l'herbe qui
n'est pas de chez nous...*

Fin de ce commentaire

Représentons-nous des hommes vivant les uns à côté des autres, sans aucun contrat, sans aucune loi. Les richesses seront certainement inégales, par la suite de la différence des terrains, de l'inégalité des forces, de l'inégalité des courages. Des hommes auront faim, des hommes auront froid. Du besoin résulteront le vol, le pillage. Et, comme deux hommes réunis sont plus forts qu'un seul, et trois plus forts que deux, les biens resteront à ceux qui seront le plus solidement unis ; on comprend aisément qu'en l'absence de toute loi et de toute sanction la force tienne lieu de droit.

***** commentaire :**

Pour que la force ne prime pas le droit, il est plus simple de faire des lois qui refusent aux hommes qui s'unissent pour défendre leurs droits la possibilité de se défendre. Le truc est de faire croire que ceux des moutons qui refusent d'être abattus empêchent les bons moutons, de dormir, de se déplacer, de travailler.

Ensuite, une loi vient qui casse ce que les moutons aptes à penser par eux-mêmes ont espéré conquérir en mettant les membres d'une famille électorale en place. Quand les commerçants, les industriels, les financiers sont perturbés dans leurs activités, un homme de Raison vient nous expliquer que nous devons protéger ceux qui

*travaillent et surtout les producteurs
d'herbe à moutons !*

Fin de ce commentaire

Mais voici le miracle. La force ne triomphe pas du droit, car la lutte n'est pas possible entre la matière et l'idée. Le droit et la force ne sont pas du même ordre, et ne se rencontrent pas. La force ne peut triompher que de la force.

**** commentaire :*

Le miracle... pour la Raison, il y a donc des miracles.

La force triomphe pourtant du droit avec une réelle régularité.

Par exemple : Toute conquête territoriale est reconnue comme un fait de droit, et nul état ne s'y oppose ! les conquérants sont en général très fiers

de leurs conquêtes, qu'importe le coût en vies !

Fin du commentaire

Seulement la force qui triomphe c'est la force organisée, coordonnée. De plus, comme les faibles sont en général plus nombreux que les forts, et comme, ayant moins de confiance en eux-mêmes, ils sont plus portés à s'unir entre eux, l'union réalise la force des faibles, c'est-à-dire justement le contraire de la force, la force au service du droit. L'union défensive des faibles contre les forts, des pacifiques contre les brutaux, voilà le droit véritable, le droit puissant, le droit non plus idée mais chose, le droit armé. Il ne faut donc pas dire seulement « l'union fait la force », il faut dire : « l'union fait le droit ».

***** commentaire :**

Alain en appelle à Nietzsche, sans le citer... il est vrai que tout ce qui venait d'Allemagne en ces temps d'obscurité n'était pas ce qui devait être le plus marqué !

Pour que les faibles soient forts dans une alliance, il est nécessaire qu'ils restent alliés. L'objectif de l'adversaire sera d'introduire dans de telles alliances des individus qui trahiront leur camp par intérêt. Les forts trouvent trop souvent le levier qui soulève le faible.

Fin de commentaire

Ainsi de l'état d'anarchie naît nécessairement quelque société. Et cette société naturelle est réellement une société de secours mutuel, dans laquelle

chacun promet aide et secours aux autres.

***** *commentaire :***

Vieux rêve d'une idéologie qui explique et légitime une société. La société naturelle ne serait donc jamais une société de prédateurs, dans laquelle quelques-uns s'emparent de ce qui est disponible pour se satisfaire et satisfaire leurs sujets ?

Fin du commentaire

Comment seront réglés les actes d'une telle société ? Par le consentement de tous ? On ne peut espérer qu'il se réalise jamais. Par l'autorité de quelques-uns ? Alors nous retombons dans le despotisme. Par l'autorité des plus sages ? Mais comment reconnaître les plus sages sinon à ceci justement qu'ils

sauront amener les autres à penser comme eux ?

***** *commentaire :***

Quelques questions enfin cohérentes et l'avancée brutale dans les limites de tout raisonnement. Le despotisme de la raison est un despotisme comme les autres !

Fin de commentaire

Toute supériorité étant discutable et la discussion supprimant l'union et ainsi la paix, qui sont justement ce que l'on cherche, on arrive à compter ceux qui proposent une opinion et ceux qui la combattent, et l'on choisit l'opinion qui est celle du plus grand nombre. On risque ainsi le moins possible. Car, ou bien tous les hommes sont à peu près également sages : alors il est raisonnable

de donner à toutes les opinions une valeur égale. Ou bien il y a parmi eux des sages ; alors on doit penser que le plus grand nombre sera converti par les sages ; et il n'y a pas d'autre manière de reconnaître où sont les sages. Donc l'opinion qui sera approuvée par le plus grand nombre sera choisie comme la meilleure.

***** commentaire :**

Il se trouve pourtant des supériorités indiscutables. Lorsqu'un homme sait de quoi il parle par expérience, réflexion... il vaut mieux l'écouter. Qui comprend facilement les dernières théories mathématiques ? Combien sont-ils à certains sommets de la science ou de la philosophie ? Combien sont-ils à pouvoir conduire un

raisonnement sans faille et à le cadrer à une situation donnée ?

Une discussion supprimerait la paix, si ceux qui discutent voulait imposer leurs points de vue, voulait imposer un unique point de vue ! C'est d'ailleurs le vrai travail de ceux qui veulent imposer l'unique raison à toute la franc-maçonnerie !

Il est encore de flatter les idiots en leur laissant croire que leur opinion compte alors que ce qui importe c'est leur bulletin de vote.

Qu'une opinion de majorité soit acceptée comme la meilleure, voilà une belle énormité. Je serais curieux de connaître des faits approuvés par l'opinion qui soient de réalité permanente : au contraire combien d'hommes isolés ce sont opposés à la sottise générale pour tenter de libérer

l'homme de son préjugé, de son assujettissement psychologiquement naturel.

Fin de commentaire

Comprenez bien cela, et remettez-le dans votre pensée lorsqu'on critiquera devant vous le suffrage universel. Il est facile assurément de le critiquer, et celui qui se dit sage a beau jeu lorsqu'il se plaint de ce que sa voix vaut tout juste celle de l'ignorant. Pourtant, s'il est vraiment sage, il le prouvera en instruisant l'ignorant et en l'amenant à penser comme lui. S'il ne le peut, quel signe me donnera-t-il de sa sagesse, et de quoi se plaint-il, sinon de ne pas l'emporter sur les autres par droit de nature, c'est-à-dire de ne pas être despote ?

***** commentaire :**

Comme d'habitude l'argument vaut pour le con vaincu. Si les électeurs sont égaux, ce qui paraît juste, la capacité à décider n'est pas égale, cela paraît juste. Si nous relisons les arguments proposés par Alain plus haut, l'argument est en fait une argutie.

Fin de commentaire

La République étant ainsi constituée, nous apercevons déjà quelles sont les principales conditions de son existence. Qu'ai-je dit à la minorité pour la ramener à la discipline : convertissez. Il faut que la parole et l'écrit soient libres dans une République, sans quoi le droit des majorités serait despotique.

***** commentaire :**

Pour que la parole et l'écrit soient libres, il y faut une pensée libre et une liberté du penser. Il y faut un droit à l'erreur dans la pensée exprimée. Quelle serait l'utilité de toutes ces libertés sans la possibilité d'utiliser les lieux d'expression que sont les médias ? Comment le faible peut-il s'offrir le luxe de les acquérir quand son assiette n'est pas pleine ? Comment le faible peut-il, déjà, se procurer le temps de penser, quand son parcours de vie lui permet le travail, le déplacement pour le travail, le repos pour l'aptitude au travail ; quand il se serait procuré le temps de penser, comment pourrait-il s'offrir les moyens de la rigueur d'une pensée claire, accessible à tous ?

Alain est en maître en illusion, il nous offre par une série d'arguments

illusaires, un ramassis d'arguties qui résonne dans les crânes fatigués qui se veulent laisser aller au sommeil après une journée de travail et de déplacement.

Fin de commentaire

Il est clair que les Républiques peuvent, en partant de là, s'organiser de mille façons, mais il est nécessaire qu'elles s'organisent ; car on ne peut toujours siéger aux assemblées populaires. Il faut travailler. Le temps est précieux.

Et vous savez comment, dans les sociétés, la division du travail permet de gagner du temps. Je charge mon voisin de faire pour moi une chose, et je fais pour lui une autre chose. Il est donc naturel qu'un citoyen, retenu par son travail, puisse charger son voisin d'aller voter pour lui. Le chargera-t-il d'un

certain suffrage immuable ? Ce serait oublier l'importance de la délibération, ce serait écarter la raison de la direction des affaires, et violer aussi le principe que nous posions tout à l'heure : cela ferait rentrer la Monarchie dans la République. Je chargerai donc mon voisin d'examiner et de décider pour moi en même temps que pour lui.

***** *commentaire :***

La discussion (échange de vues oral ou écrit, tentative de parvenir à un accord, l'examen minutieux par les personnes présentes) aboutirait à la violence et refuserait la paix, alors que la délibération (concertation entre personnes en vue de prendre une décision, réflexion avant d'agir) conduirait à la sagesse. Alain affirme ainsi des sens contraires aux mots qu'il

nous propose pour faire admettre cette nouvelle argutie, il range la discussion dans l'affectif et l'émotionnel, il pose sur le piédestal de la raison la délibération. Il n'empêche que les mots soient synonymes !

Il est simplement criminel de nous faire croire qu'un citoyen aussi compétent soit-il a toujours les connaissances nécessaires au dossier traité, et toujours une vue d'ensemble des éléments du dossier, pour prendre une décision valable. Il est tout à fait spécieux de nous laisser imaginer qu'un citoyen qui aurait le temps de rassembler les pièces et les connaissances pour traiter un dossier aura encore le temps de convaincre une masse qui veut se déplacer, qui veut travailler, qui veut dormir.

Il est peut-être, enfin, vain, de nous laisser supposer qu'un tel citoyen le fera pour chaque dossier important pour son quartier, pour sa cité, pour sa région, pour son pays !

Alain vous êtes un prestidigitateur des mots et des idées.

Fin de commentaire

Il est clair que s'il se décide comme je l'aurais fait, et s'il me donne de bonnes raisons pour justifier l'avis qu'il a donné, je serai disposé à le déléguer encore à ma place. Et rien n'empêche que d'autres le délèguent aussi. Et je pourrai le déléguer pour plusieurs questions au lieu de le déléguer pour une seule. Dans tout cela je ne sacrifie à aucun moment la puissance qui appartient à mon opinion comme à celle

de tous les autres. De là résultera une organisation quelconque du pays en groupes de citoyens (par région, par métier, par âge), dont chacun choisira, toujours par le moyen du vote, un délégué. Tel est le fondement et le principe de tout État républicain.

***** *commentaire :***

Un délégué représente une ou plusieurs personnes auprès d'une instance supérieure. Un député est membre d'une assemblée législative.

Il est intéressant de laisser croire qu'un délégué général peut traiter tous les problèmes de ceux qui lui ont donné délégation : les problèmes du boulanger ne sont pas obligatoirement problèmes du cordonnier et tous deux peuvent avoir des problèmes de commerce. Un délégué devrait donc se

contenter d'exercer dans le cadre de sa délégation. Lorsque nous utilisons des députés nous devons prendre conscience que les urnes vont lui donner compétence en tout domaine !

Est-il réellement mieux à même qu'un quelconque citoyen pour donner un avis fondé sur les dossiers qu'il n'a pas eu le temps de connaître et de traiter ?

Là comme ailleurs, les limites de l'argutie sont atteintes. A trop prouver, il est préférable de dire que l'on va faire danser les violons, et faire applaudir les sots.

Fin du commentaire

Considérons maintenant comment un tel État peut retomber en monarchie.

***** commentaire :**

Voilà où le bât blessait les ânes ! la crainte que les moutons exigent un pasteur plutôt que des pasteurs. Pourtant, élu par Dieu, ou par ses crimes, un despote qui se veut maintenir au pouvoir est contraint soit de terroriser ses sujets, soit de leur offrir certaines satisfactions. Il est contraint de laisser fonctionner les usines, de créer des routes, de permettre certains échanges. La monarchie rencontre les mêmes problèmes que la république, quand la république s'entoure d'élus par la nation, le despote choisit les hommes qui l'entourent selon des critères qui lui appartiennent. Le choix de l'ignorance n'équivaudrait pas au fait du prince ?

S'il n'était que de raison parler, nous pourrions affirmer qu'il est de bons

despotes, lesquels pour maintenir leur despotisme satisfont leurs « clients », et de mauvaises républiques dont la clientèle s'empresse d'en appeler au premier tyranneau venu. Un tel jeu de raisonnements ne grandit en rien la RAISON.

Fin du commentaire

Il n'y peut retomber si les citoyens ne revêtent l'âme monarchique, c'est-à-dire s'ils ne se mettent à avoir confiance. L'âme républicaine qui conserve la République sera donc justement la négation de la confiance. À partir du moment où les citoyens approuvent, les yeux fermés, tous les discours et tous les actes d'un homme ou d'un groupe d'hommes, à partir du moment où l'électeur laisse rentrer le dogme dans la politique et se résigne à croire sans

comprendre, la République n'existe plus que de nom. Comme la confiance est la santé des monarchies, ainsi la défiance est la santé des Républiques.

***** commentaire :**

Comment puis-je faire confiance à mon délégué, à mon député si je ne peux contrôler son action, si je ne peux le chasser au cours de son mandat alors qu'il agit contre mes intérêts ou l'intérêt pour lequel je lui ai accordé délégation.

En 2008, le dogme politique est au libéralisme régulateur de tous les systèmes. C'est-à-dire que la force, de l'industrie, de la finance, du commerce, prévaut la faiblesse de ceux qui, une fois de plus, possède, le temps de dormir pour l'aptitude au travail, le temps de se déplacer pour aller au

travail, le temps de travailler. Il est vrai que la force a accordé à la faiblesse le privilège de se distraire et même de s'abrutir dans les médias, donc le temps nécessaire à la consommation de biens médiatiques qui font appel à ses instincts, le plus souvent, et assez rarement élèvent ses capacités de réflexion à un niveau qui permettent de conquérir l'aptitude à la discussion délibération.

Fin de commentaire

Le citoyen de la République devra donc rejeter l'autorité en matière d'opinions, discuter toujours librement, et n'accepter comme vraies que les opinions qui lui paraîtront évidemment être telles. Juger ainsi c'est justement user de sa raison, et voilà pourquoi j'ai donné comme titre à cette conférence :

Le Culte de la Raison comme fondement de la République ; c'est réellement sur des âmes raisonnables qu'est fondée la République. Mais, à ce sujet, quelques explications sont nécessaires, afin que vous distinguiez nettement ce que c'est que juger par Raison, et ce que c'est au contraire que suivre l'autorité, la tradition ou le préjugé.

***** *commentaire :***

***The prestige diraient nos amis anglais ;
l'illusion, le tour de passe-passe. Alain
flagorne son auditoire ou son lecteur !
Fin de commentaire***

Lorsqu'un homme juge que deux et deux font quatre, nous sommes tous d'accord pour penser qu'il ne se trompe

point, et nous inclinons même à penser qu'il sait là-dessus tout ce qu'il peut savoir. Pourtant si nous apprenions au perroquet à répéter cette formule, nous ne dirions pas, après cela, que le perroquet a raison quand il la répète. Dire le vrai ce n'est pas encore avoir raison. Il faut aussi savoir pourquoi on dit cela et non autre chose.

J'ai connu une petite fille qui apprenait sa table de multiplication, et qui, lorsqu'on lui posait, par exemple, cette question : « combien font trois fois quatre ? » essayait quelques nombres au hasard comme seize, treize ou dix, et se consolait en disant : « Je n'ai pas gagné », comme si elle eût joué à la loterie.

Combien d'hommes se contentent d'« avoir gagné », c'est-à-dire de tomber sur le vrai, grâce à la sûreté de leur mémoire !

User de sa Raison, ce n'est assurément pas répéter ainsi le vrai après d'autres. Un homme raisonnable ne doit point croire que deux et deux font quatre, mais comprendre que deux et deux font quatre. Et pour y arriver, que fera-t-il ? Il divisera la difficulté. Il commencera par former deux, en ajoutant un à un. Puis il divisera de nouveau ce deux en deux fois un, et pour l'ajouter à deux, il ajoutera d'abord un, et ensuite encore un. Deux augmenté d'un, c'est trois. Deux augmenté d'un et encore augmenté d'un, c'est trois augmenté d'un, et trois augmenté d'un c'est quatre. Quand je me fais à moi-même cette démonstration, je veux oublier tout ce que j'ai entendu dire ; je veux me défier même de ceux que j'estime le plus ; le consentement de tous les hommes n'a pour moi aucune valeur ; je

veux comprendre et comprendre par moi-même ; je veux, selon la première règle de Descartes, *ne recevoir pour vrai que ce qui paraît évidemment être tel.*

***** commentaire :**

De l'usage de la mathématique la plus simplifié qui soit et de Descartes pour justifier la complexité du raisonnement qui permet de prendre une décision sur des critères élaborés. Pour choisir un délégué, élire un député, il en va déjà tout autrement : comment va-t-il me présenter ses compétences ? Quelques lignes sur une feuille de papier et il me faut décider qu'un individu mérite pour de longues années ma confiance ? je suis comme la petite fille, je gagne ou je perds, et quand je perds, je peux perdre plus que la vie, je peux perdre la capacité à vivre selon mes normes,

*selon les normes de ceux avec lesquels
je désire vivre.*

Fin de commentaire

En cette règle est enfermé le principal devoir du citoyen dans une République. Pour être sage, pour être raisonnable, pour être vraiment libre, que faut-il ? Ne rien recevoir pour vrai que ce que l'on reconnaît évidemment être tel, et, tant qu'on ne voit pas une chose quelconque aussi clairement que l'on voit ce que c'est que un plus un, deux plus un, trois plus un, oser se dire à soi-même, oser dire aux autres : « je ne comprends pas, je ne sais pas ». Socrate disait que toute la puissance de son esprit venait de ce qu'il savait, quand il ne savait pas, qu'il ne savait pas.

***** *commentaire* :**

Comment pourrais-je savoir qu'un homme va montrer les compétences nécessaires pour traiter des problèmes qu'il n'a jamais croisés !

Quelle que soit la puissance de mon esprit, il y a des choix nécessaires qu'il me faut faire que je sache que je sais, ou que je sache que je ne sais pas !

Ainsi va la vie des hommes, ils décident sans savoir et sans même savoir qu'ils ne savent pas ! D'ailleurs, quand nous savons, nous ne décidons pas, nous ne choisissons pas, la solution la meilleure, au moins dans l'instant, s'impose à nous. Quand il fait nuit, je ne choisis pas entre les allumettes, une bougie, une lampe à pétrole, ou une lampe électrique, si je connais la meilleure solution pour voir dans la nuit, elle s'imposera à moi de façon naturelle. Je sais, je n'ai nul besoin

d'argumenter ma décision. A la rigueur puis-je, quand je sais, choisir entre des solutions de différentes valeurs, ce sont les circonstances qui imposeront l'usage d'une allumette lorsque le circuit électrique ne fonctionne pas ; ce sont les circonstances qui me font choisir l'autoroute plutôt que les départementales. Si j'ai le choix entre deux personnes ayant toutes deux des arguments valables pour que mon choix se porte sur l'une ou l'autre, il est clair que ma décision risque d'être prise en dehors de la raison.

Fin de commentaire

Et si je m'en tiens à mon exemple, et si je dis qu'être raisonnable c'est admettre ce qui apparaît comme entièrement clair

et parfaitement évident, si je dis qu'être raisonnable c'est refuser d'admettre ce qui n'apparaît pas comme entièrement clair et parfaitement évident, alors j'aperçois en tout être la Raison tout entière, et je comprends l'Égalité, principe des Républiques. Car si tout ce qui est obscur pour quelqu'un doit être tenu par lui comme douteux, et si un homme n'use de sa Raison que lorsqu'il affirme ce qui est parfaitement clair pour lui, qui donc pourrait manquer de Raison ? Quel homme pourrait ne pas comprendre comment deux et deux font quatre, s'il conçoit la question ainsi que nous l'avons expliquée tout à l'heure ? Et, remarquez-le, jamais aucune question ne sera plus difficile que celle-là. Chacune des parties de toute question devra être aussi claire que celle-là, et que les parties de celle-là. Autrement la

Raison nous conduira, non pas à affirmer, mais à douter.

***** *commentaire :***

Argutie s'ajoutant à arguties.

Fin de commentaire

Il n'y a pas ici de degré : si ce n'est pas entièrement clair nous devons douter, et si c'est entièrement clair, où est la difficulté, et comment pourrions-nous manquer de Raison pour nous décider ?

***** *commentaire :***

Dans quel cas puis-je ne pas douter ? et si je ne doute pas, ma décision sera donc prise en fonction d'un critère d'efficacité ! la raison sera instrumentalisée, elle devient un objet de la technique qui réussit, du procédé

qui aboutit au résultat qui me convient !

Il n'y a point de degrés dans la Raison ; il n'y a point de parties dans la Raison. User de sa Raison, c'est toujours faire le même acte simple et indivisible, qu'on appelle juger. L'on n'est pas à moitié capable de comprendre la chose la plus simple du monde ; et comprendre, c'est toujours comprendre la chose la plus simple du monde ; une chose qui n'est pas la plus simple du monde pour un homme, est incompréhensible pour lui, et il sera parfaitement raisonnable en refusant de l'accepter.

****** commentaire :***

Juger, cher maître Alain, c'est apprécier les choses, les gens, selon sa propre opinion !

Les commentaires ont indiqué les difficultés à se construire une opinion. Une décision importante n'a aucun point commun avec le fait que nous accordons que deux ajouté à deux font quatre. Comment choisir valablement entre un système libéral, un système capitaliste, un système marxiste, un système socialiste par exemple ? Sans vouloir discuter sur les systèmes et leurs valeurs, vous me permettrez de vous demander d'admettre que chacun présente des arguments selon la Raison, que chacun offre des limites selon la Pratique, etc.

Quand un homme peut-il sérieusement se forger une opinion construite sur des arguments de poids, sur les

parcours historiques des systèmes, alors que la langue utilisée pour argumenter, pour valoriser tel système, même et surtout quand c'est sa langue natale, utilise des mots hors des contextes de paroles qui sont les siens. Alain nous en a démontré toute la vanité en employant discussion et délibération volontairement à contre emploi ! comment un homme peut-il résister au torrent des mots d'une langue qu'il croit posséder alors que l'emploi de chaque mot est tordu ou coupé du sens objectif de l'emploi, ou qu'il peut comprendre... ce qu'il peut !
Fin de commentaire

Et c'est assurément ce que voulait dire Descartes, lorsqu'il disait, c'est la première phrase de son *Discours de la*

méthode : « le bon sens est la chose du monde la mieux partagée » ; et par le bon sens, dit-il plus loin, j'entends la Raison, c'est-à-dire la faculté de bien juger et de discerner le vrai du faux. Il voulait dire, et nous voyons bien maintenant qu'il faut le dire, que la Raison est tout entière en tout homme, qu'en ce sens tous les hommes naissent absolument égaux ; qu'un homme en vaut un autre ; que tout homme a le droit et le pouvoir de douter et de discuter, et que l'ignorance ingénue du plus simple des hommes a le droit d'arrêter le plus sublime philosophe et de lui dire : « Je ne comprends pas, instruis-moi. »

***** *commentaire* :**

Le plus simple des hommes pourrait-il arrêter le plus instruit des financiers en lui disant : « j'ai faim ! Nourris-

moi ! » ; pourrait-il arrêter le plus instruit des industriels en lui disant : « je ne comprends rien au travail que tu me demandes, explique-moi » ; pourrait-il arrêter le plus habile des commerçants en lui disant : « tu achètes un chou fleur 5 centimes et tu me le vends 1 euro, explique-moi ! » Pour le philosophe, où commencerait-il son « instruction » ? ferait-il comme le bonimenteur Alain en se réfugiant derrière l'argument fourni par l'idolâtrie cartésienne ? ne serait-ce pas là un argument d'autorité, un dogme ?

Fin de commentaire

Mais je vois bien mieux, maintenant, je vois que la Raison est éternelle et

supérieure à l'humanité, et qu'elle est le vrai Dieu, et que c'est bien un *culte* qu'il faut lui rendre. En effet, cette raison, commune à tous les hommes, et qui est tout entière en chacun d'eux, doit être rigoureusement la même en tous ; sans quoi les hommes ne pourraient pas se comprendre ; toute démonstration, toute discussion même serait impossible. Or en fait il existe des vérités démontrées. Les sciences mathématiques, pour ne parler que de ce qui est incontestable, conduisent nécessairement tous les hommes à certaines conclusions qui sont les mêmes pour tous. Bien plus celui-là même qui croit pouvoir douter de tout propose ses arguments aux autres ; il les leur explique, il répond à leurs objections. Il faut, pour que tout cela soit possible, que la Raison soit la même en tous. Et nous comprenons bien alors

que lorsqu'un homme, Pierre, Paul ou Jacques, meurt, aucune parcelle de la Raison ne meurt avec lui, puisque la Raison reste tout entière aux autres hommes : et, s'il en est ainsi, je puis supposer que tous meurent, sans que pour cela la Raison soit atteinte. Et Platon avait raison de traiter de cette réalité éternelle, de ces idées impérissables, qui ne naissent point et qui ne meurent point. La Raison, quelle qu'elle soit, qu'elle consiste en des idées, en des principes ou en quelque autre chose, est réellement immortelle, ou, pour mieux dire, éternelle ; elle était, pour Socrate, pour Platon, pour Descartes, ce qu'elle est maintenant pour nous : elle est ce qui demeure, elle est le vrai Dieu. Il est donc juste de dire que nous devons à la Raison un culte, que nous devons la servir, l'estimer,

l'honorer par-dessus toute chose, et que notre bonheur, nos biens et notre vie même ne doivent point être considérés, lorsque la Raison commande.

***** commentaire :**

Nous approchons de la fin, le voile tombe, il révèle le veau d'or, la nouvelle idole est en place. Messieurs les électeurs, le flagorneur vous propose la Raison, source d'un culte, forte de dogmes : vous en avez une parcelle, vous l'utilisez valablement, vous la maniez sans qu'elle vous conduise jamais à l'erreur, elle demeure même quand tout mourrait ! Cela me paraît bien triste quand un homme pour abattre une divinité efface le nom sous la statue et colle sur ce nom qu'il faut faire oublier un nom nouveau. Cela me paraît bien sinistre

*quand un nouveau clergé remplace
l'ancien.*

*Là où l'on trouve le mensonge effronté,
c'est quand le culte nouveau conduit
les hommes aux mêmes
assujettissements, aux mêmes
dévotions, sans conscience de la
grandeur d'un homme qui a conquis la
liberté du penser, fut-ce pour vivre
dans ses propres erreurs !*

Fin du commentaire

Les hommes sentent bien tous confusément qu'il y a quelque chose de supérieur, quelque chose d'éternel à quoi il faut s'attacher, et sur quoi il faut régler sa vie. Mais ceux qui conduisent les hommes en excitant chez eux l'espoir et la crainte leur représentent un

Dieu fait à l'image de l'homme, qui exige des sacrifices, qui se réjouit de leurs souffrances et de leurs larmes, un Dieu enfin au nom duquel certains hommes privilégiés ont seuls le droit de parler. Un tel Dieu est un faux Dieu.

***** commentaire :**

L'argutie n'est pas neuve. Si la raison leur est supérieure, si la raison leur est éternelle, s'ils doivent s'attacher à elle, seraient-ils moins sujets ?

Faire un Dieu à l'image de l'homme est-ce pire ou mieux que de construire à partir de ce que l'on suppose commun aux hommes une nouvelle idole ?

Le culte de la raison dispenserait-il de souffrances, de travaux, de sacrifices et de larmes, ou les tueraient-ils en affirmant qu'il n'est pas de Raison de

pleurer sur soi quand on se suppose malheureux, en prétendant que la souffrance n'est jamais due à la raison, que pour raisonner il n'y aura jamais aucun sacrifice à faire !

La sottise accumule les arguties, pourtant que cela se trouve dit dans une belle langue, langue qui ne vit pas des paroles du quotidien !

Fin de commentaire

La Raison, c'est bien là le Dieu libérateur, le Dieu qui est le même pour tous, le Dieu qui fonde l'Égalité et la Liberté de tous les hommes, qui fait bien mieux que s'incliner devant les plus humbles, qui est en eux, les relève, les soutient. Ce Dieu-là entend toujours lorsqu'on le prie, et la prière qu'on lui adresse, nous l'appelons la Réflexion.

C'est par la Raison que celui qui s'abaisse sera élevé, c'est-à-dire que celui qui cherche sincèrement le vrai, et qui avoue son ignorance, méritera d'être appelé sage.

***** *commentaire***

L'argutie de la raison comme la chose du monde la mieux partagée dans la perspective franco française cartésienne continue. Hommes et femmes de France vous devez adorer... rendre culte... à ce qui vous appartient, à l'outil que vous utilisez quand vous voulez, si vous le voulez, comme vous le voulez !

La raison qui sait déboucher sur le probable doit recevoir le culte de la certitude !

Les rôles sont totalement inversés. Ce n'est même pas le culte de Satan, c'est

le culte de sottise lequel n'a d'autre échappatoire que l'instruction.

Tiens ! Nous en revenons à nos pédagogues...

Vous étonneriez-vous si ce flagorneur devait être la base des réflexions pédagogiques ! Pour que le culte de la raison soit en place, il lui faut le clergé de l'instruction publique.

Fin de commentaire

Et pour vous faire comprendre enfin que la Raison est supérieure à tout autre maître, et qu'il n'est pas un homme au monde qui volontairement abaisse et méprise la Raison, je veux emprunter ma conclusion à l'illustre Pascal, qui, comme vous savez, essaya pourtant de se prouver à lui-même que l'homme a un maître supérieur à la Raison : « La

Raison, dit Pascal, nous commande bien plus impérieusement qu'un maître, car en désobéissant à un maître on est malheureux, et en désobéissant à la Raison on est un sot ».

***** commentaire :**

Retour à l'argument d'autorité, cette fois, Alain cite Pascal qui fut serviteur de Dieu et aurait rendu un culte à la Raison.

Soyons sérieux, humains qui voulaient idolâtrer la raison, et surtout que l'on vénère la raison. Alain si raisonnable et raisonnant qu'il se prétende, pue encore l'église qu'il croit combattre. Il remplace le Dieu des églises et des temples par la déesse Raison. Il chasse les dogmes anciens, et pose de nouveaux dogmes. Il réduit à la mendicité les prêtres du Dieu et crée le

clergé de la déesse qu'il paie des deniers de la république.

Quand Moïse tente d'apporter aux hommes les cadres nécessaires pour vivre en société, les hommes se précipitent pour s'assujettir au veau d'or.

Quand des hommes veulent conquérir la liberté du penser et le droit à l'erreur, des hommes se vautrent dans les manipulations les plus viles pour imposer le culte de l'unique raison. Parce que nous avons tous souffert dans notre vie, devons-nous créer le culte de la souffrance ?

Messieurs les flagorneurs, je refuse d'adorer la déesse Raison, de lui rendre un culte. L'outil d'un homme mérite d'être utilisé selon des capacités d'homme, rien de plus, rien de moins. Fin de tout commentaire

Alain : « le culte de la raison comme
fondement de la République »

Commentaire du texte : Cyvard Mariette
prendre des mots, les faire siens

L'erreur, j'y ai droit quand un auteur
veut imposer son mensonge.

Nous raisonnons

A partir de nos "raisonnements" nous décidons, nous choisissons.

Madame, mademoiselle, Monsieur, j'aimerais vous proposer une réflexion sur ce thème.

Je raisonne donc je suis « apte à une pensée inattaquable ».

J'appuie mes raisonnements sur des faits soigneusement observés, répétés, sur ce que j'ai appris d'hommes savants et reconnus comme savants, donc ma pensée est rigoureuse.

Je suis capable d'abstraction, je déduis, j'induis, j'utilise la logique.

Avec un tel arsenal, comment voulez-vous que je sois dans l'erreur ?

Pour raisonner, j'ai besoin d'un point d'appui et d'un levier.

Pour l'instant mes points d'appuis sont humains, et mon levier terrestre.

En ce début de siècle, les sauts de puces hors de la terre ne me permettent pas encore de remettre à plat des connaissances. Les voyages à travers l'espace m'apportent des éléments différents, les voyages symboliques ou de ma capacité d'imaginer produisent eux aussi des éléments.

Je traite ces éléments sous la référence qui m'est accessible : la référence humaine !

Je raisonne ou mes valeurs imposées/choisies, mon affectivité me laissent croire que je raisonne ?

Devons-nous tutoyer ou vouvoyer ?

Que dit-on dans un dictionnaire de 1886 :

Le tutoiement porte un caractère d'égalité entre les personnes, qui semble plus particulièrement appartenir à un état de société où l'individu prédomine.

Le « vous » indique un état de société dans lequel l'individu appartient à une famille, à une communauté.

Ressentez-vous la tentative de nous faire adhérer à un système de valeurs ?
Choisissez-vous d'être un individu ?
Choisissez-vous de devenir membre d'une famille ou d'une communauté ?
Avez-vous pris conscience des implications d'un tel choix ? Choix exprimé dans le langage quotidien ?

Le vous, est-il un signe de puissance, de supériorité, un terme de respect ?

Le fort dit au faible : tu ou toi

Le tu, est-il un terme d'égalité non respectueuse, de familiarité entre égaux,

d'amitié entre les membres d'une même famille ?

Au dix-septième siècle, on tutoie les valets et les gens de « basse condition »...

Sous la révolution, le tutoiement devient un signe de sentiments républicains.

Le tu offre une marque d'intimité.

Quelles valeurs allez-vous choisir, sous l'influence de ce dictionnaire ?

Ces valeurs, que vous aurez choisies, vous permettront-elles de reconnaître tout homme comme un autre homme ?

Que dit le grammairien du « bon usage » ? 631 b, édition de 1986.

Le Tu représente le destinataire, auditeur, interlocuteur, plus rarement lecteur.

Le ‘vous’ représente soit un ensemble d’interlocuteurs, soit un ensemble de personnes dont l’interlocuteur fait partie.

Le vous peut, comme le tu, représenter une personne.

Le tutoiement implique la familiarité, le vouvoiement marque une distance,

notamment s'il s'agit d'une personne inconnue ou d'une personne à qui l'on doit le respect. Mais il y a d'importantes variations selon les temps, les lieux, les classes sociales, les familles, les individus.

Perdiguer affirme que le règlement des compagnons interdisait le tutoiement(1854)

La liturgie catholique a réintroduit le tutoiement dans les prières (milieu vingtième siècle)

Le 'vous' apparaît chez Ovide.

Aucune règle ne fixe l'usage du tu et du vous.

C'est l'influence de la cour qui fit prévaloir le vous, au dix-septième siècle.

Sous l'ancien régime, les honnêtes gens ne se tutoient pas, ils tutoient l'homme du peuple.

Les valeurs interviennent dans ce texte, de moindre force !

Comment pensez-vous ?

En homme libre, selon des critères choisis librement, selon des normes fixées par une mode sociale ?

De fait, il n'y a rien de fixé, il y a des choix qui reposent sur des raisonnements lesquels se vivent sur des données affectives, des nostalgies tristes ou gaies...

Le « raisonnement »

Je vous/te propose un voyage médical en Egypte pharaonique, la médecine semble y avoir été très spécialisée, tel soigne les yeux, tel la tête, tel la poitrine, tel le ventre...

La médecine était exercée par des prêtres médecins.

Ils furent d'abord les dépositaires des traditions sur lesquelles leur médecine était fondée.

L'un d'eux sut faire preuve de bon sens : il demanda à tout malade guéri d'aller au temple, d'y faire inscrire les

procédés curatifs et les remèdes dont il s'était servi.

Le temple de Memphis dans le beau pays de Mitzraïm devint le dépositaire des registres.

A partir des registres, un prêtre sut faire preuve de bon sens, il établit un code médical.

Ce code constituait la loi des médecins, ils soignaient par le code, comme nous soignons d'après les enseignements de la faculté !

Le code fut attribué au dieu de la médecine, il devint divin ! Celui qui soignait selon le code n'était pas responsable de la volonté du dieu, par

contre celui qui suivait « sa fantaisie », était condamné à mort en cas d'échec.

Comment un raisonnement avait-il abouti à cet état de choses ?

Une pratique, appuyée sur une longue expérience, confirmée par des résultats assurés, qui recevait l'appui de l'AUTORITE des GRANDS Maîtres de l'art médical, était préférable à ce que pouvait produire l'expérience d'un individu ou d'un groupe d'individus.

La routine permettait de pratiquer la médecine !

La médecine paraissait relever de simples recettes !

Le principe est fondé. Il repose sur quelques évidences : les dérives probables d'individus avides ou trop vite formés ou formés par amitiés ; la capacité d'observation, de réflexion nécessaire à l'art médical, comme à d'autres arts ou artisanats, exigent des efforts constants de la part de ceux qui exercent la médecine.

Le principe se révèle pernicieux dès qu'il interdit tout progrès, tout changement, toute nouvelle interprétation des observations.

Anecdote médicale :

Hérodote affirme que Démocède, médecin de Crotona, s'était fixé à Samos auprès du tyran Polycrate. Le sort des armes en fit le prisonnier de Darius qui l'emmena en Perse.

Darius en descendant de cheval se fit une entorse si belle que son pied se luxa.

La médecine égyptienne était de réputation telle que les médecins égyptiens exerçaient à la cour de Darius. Le roi fit appel à ses médecins qui le soignèrent et aggravèrent le mal si bien qu'il passa 7 jours et 7 nuits dans la douleur.

Les langues finirent par lui apporter le nom d'un médecin grec nommé Démocède, et la réputation qu'il avait acquise à Sardes. Darius envoya son garde lui chercher le médecin, lequel parut en prisonnier. Darius lui demanda s'il était médecin, Démocède craignit de devoir rester au service de Darius s'il avouait sa médecine. La souffrance aidant, Darius fit torturer le médecin, qui finit par avouer qu'il était surtout charlatan, qu'il avait de faibles connaissances apprises auprès d'un véritable médecin. Darius lui ordonna d'appliquer son art et ses connaissances à sa souffrance selon la manière des médecins grecs. Démocède commença par apaiser la douleur, Et Darius finit

par retrouver le sommeil et contre toute attente la liberté de son pied.

Quels furent les « raisonnements » mis en place par ces hommes ?

Le médecin égyptien sait que lorsqu'un os est sorti de son logement naturel, il faut l'y remettre en utilisant une technique toute mécanique.

La routine était simple à suivre !

Le médecin égyptien avait-il observé que lorsque les parties luxées sont gonflées, tendues, enflammées, tous les efforts que l'on fera seront inutiles, le plus souvent, et que dans certains cas, la réduction pourrait devenir impossible ?

Le médecin grec avait-il observé les dangers qui accompagnent l'inflammation des membranes et des ligaments qui soutiennent les articulations ?

Connaissait-il les moyens de les calmer ?

Il s'appliqua à calmer la souffrance, il put achever la guérison du roi Darius !

Nous saurons admettre que l'observation, l'expérience constituent des sources de connaissances à la portée de tous.

Qui sait tirer parti des observations que lui proposent ses 5 sens ?

Qui sait tirer parti des faits que la nature lui présente ?

Qui sait différencier le fait des données de son imagination ?

Une opinion, même absurde, repose fréquemment sur un début d'observation, sur un fragment d'expérience.

Si le raisonnement d'hommes instruits dans une éducation ouverte leur permet rarement d'atteindre les buts qu'ils se proposent, que peut-on attendre du raisonnement de celui dont les facultés sont restées incultes.

La science ne donne aucune habileté, elle dicte des règles et c'est par l'exercice qu'on apprend à les appliquer, le mieux étant encore de s'exercer sous le contrôle d'un maître compétent ou d'un « aîné ».

Ma pensée, la pensée d'un maître, peuvent vous rendre savant, surtout si vous attachez une valeur à cette pensée.

Ma pensée, la pensée d'un maître, ne peuvent vous rendre sage, vous atteignez la sagesse par vos réflexions et votre expérience.

Le principe énoncé s'applique intelligemment à des objets précis. Il ne peut vous emprisonner !

Les facultés de l'homme sont, dans le cadre actuel, bornées ; si nous passons certaines limites, l'étendue des idées, leur multiplicité perd en précision et en netteté.

Le groupe est intéressant par les apports qu'il permet ; il contraint à la précision, il mène à une sagesse en construction. La sagesse connaît l'édifice construit, elle prend en compte ce qui est solide, ce qui est fragile, le définitif qui forme une fondation, l'ouverture qui autorise les entrées nouvelles et les sorties.

Nous raisonnons !

Une question importante se pose dans le siècle des lumières. Elle est résolue par les savants de deux camps qui s'opposent.

Quelle est cette question !

"La lune est-elle en possession d'une atmosphère ?"

Les rieurs ou les pressés diront que la question est définitivement résolue depuis que l'homme a mis un pied et même plusieurs sur la lune.

Rêvons un instant, replaçons-nous au dix-huitième siècle. Il serait temps à la lumière de savantes chandelles d'aider

nos enfants à prendre une importante décision.

Pourront-ils conclure pour affirmer la présence ou l'absence d'une atmosphère lunaire et rapporter au monde un avis solide reposant sur des données bien fondées.

Je vous propose un jeu de raisonnements à partir d'éléments du dictionnaire de physique édité en 1781 :

Mon fils Nicolas dirait :

« Je n'admets pas d'atmosphère autour de la Lune car si la lune était comme la terre entourée d'une atmosphère, les

étoiles éclipsées par le disque lunaire ou en venant à reparaître, supporteraient une réfraction mais elles n'en subissent aucune ; donc la Lune n'est pas comme la terre entourée d'une atmosphère. »

Un abbé lui répondrait :

« Mon enfant, sachez que même si la Lune était entourée d'une atmosphère, nous pourrions supposer que cette atmosphère est composée d'un gaz homogène, beaucoup plus ténu et plus diaphane que l'air, sensiblement incompressible, et aussi dense à sa superficie qu'à sa partie inférieure, il pourrait rester en contact direct avec le globe solide de la Lune et ne pas

s'élever à plus de quelques toises ! Dans cette hypothèse la réfraction de la lumière, envoyée par les étoiles, devra être nulle, ou presque !

Un professeur :

« Je pourrais ajouter que tout le disque de la Lune ne mettant qu'environ une heure à passer devant une étoile fixe, il suit que son bord réfringent, et toute la matière qui en fait l'épaisseur, n'y emploiera qu'environ une seconde de temps ! Ce qui fait un temps très court, pour s'apercevoir des réfractions, à moins d'un heureux hasard ou de circonstances favorables. Donc, même si la Lune était entourée d'une atmosphère,

les étoiles éclipsées par cet astre, en disparaissant derrière son disque ou en venant à reparaître, ne devraient souffrir aucune réflexion perceptible avec nos lunettes astronomiques !

Ma fille Tiphaine :

« Si la Lune avait une atmosphère, on verrait parfois sa surface couverte de nuages mais cela n'arrive jamais ; donc la Lune n'est entourée d'aucune atmosphère. »

L'abbé :

« Ma fille, vous prétendez que la lune n'est jamais couverte de nuages ! Ne

savez-vous pas qu'il y a des pays sur notre planète, tels que le Pérou ou de grandes contrées d'Afrique, où il ne pleut jamais ! Ceux qui ont voyagé n'y ont jamais vu de ces nuages qui annoncent une pluie possible. »

Le professeur :

« J'ajouterais que les vapeurs, élevées par la chaleur du Soleil pendant le jour, retombent, au Pérou ou au Sahel en forme de rosée pendant la nuit. Un observateur placé sur la Lune, serait-il fondé d'en conclure qu'il n'y a point d'atmosphère pour toutes ces parties de la terre ? »

Nicolas :

« Si la lune avait une atmosphère, elle aurait des aurores boréales, cette luminescence de la haute atmosphère sous l'action de particules électrisées issues du Soleil. En effet, dans les grandes extensions de l'atmosphère solaire, la Lune qui ne quitte pas la terre, et qui dans ses conjonctions, se trouve plus près du Soleil, serait nécessairement plongée dans le même fluide ou la même atmosphère. Alors la partie ambiante de ce fluide tomberait sur le globe de la Lune, selon les lois de la pesanteur universelle. Il y aurait donc, de temps en temps sur ce globe, des phénomènes semblables à ceux de nos aurores boréales. Mais cela n'arrive

jamais ; donc la Lune n'est entourée d'aucune atmosphère. »

Tiphaine :

« La matière de l'atmosphère solaire ne trouve, aux environs de la Lune, aucun support, elle se précipite rapidement sur la surface lunaire, et ne produit, ni pour la Lune, ni pour l'observateur terrestre rien qui approche des apparences de nos aurores boréales. »

Le professeur :

« Même si l'atmosphère de la Lune était de nature à se charger de la matière des aurores boréales des suites en seraient-

elles semblables à ce qu'elles sont sur la terre ? Non, puisque la principale circonstance qui caractérise nos aurores boréales, leur position autour du pôle, y manquerait nécessairement. Cette position est due à la rotation diurne de la terre ! La Lune n'a pas de rotation diurne, puisqu'elle nous présente toujours à peu près le même hémisphère. »

L'abbé :

« Si elle en a une relativement à un point extérieur quelconque pris hors de son orbite, cette rotation, qui commence et finit avec son mouvement périodique,

n'est tout au plus que la vingt-septième partie de celle de la terre.

Le grand-père :

« Ces grandes taches obscures que l'on voit à la surface de la Lune sont probablement des mers. C'est ce que suppose le célèbre Galilée. Si ce sont des mers, il doit y avoir une évaporation, donc il y aurait un gaz et par conséquent une véritable atmosphère. Je ne pense pas que vous soyez capable de combattre sérieusement la pensée de Galilée ! »

Un avocat :

« Vous savez que j'utilise régulièrement la lunette astronomique et, j'ai pu observer qu'au moment d'être éclipsées, certaines étoiles se colorent de rouge, il me paraît probable que ces étoiles subissent une réfraction de la lumière, donc la lune doit avoir une atmosphère !

»

En sortant de la maison, qu'auriez-vous pensé ? ...

Revenons, le rêve est achevé, à notre temps, à notre époque.

La lune a-t-elle une atmosphère ou pas ?

Tant que nous ne "savons" pas, nous pouvons argumenter, peser le pour, examiner des contres.

Quand nous avons vérifié, nous savons, nous concluons !

Ma conclusion :

Dans la vie quotidienne, nous opérons des tris, nous effectuons des choix de vie.

Certains donnent des résultats qui nous conviennent, d'autres choix nous mettent dans des problèmes sans fins.

A l'instant de la décision, si nous avons utilisé nos connaissances, notre "raison" ou notre "intuition", nous avons le

devoir de penser que c'est la bonne décision. C'est la seule que nous savions prendre.

Une personne extérieure aurait certes pu trouver une autre solution mais cette solution ne serait pas la mienne.

Lorsque nous ne possédons pas d'éléments pour éclairer nos choix, si nous sommes contraints de prendre une décision, d'opérer un choix, il faut bien trouver une solution.

Les éléments apportés par de plus savants que nous, les conseils, vont nous éclairer, mais quand la décision sera

prise, les conséquences seront vécues par nous, et nul n'y changera plus rien.

J'ai tenté de vous démontrer l'une de nos faiblesses d'hommes et qui fait pourtant notre gloire : le raisonnement !

Faible dans nos raisonnements, que deviendrons-nous si nous ne raisonnons pas avec prudence, et si nous ne faisons pas preuve d'une discrétion ou de tolérance dans les conclusions que nous tirons à partir de nos raisonnements.

Raison et jeu

En ce temps du futur déjà passé, le jeu était l'apanage des hommes.

Le modèle du jeu élémentaire, je le trouve dans un jeu de l'oie.

Si le jeu existe, où est la première case ?

Le joueur doit, déjà, parier que le jeu existe.

Le joueur doit prendre place sur la case départ.

Le joueur risque déjà sa tête (sa vie, son esprit) à la recherche de ce départ.

Quand le joueur se met en marche vers sa case, au même instant, le jeu doit devenir utilisable.

Une force extérieure rend le jeu perceptible.

Le jeu est à l'échelle cosmique.

Il engage le joueur microcosmique, l'homme !

Dieu jette les dés.

Première case, incarnation ?

Fin de la première partie.

- - - - -

Dans le jeu humain, l'existence devient perceptible, le monde se reflète en l'homme.

Nous percevons des instants où le temps est inconnu.

Le jeu met en drame celui qui existe.

L'homme ne sait plus demeurer vivant et fermé en lui-même. Le monde sait se refléter dans l'homme.

L'homme accède à des formes de pensée particulières à travers des récits symboliques. L'homme transmet analogiquement un enseignement.

La méthode initiatique va rompre avec la rationalité d'un Descartes, d'un

Condillac, d'un Marx, etc. l'homme peut rompre avec le souci d'objectivité et les illusions que ce souci entraîne.

Nous sommes invités à nous ressouvenir de nos intuitions.

Nous devenons porteurs du désir d'unité et nous pouvons regarder les oppositions en cherchant ce qui nous unit.

L'analogie repose sur l'appel qu'un être adresse à un autre être.

Dans le jeu de l'appel, l'homme se réinsère dans la nature.

La nature va l'accepter et lui offrir une place.

**Comment pouvons-nous raisonner en
matière de religion,
pour trouver ce lien qui unit les
prêtres de toutes les religions ?**

Écoutons nos prédécesseurs :

Je suis Nicolas de Cuse, je dis :
l'intellect est comme un compas que
l'homme ouvre ou rétrécit suivant
l'objet qu'il veut connaître, il n'est donc
de vérité que partielle. Tous les hommes
peuvent s'unir autour de quelques
principes très simples...

Le conférencier :

Jésus semble avoir offert à l'humanité
deux bases relativement simples :

La loi d'amour

Ne pas répondre au mal par le mal.

Le texte paraît identique pour les religions du livre. Chacun lit le texte selon ses normes.

Je suis Luther : le monde est tel qu'il est selon la volonté de dieu.

Se révolter contre l'ordre divin implique un crime qui mérite la mort.

La logique de la foi luthérienne implique-t-il l'oubli de l'évangile ?

Pour un luthérien, l'obéissance à la puissance du monde domine les demandes de l'évangile.

Il est amusant de constater que si la franc-maçonnerie travaille à la gloire du grand architecte de l'univers, le jésuite travaille pour la plus grande gloire de dieu et le calviniste propose à dieu seul la gloire...

Je suis Calvin : Le succès économique est une bénédiction divine et apparente du travail.

Je suis Münzer : la communauté des biens est la base de la vie sociale, l'obligation de travailler vaut pour tous, tout homme doit refuser l'autorité qui fait écran entre la parole de dieu et l'homme. J'exige la « révolution évangélique », l'autorité par la démocratie, la prise en considération des détresses humaines.

Je suis Erasme : j'affirme que nous ne sommes pas excusables de soulever tant de questions curieuses et de définir tant de choses inutiles pour le salut...

L'essence de notre religion c'est paix et concorde : ce qu'on ne peut maintenir qu'à la condition de ne définir qu'un tout petit nombre de points dogmatiques et de laisser à chacun la liberté de se former son propre jugement sur la plupart des problèmes.

La doctrine du Christ, qui, au début, répudiait toute logomachie, demanda protection aux écoles des philosophes : ce fut le premier pas dans le déclin de l'Eglise.

... Je n'apprécie guère l'église spectacle.

... Qu'ont-ils donc, tous ces grands des églises, besoin d'imposer des lois à un homme qui fait de lui-même des choses

meilleures que tout ce qu'exigent les préceptes humains ?

Quand nous nous plaignons de Dieu, je réponds :

... A quoi servirait l'homme... si dieu agissait avec lui comme le potier sur l'argile ?

Si nous sommes persuadés de la prédestination :

... Quel pêcheur soutiendrait cette lutte continuelle et laborieuse avec sa chair ?
Quel méchant s'appliquerait à corriger sa vie ?

A ceux qui lisent les textes selon des critères particuliers :

Pourquoi aller chercher au détour d'un passage (des textes religieux) de quoi autoriser nos vices ?

En matière de religion, peut-il y avoir des questions inutiles ?

La science recommence avec Giordano Bruno lorsqu'il pose la question du fini et de l'infini : je dis que l'univers est tout infini... je dis que l'univers n'est pas totalement infini...

Ce genre de questions n'est pas utile pour faire cuire la soupe, peut-on

penser. Pourtant entre la viande crue et la viande cuite, il y a toute une technicité qui se met en place, il y a des heures de réflexion.

Entre le fait brut et le fait scientifique, l'homme met en place la science qui se dégage des illusions philosophiques ou théologiques.

La religion des hommes pourrait-elle se libérer d'un cadre et d'une autorité qui ne viennent pas de dieu mais des hommes ?

Je vous laisse à conclure sur nos modes de raisonnement en matière de religion.

Au passage, rappelons que l'église catholique possède une dogmatique qui s'étire dans le temps comme si de siècle en siècle elle avait besoin de préciser aux hommes de bonne volonté que dieu les appelle à un repas, que dieu nous invite. Sous prétexte de faciliter le chemin à la communauté, elle oppose sa sagesse à l'invitation simple de dieu : « viens dans mon royaume... »

A partir d'un même texte, à partir des mêmes problèmes posés par le texte, à partir des mêmes problèmes humains,

les positions sont tellement différentes qu'elles imposent au moins une perplexité forte.

Qu'indique le chemin des martinistes ?

Tout commence peut-être avec une respiration.

Le martiniste prie. La prière offre cette respiration qui donne l'existence.

Rien d'évident à cela, si certains prient naturellement, d'autres sont incapables d'une simple prière vocale.

Il nous faut parfois bien des années pour prier, pour réciter un simple « notre

père » et il faut encore parfois bien des années pour conduire l'associé à la prière intérieure.

Il arrivera un temps où la respiration se fait prière. Alors, la fonction respiratoire, fondement de notre existence, peut nous conduire vers ce que nous cherchons. L'esprit arrive à une pause, il se repose, il quitte l'agitation du monde, il se purifie des illusions internes ou externes, il s'unifie, l'homme retrouve sa simplicité.

Le silence se fait, devient réalité interne et externe.

Dans ce silence, une prière naturelle jaillit comme une source jaillirait d'un

rocher, elle jaillit du coeur, elle devient vivante.

La prière devient vigilante, elle pénètre aux sources mêmes de la lumière du coeur.

Cette prière du cœur nous fait oublier les notions de philosophie grecque ou latine qui nous laissent espérer une âme ou un esprit.

La théologie du cœur est la clé du martinisme.

Le cœur n'est pas réduit à l'affectif, au sentiment ; le cœur reçoit une dimension spirituelle, il devient le centre de la personne, du porteur d'un masque, le

cœur est la source vitale de l'être. Le corps, l'âme, l'esprit sont tant mêlés au cœur que seules des distinctions intellectuelles peuvent les démêler.

Le cœur, est le maître de l'organisme, du corps, lorsque la grâce touche le cœur, elle règne sur les membres, sur les pensées.

Notre âme raisonnable n'est ni au-dedans, ni au-dehors de nous puisqu'elle est unie au corps.

Le cœur est le centre de l'être humain, la racine des facultés humaines.

C'est du cœur que provient la vie psychique et spirituelle.

C'est par le cœur que l'homme peut communiquer avec la Vie.

La méthode consiste à descendre du cerveau dans le coeur.

La conséquence de la chute est une désagrégation du centre de l'homme ; l'intelligence se disperse dans le monde extérieur. Par le cerveau, l'esprit connaît le monde extérieur, en même temps il perd le contact des mondes spirituels.

Le coeur perçoit pourtant la réalité de ses mondes.

Dans le cœur est la vie. C'est dans le cœur que nous devons vivre.

Le premier effet, quand nous devenons apte à la prière du cœur, est de recouvrer la vue, de découvrir la lumière qui existe alors que nous sommes persuadés être environné de ténèbres.

Les yeux du cœur s'ouvrent à la lumière ; le cœur est éclairé, l'homme reçoit la lumière.

Dans l'ordre martiniste, la lumière de l'officiant, de l'initiateur, du philosophe inconnu est symbolisée par 3 flambeaux qui représentent le père, le fils, le saint esprit.

Deux autres flambeaux, un seul est toujours allumé, symbolisent la double nature de Jésus.

Par analogie au soleil d'où émanent les rayons qui éclairent le monde, la résurrection de Jésus lors de la Pâque est la source de toutes les vérités offertes à l'humanité.

Lorsque la lumière pénètre l'individu par l'effet de la grâce, il obtient l'illumination. Elle ne vient pas sans un travail réel sur soi, sans tourments, sans une peine réelle. Le cœur est le royaume de l'obscurité. Il est parfois nécessaire de forcer cette obscurité à recevoir la

lumière, il est nécessaire de purifier l'atmosphère du cœur.

Les pièges sont alors l'orgueil, la vanité et la présomption.

L'illumination du cœur procède de l'esprit saint.

Par la prière du cœur, l'homme retrouve son harmonie, son unité. Esprit, corps, âme, intelligence opèrent la réconciliation qui offre le retour à l'unité originelle des individus.

La clé : c'est la chute qui révèle notre état d'homme : ecce homo !

La grâce offerte à l'homme permet la restauration de sa nature.

En fait, ce sont les énergies divines, qui sans être Dieu, apportent à l'homme ce qui est nécessaire à l'illumination du cœur.

Le cœur est le centre où l'âme, le corps, l'esprit (divisions d'intellectuels) communiquent.

La prière du cœur se fera ressentir dans le corps comme dans l'âme comme dans l'esprit. Le mot prière n'est pas à prendre dans son sens primaire, il peut recouvrir d'autres sens que le martiniste recouvre sous l'appellation Charitas !

Le cœur constitue le « sixième » sens, le sens de nos 5 sens, il en est la racine.

Le corps peut enfin recevoir les effets de l'illumination : si le cœur est éclairé, le corps peut devenir lumineux.

Le cœur, illuminé, prépare la réintégration, si chère aux martinistes.

A moins qu'il ne prépare notre résurrection, ce qui nous permet de découvrir notre être immortel, notre vie éternelle, ici, maintenant.

Le chemin du cœur est un chemin de raison, il ne passe pas obligatoirement par des raisonnements

Le temps du Jeu se termine ; les joueurs posent les dés, rangent le plateau de jeu, se tourne vers l'amour, amour des hommes, amour de soi, premier servi, amour de dieu servi par la grâce.

Le supérieur inconnu, grade martiniste essentiel, est serviteur de ses adelphe humains. Ni meilleur, ni moins bon, il est homme, humain en premier, il entre dans les cadres des statistiques, il reconnaît ses erreurs, il connaît des limites.

Ecce homo, voici l'homme, dit Pilate en présentant au peuple Jésus.

Ecce homo, voici ce que je suis, dit l'initiateur martiniste, en se présentant à ses adelphe : homme, je suis, ni plus, ni moins !

La voie du cœur ne saurait, pas plus que la voie intellectuelle, constituer l'homme.

Tout homme vit dans une époque pour entrer dans une épique épopée.

Logos, intellect, kardios, le cœur, Eros, le besoin, existent dans Epos, le tout que constitue l'homme.

- Je prépare votre chemin, il m'arrive de descendre dans des ornières et de les

remplir de mes cris ou de mes larmes. Parfois, je tombe dans des ornières et j'appelle à mon aide. Si vous êtes mes adelphe, où êtes-vous ?

Vous répondez :

- Je vis mes valeurs, je vis mes certitudes, je suis sur un chemin clair, un chemin aplani ; j'abandonne l'imprudent à ses imprudences, l'impudent à ses impudences.

- Je prépare votre chemin ; vous parcourez le chemin préparé !

Hic Jacet Rex Adventurus Mundi, ci gît le roi du monde des aventures.

Si vous ne savez pas vous engagez dans les aventures de la vie, si vous n'osez pas, comment pourrez-vous savoir ?

Comment retrouverez-vous votre unité ?

There are two key forces operating from the primordial archetype of the feminine:

the conservative force that seeks to keep everything in the orbit of the Original Mother; the transformative force that impels one to break free and discover a new identity by developing Soul (*anima* or *psyche*). Both forces are important, but each can become a danger.

There are times when conservation is needed for survival just as there are times when only a transforming experience can save.

The *transformative tendency* is at work in the *heroic journey* pattern. The hero is called upon to brave the dangers of self- discovery and to build a soul (psyche) that individualizes him. Upon this foundation, a strong ego may be founded. The hero is a force to be reckoned with as an individual with a highly developed consciousness.

The *conservative tendency* is at work in all forms of *tradition or knowledge* and in settings where *dogma* and

authoritative teaching are at issue. It is the nature of groups centered on tradition to preserve the heritage of the past and to keep all things in its orbit.

New experience is anathema to tradition. Repetition not innovation is the goal.

Chaque homme est une nouvelle expérience de Dieu.

Travail préparé en « adrénaline » pour des frères très « rationalistes », non retravaillé, et que l'on peut considérer comme un premier jet, dans lequel quelques idées méritent de prendre « une forme »

Résonner - Raisonner

VD comme Vd...r hommes prêts à tuer ceux qui ne s'affichent pas hommes de l'unique raison !

Ils les conduisent hors du temple où ils sont chez eux.

Ils chassent du temple les maçons aptes à manier le compas, à construire un monde équerre et compas.

L'homme de l'unique raison est un invité, apte à manier l'équerre, en attendant l'ouverture à l'humain.

L'homme de l'unique raison, joue le soldure² de la technologie, le valet de l'industrie, la feuille agitée par le vent, coupé de ses racines, devenue étrangère à son arbre, racines, tronc, ramure : l'humanité.

Les prophètes idolâtres de l'unique raison, dogmatiste du fait répétitif, offre

² Lors de leurs interminables voyages où les conditions de vie sont souvent terribles, les chefs doivent pouvoir se reposer sur une sorte de garde qui s'occupe de tous les problèmes matériels. Ces hommes s'appellent « les soldures ». Ils forment une sorte de cour à un personnage important. En contrepartie, ils partagent tous les biens de leur protecteur. Le dévouement d'un soldure pour son maître est total et va jusqu'à la mort. Lors d'un combat, ils protègent leur maître et si par malheur celui-ci vient à mourir, ils mettent immédiatement fin à leur vie, eux aussi. Il est de même habituel qu'un soldure se tue parce que celui à qui il s'est lié d'amitié vient de mourir. La mort des soldures n'est que la conséquence d'un dévouement, d'un amour, voire d'une sympathie pour le patron. Mais ils le font aussi parce que leur condition de vie vient d'être soudain remise en question.

comme icône la Loge des Neuf Sœurs à leurs propagandistes.

Les noms des membres varient selon les options du ‘littérateur’, tout en se retrouvant de l’un à l’autre, une liste complète de ceux qui sont passés par là serait intéressante, présentée par un historien :

(Listes de noms tels que trouvés)

1776 : création de l’icône, les neuf sœurs, source d’idolâtrie :

(Anne-Catherine de Ligniville Helvétius ou Madame Helvétius à la base de la loge !!!)

Jérôme de Lalande

Antoine Laurent de Jussieu

Gilbert Romme

Henri Grégoire

Benjamin Franklin (1779-1781),

Adrien-Nicolas La Salle (1781-1783)

Nicolas-Christiern de Thy de Milly
(1783-1784) (ami de Saint-Germain !)

Charles-Marguerite-Jean-Baptiste
Mercier Dupaty (1784)

Léonce Élie de Beaumont (1784-1785)

Claude-Emmanuel de Pastoret (1788-
1789)

John Paul Jones

Thomas Jefferson

Jean-Antoine Houdon

Marquis de La Fayette

Jean-François Marmontel

Jean-Nicolas Démeunier

* Voltaire (1694-1778)

Benjamin Franklin (1706-1790)

John Paul Jones (1747-1792)

Jean-Nicolas Démeunier (1751-1814)

Claude-Emmanuel de Pastoret (1755-
1840)

Antoine Court de Gébelin (1725-1784)

Camille Desmoulins (1760-1784)

Louis-Marcelin de Fontanes (1757-1821)

François de Neufchâteau (1750-1828)

Jean-Baptiste Greuze (1725-1805)

Jean-Antoine Houdon (1741-1828)

Nicolas Dalayrac (1753-1809)

Bernard Germain de Lacépède (1756-1825)

Carle Vernet (1758-1835)

Jean-François Marmontel (1723-1799)

Pierre-Louis Guinguené (1748-1815)

Jacques Montgolfier (1745-1799)

Niccolò Vito Piccinni (1728-1800)

Emmanuel Joseph Sieyès (1748-1836)

Sébastien-Roch Nicolas de Chamfort (1741-1794)

Joseph Ignace Guillotin (1738-1794)

Dominique Joseph Garat (1749-1833)

Pierre Jean Georges Cabanis (1757-1808)

Joseph Jérôme Lefrançois de Lalande
(1732-1807)

Nicolas Bricaire de la Dixmerie (1731?-
1791)

Nicolas Roze (1745-1819)

Augustin Pajou (1730 - 1809)

[http://chansmac.ifrance.com/docs/loges/
9ss.html](http://chansmac.ifrance.com/docs/loges/9ss.html)

Duc de la Rochefoucauld

Condorcet ??? Preuve aléatoire mais il
est donné comme membre ici ou là

Brissot

Garat

Le Commandeur Dolomieu

Lacépède

Bailly

Camille des Moulins

Cérutti

Fourcroy

Danton
Millin
Bonne
Château-Randon
Chénier
Mercier
Gadin
Lamétherie
Marquis de la Salle
Champfort

Abbés ou Moines
Noel
Pingri
Mulot.

Dom Gerles dom Gerle (voir aussi
Catherine Théot et les manipulations
pour faire tomber Robespierre)
Rabaud de St. Etienne
Péthion

Fauchet
Goupil de Fretin Bonneville
Syeyes

Bailly
Gudin
Lamétherie
Dupont.
Brissot

Initiation de Voltaire, il était déjà initié en Angleterre selon le système dit templier... (Bizarre le silence règne sur cet aspect Voltaire maçon-templier !

1772 réformes du Grand Maître, Louis-Philippe-Joseph d'Orléans, duc de Chartres (ami de Louis-Claude Saint-Martin, lequel dirige en cas d'absence de Bathilde de Bourbon, la loge qu'elle

préside... la dame est fille du duc...
silence sur cet aspect du duc de
Chartres ? Lequel Saint-Martin se
précipite au secours de sa « sœur
Bathilde » lors des journées chaudes de
la révolution !)

Qu'est-il décidé pour Voltaire, une
nouvelle initiation ou plutôt une
affiliation ?

Le 30 mai, Voltaire meurt. La Loge des
Neufs Sœurs lui fait des pompes
funèbres splendides. Un riche mausolée
s'élevait au fond de la Loge. Après
quatre beaux discours à la gloire du
grand homme, le mausolée disparut par
« enchantement », et les spectateurs
contemplèrent à la place l'apothéose de
leur illustre Frère. Le Frère Roucher
accompagne l'apothéose en peinture
d'une apothéose en vers. Quand il dit :

Où repose un grand homme, un Dieu
doit l'habiter !

Belle cérémonie qui remplace les dieux
par des idoles !

C'est une députation de la loge des Neuf
Sœurs, composée d'une quarantaine de
maçons ayant à leur tête leur vénérable,
de Lalande qui avait mené la demande
d'initiation/affiliation. (Là, encore ! des
documents historiques seraient
intéressants !)

La loge des Neuf Sœurs était en grande
partie composée de gens de lettres et
d'artistes

Condorcet aurait dit qu'il avait reçu la
lumière en Angleterre, durant son séjour
en 1728.

Les Mémoires secrets le disent également maçon. Wagnière nie positivement qu'il le fût.

Franklin

De La Lande

Court de Gebelin

Le naturaliste anglais Forster

L'espagnol Ysquerdo

Chamfort

Le Mière

Cailhava

Roucher

Fontanes

Parny

Greuze

Vernet

Houdon

Piccini.

La Dixmerie.

Cailhava

Garnier

Chauvet

Lalande

Parny

Court de Gébelin

Forster

Stroganoff

Billardon de Sauvigny

Bacon de la Chevalerie

Lezay-Marnézia

Duval d'Eprenesnil

de Sèze, avocat de louis 16

Romme, mathématicien et codificateur
du calendrier révolutionnaire,

Lacepède

Guillotín

Cabanis

Pastoret juriste

Elie de Beaumont le défenseur de Calas

les frères Montgolfier
Louis-Sébastien Mercier
La Métherie
François de Neufchâteau
Démeunier
Chamfort
Lemierre
Florian
Ginguené
Delille
Dalayrac
de Mondonville
Davaux
Piccini
Capron.
Franklin
Mirabeau
Sade
Voltaire

Vénérables

Lalande (1776-1779)
Franklin (1779-1781)
le marquis de La Salle (1781-1783)
le comte de Milly (1783-1784)
Dupaty (1784)
Elie de Beaumont (1784-1785)
Pastoret (1788-1789).

A la révolution, transformation en Société Nationale des Neuf Sœurs. Elle se dote alors d'un organe, le Tribut de la Société Nationale des Neuf Sœurs, elle publiera en dix morceaux la Déclaration des droits de l'homme et du citoyen.

Elle est aussi de par certains membres à la base du Musée de Paris, Pilâtre du Rozier, fonde le Musée scientifique (1781-1784).

Moreau de Saint-Méry, qui avait été le relais des planteurs à Saint-Domingue,

en fut le vénérable ; lui succédèrent Etienne Garnier-Pagès et Théodore Juge.

La loge des neuf soeurs monte des cérémonies d'adoption autrement dit des loges féminines, etc.

Une loge de scientifiques, de philosophes, de personnages qui fréquentent « le soufre, le mercure, le coq, le crâne... les 'femmes' ».

Un petit côté amusant pour nos rationalistes obtus aigus plats et compassés, sans inversion du dernier mot, puisque le compas est aussi Dieu.

La liste de noms porte de nombreux martinistes (pour les absurdes, ils étaient disciples de Martines de Pasqually, amis de Saint-Martin, ils ont oeuvré pour

introduire des notions véhiculées par Pasqually dans les rituels plutôt creux de la franc-maçonnerie du 18^e).

Lorsque je suis entré en maçonnerie, les maçons de ma loge mère étaient fiers d'accueillir un martiniste.

Le fait d'avoir laissé entré en loge des cuistres suffisants, ambitieux et veules comme Michel Zechel, Guy Vouillamoz, Gauthier, Olivier Meurisse, l'un utile pour les audits de la GLDF et les feuilles d'impôts, avec de belles aptitudes pour manipuler ses frères, l'autre pour vider les caves et maestria pour se faire payer un verre par plus pauvre que lui, le troisième pour se couronner de poésie difficile à vendre, et le dernier pour considérer toute femme comme une brouette qu'il suffit de pousser ou, affirmer qu'il offre à *Pozarnik, son pote* Alain, du vin à 200

euro le flacon, donne une idée des dégâts que l'on peut créer dans une loge où les présences des frères dangereux d'indifférence font nombre.

Quand ni la raison, ni le sensible n'ont plus place en maçonnerie, les fantasmes de quelques veaux font office de démarche initiatique. C'est partant de tels anthropomorphes que j'interpelle les hommes de l'unique raison, de bouteille, ... au lieu de me taire.

Si celui qui sait ne dit mot, les sots pérorent et tuent pour se réserver au trône !

Ceci relève, toutefois, de l'anecdote personnelle amusante.

Il en est des hommes comme dans toute société, et la maçonnerie peut décevoir

ceux qui espèrent voir en chaque maçon un homme de bien, un homme de bonnes moeurs, un homme libre, en un mot un humain qui vaut le voyage et non un simple individu qui vit sa vie comme il peut selon ses conceptions.

Pour ceux que l'on veut chasser du temple... lorsque la garde de la maison est laissée au chien, le chien peut décider qu'il est maître de maison et refuser l'entrée au propriétaire ou à ses héritiers !

Ir comme Vicdier prêts à chasser du temple tout ce qui n'est pas l'unique raison.

Nos cabochards veulent oublier que tout homme marche mieux avec deux jambes qu'avec une seule.

Ils se supposent aptes à 'résonner sur' le fait qu'il sait partir du bon pied, le leur, pour arriver bon porc.

Ils sont capables d'exiger que la maçonnerie oublie le compas, symbole de Dieu.

Nos personnages affirment la seule valeur de la médecine universitaire !

Il est possible de supposer que la pilule viagra leur paraisse plus simple pour une érection que de mettre la machinerie du cerveau en fonction, ou de laisser leur médecin vérifier s'ils n'ont pas une tumeur aux testicules.

Ils apprécieraient un excellent médicament le NUJOL, joli mot pour new oil, au départ un filou qui offre sa découverte pour vaincre le cancer, met la diarrhée aux paysans américains, complète sa formule avec des vitamines, fait fortune en le transformant en médicament laxatif, et pourtant il faut attendre 2004 pour qu'il soit retiré du circuit pharmaceutique...

Skeletons in the Closet: Rockefeller History

Selon nos bonhommes, il faut toujours faire confiance à son médecin, lequel ne prescrit que les bons médicaments, ceux qui sont nécessaires et utiles.

Le médecin qui n'opère pas le portefeuille, ne plombe pas la sécurité sociale de son pays, etc.

Il est vrai que l'ostéopathie n'est pas digne d'eux. Ils s'adressent à une boîte de médicaments, dès qu'ils ont un bobo, un bon antidouleur, c'est efficace, surtout qu'ensuite, il faut retourner chez cet excellent médecin pour faire soigner l'estomac et ses trous (on te dira que tu es trop stressé), ou le coeur si le produit ne fait pas d'ulcères...

Toutefois :

Vive la médecine pratiquée par des médecins qui examinent le patient et savent lui parler, écouter.

Cd comme Vidi, hommes de l'unique raison qui ont raison puisque les autres ne sont pas des hommes de la raison, hommes dont les raisonnements conduisent à des solutions uniques admises par tout homme de raison, bon sang, mais c'est bien sûr !

Bienheureux les hommes de raison, les portes du temple vous sont ouvertes.

Pour les hommes du sensible, ennemis supposés de votre république, la géhenne « républicaine ». Ils pourront pleurer hors du temple, quoique les cotisations... détail important en maçonnerie... et le nombre... détail important en maçonnerie...

Il me paraît amusant de noter que l'on évite de traiter du raisonnement comme signe de notre infériorité intellectuelle.

Pourtant, pour arriver à tirer quelque élément cohérent de notre pensée, il nous faut raisonner !

Notre prétention est tellement énorme à nous présenter comme « être supérieur » que rien ne peut toucher nos vanités en ce domaine !

La raison serait cette faculté de penser laquelle nous autorise à juger, distinguer le possible de l'impossible, le réel de l'illusion, il est d'usage de l'opposer à l'affectif... comme si un individu pouvait fonctionner sans cet affectif qui nous gouverne avant que la raison nous tempère !

La ratio ou raison est la technique des calculs elle s'oppose à empirique, passion, parfois même à mystique, comme si la mystique était inapte aux petits calculs !

Le raisonnement offre un caractère discursif lié à la nécessité d'étaler l'intuition dans des mots. Le raisonnement établit des rapports dans un acte simple contrairement à d'autres approches qui saisissent une donnée dans sa complexité.

Le raisonnement est la construction complexe d'une opération discursive par laquelle on conclut que les prémisses impliquent une probabilité, les stupides parleront d'une vérité, opposée à la fausseté d'une autre proposition.

Dès lors, il est difficile de comprendre qu'un individu quelconque puisse prétendre à posséder la raison et le raisonnement. Difficile à comprendre que tout autre qu'un impudent puisse exiger chasser tout individu qui n'aurait pas abouti à ses conclusions, lesquelles impliqueraient la fausseté de toute autre proposition que les siennes.

On sent là le jacobinisme totalitariste !
L'homme d'une seule tête, la sienne, les autres à la guillotine, l'homme d'une seule pensée, la sienne !

Sur la raison, la superstition et la foi, le tractatus de Spinoza mérite le détour, pour ceux qui veulent le faire, je ne suis pas là pour donner un cours de Raison !

Sur la Raison et la République, je renvoie à la lecture de Alain.

Si la raison est connaissance naturelle par rapport à la connaissance révélée, l'une s'affirmera incertaine puisque débouchant sur du probable, l'autre serait affirmé certaine puisque débouchant sur la vérité de la foi (laquelle vérité est un vécu). Voir Leibniz en sa théodicée pour plus...

Nous commençons à prendre conscience que la diversité des problèmes fut maintes et maintes fois mise en place publique... sans résultat !

Dès lors le franc-maçon qui refuse à un « profane » la porte du temple au prétexte que son probable est plus certain que la vérité de la foi, qui exige que sorte du temple le franc-maçon homme de foi, ne me paraît plus relever de la maçonnerie.

Pour ceux qui s'amuse avec le zozotériste, jeu de mot qui veut couvrir de ridicule l'autre, le différent, il est bon de rappeler que les « charlatans » de l'ésotérisme parlaient de la sortie du corps en astral, du dédoublement... phénomène qui faisait hurler l'homme de raison.

Lequel ferme désormais l'entaille qu'il a sous le nez puisque la médecine anglaise, belge ... confirme des données affirmées autrefois.

Il n'empêche que l'homme qui déraillait sous les drogues de l'anesthésiste, semble subir autre chose qu'un simple déraillement, que ce qui faisait rire les infirmières devient digne d'étude.

Sans que toutefois l'on soit apte à franchir le pas !

L'usage de certaines drogues, telles que présentées par des cérémonies dites d'initiations dans certaines ethnies offre-t-il un intérêt pour la connaissance de l'humain ?

Quelle est la nature de « cet homme sous influence » ?

Qui ose travailler l'humain autrement que sous l'aspect du normal, ce que la société préconise comme tel, et de la folie ?

Sous quelle emprise se trouve « un aliéné » ?

La raison offre une force totalitariste, une force fascisante. Ses points forts se situent dans les chienneries du Reich hitlérien et du stalinisme.

TD comme Vidcier, hommes qui exigent que la spiritualité quitte la franc-maçonnerie, qui exigent que l'homme qui vit dans la foi quitte les lieux qui sont les siens et laisse à lui et aux autres infâmes la cuvée de l'abstraction, de l'individualisme, du jacobinisme, des dictatures !

L'alternative à la rationalité se trouve dans une humanité qui s'occupe des hommes !

Refuser la raison comme unique sens de la vie me conduit à une culture libérée des tyrannies scolaires et universitaires inutiles. La raison offre ses pesants de

dogmatisme, de censure, elle refuse les différences culturelles qui conduisent au débat mais où la solution, ni la fin du débat, n'est prévisible.

Quand une loge, liste maçonnique s'occupe tant de débattre, elle ne semble pas apte à une solution dans le problème qui l'anime, nulle raison ne domine ici, et nous sommes bien en dehors d'une démarche où la seule raison peut dominer, nous sommes dans une démarche maçonnique où les hommes de bonne volonté tentent de vivre côte à côte sans contraindre l'autre à se soumettre !

La loge peut nous offrir une qualité d'interdisciplinarité où il devient possible d'être si ce n'est accepté ou même entendu, où il devient possible

d'exister et de poser cette existence face aux faiblesses de certains raisonnements. Dans une parfaite conscience de la vanité de la démarche face à des sentencieux, qui savent avant même d'avoir expérimenté.

La pensée en relation avec le christianisme offre une certitude qui repose sur la foi et la révélation. La certitude s'est progressivement effacée à partir du 17^e siècle et a failli périr au 18^e.

La philosophie dite des lumières s'est offerte un « ubris » identique. Dans leur démesure, ils ont choisi les mathématiques, la Géométrie, comme le modèle de pensée le plus assuré : la définition du triangle « figure à trois côtés » leur semblait universelle et ne pouvoir subir le temps, ni l'histoire des

hommes. Sur cette observation, bien locale, les voilà en chemin pour trouver des lois sociales, politiques, psychologiques...

Le 20^e siècle a proposé le modèle de la « langue », certains distinguent langue et parole.

La parole se constitue avec les mots du jour, dans leur sens approché dans les « causeries » des personnes croisées, pas de véritable grammaire, pas de vraies définitions, une sorte de patois commun au grand nombre.

Saussure nous proposera la rigueur de la langue, fondée sur la grammaire et les règles. La langue construit l'homme, la parole reflète une humanité en construction ou en destruction.

Selon nos penseurs du 20^e siècle la langue offre la clé pour comprendre la vie des hommes : selon Lévi-Strauss,

Barthes, la vie contiendrait un modèle, une règle que nous devons découvrir pour comprendre nos fonctionnements. Ils ajoutent que notre espèce humaine est organisée par les capacités et les structures de la langue. La tour de Babel ne me semble pas très loin de cette nouvelle « idée ».

Nos structuralistes veulent identifier les structures de la vie, en étudiant les cadavres de la langue ! la démarche n'est pas neuve !

Identifier la vie en travaillant sur la langue, donc en négligeant la pensée et l'art du penser, et la façon dont le penser fonctionne !

Nous restons dans l'absurde de la raison qui prétend que la vie intellectuelle progresse que nous avançons vers des compréhensions plus souples et plus profondes, des compréhensions que

l'homme atteint à travers les rituels du débat et du contre-débat.

Pour nos structuralistes la langue est vécue comme un outil de la raison !

Pour se poser dans la société, il est nécessaire d'offrir des modes nouvelles, d'offrir de nouvelles réflexions sur des questions anciennes, d'ouvrir de nouvelles perspectives de réponses.

Pour ceux qui ont suivi le structuralisme et ses fantaisies, la langue est arbitraire.

Ses pouvoirs de représentation du monde sont limités. La langue piège, comme la foi piège.

La raison se structure sur la langue, elle va se cadrer dans les limites et les formes de la langue. Un texte reste un texte et chacun trouve une signification et une réalité dans un texte, même quand il peut le qualifier d'absurde. Selon nos penseurs de la seconde partie du 20^e

siècle, il est temps de nous libérer du structuralisme, de refuser de construire une logique pour un monde qui n'offre aucune logique.

L'homme qui pense par lui-même défie le monde que l'on voudrait régulé par les textes, les lois mais surtout il rejette « les lumières du 18^e siècle » comme il rejette toute lumière qui se veut aveuglante !

Un ébloui n'est pas un illuminé. La raison éblouit, la langue flamboie, l'homme reste pris au piège.

Notre système de politique que nous osons baptiser du nom de démocratie est né avec les lumières du 18^e siècle, sous prétexte de rationalité, la tradition de la rationalité, nous travaillons au maintien de la présence d'une politique centralisatrice et autoritariste.

Quoique certains puissent en dire les lumières sont devenues une « tradition », cette tradition génère des courants différents où s'abreuvent le marxisme et le libéralisme, ce qui fait qu'un trotskyste est plus proche qu'il ne le croit de l'un de nos actuels présidents de notre république se proclamant libéral et partisan de la régulation des problèmes par la loi du marché.

Une fois de plus, une fois encore, qu'il soit bien compris que j'accepte, j'utilise la raison et, je mets en garde contre son pouvoir ou plutôt contre le pouvoir que des cuistres lui accordent.

La raison, comme tout système humain utilisé sans réel contrôle des autres systèmes, génère une pensée instrumentaliste : les diverses dimensions humaines oubliées, l'homme

de l'unique raison enterre la quête de l'humain, il cherche le fonctionnement, et tant pis si le réel est écarté. Le discours ne présentera pas un homme dans sa quête de lui-même et d'autrui, il réorganisera les faits pour les rendre attractifs et probables. La démarche humaine est mise à mort. La technique est mise en valeur dans une démarche supposée toujours plus performante. L'objectif se centre autour de l'utile, du fonctionnel, de la solution qu'il « faut » apporter aux problèmes de la vie ! Dès que la vie ose nous créer une difficulté, la technique prétend le résoudre ou au moins améliorer la situation. La capacité de la technique à fournir des solutions est devenue un « dogme ».

L'initié voudra bien considérer que la technique est destructrice de la Planète,

comme elle est destructrice de la psyché humaine.

Quand Descartes affirme que le bon sens, c'est-à-dire la capacité de raisonner, est la chose du monde la mieux partagée (tout flatteur vit aux dépens de qui l'écoute), il nous propose la raison comme moyen de communication.

Ce sera pourtant après les structuralistes que le problème voudra être posé en termes de « communication » !

La raison n'est pourtant pas un objet, ni même un outil. Pour qu'elle existe entre des personnes, il y faut à priori une culture commune, des connaissances acceptées. En termes concret, pour qu'un groupe utilise la raison, il lui faut faire l'usage d'une qualité qui nait dans

le groupe de la présence des participants, lesquels suivent une série de conventions supposée permettre le raisonnement.

Pour qu'un groupe humain puisse progresser en matière de raisonnement, il lui faut accepter la parité des participants, si tous ne sont pas égaux, la raison n'est pas présente. Elle suppose qu'un groupe humain est apte à se gérer... là, on voit bien comment les thèses anarchistes peuvent s'emparer de la raison !

L'homme aime se bâtir d'inutiles systèmes, apprécie les modèles qui « expliquent ». Pourtant, qu'est-ce qu'un modèle ? une suite d'éléments qui fonctionnent ! Parce que cela fonctionne le système est accepté. Certes, il me sera répliqué que « cela fonctionne, donc, c'est vrai ! » L'argument est intéressant,

le modèle géocentrique fonctionnait : la terre était le centre de l'univers, le soleil tournait autour d'elle et les étoiles. Cela faisait une « belle machine » considérée comme vraie puisque cela fonctionne... inutile de nous souvenir du nombre de siècles qu'il fallut pour remettre la terre en place.

Une machine bien actuelle « homme, centre de la vie terrestre, créature la plus développée de la Terre » fonctionne, donc, elle est vraie...

Voulez-vous une autre machine que l'on voudrait bien être considérée comme vraie ?

La communication !

Ainsi une « bonne communication » pourrait révéler ce qu'exige la majorité de la population. Inutile, de vouloir vous en démontrer l'utopie, quand la machine fonctionne, elle est vraie. Pourtant,

comment un homme peut-il considérer que les données de la vie quotidienne pourraient construire le modèle d'évaluation de notre société !

Le siècle des lumières pourrait être replacé dans son histoire et dans l'histoire des hommes : des hommes ont voulu construire une sphère publique, laquelle ne dépendait plus d'un homme, le roi, le tyran, ils ont bâti des institutions informelles (comme notre actuel Internet) qu'ils ont appelé : journaux, cafés, salons... loges...

La toile d'araignée une fois tissée, il restait à y prendre les papillons. Pour cela, l'illusion de la lumière suffit. Le siècle des lumières avait construit ses réseaux où l'homme pouvait s'exprimer sans rendre de comptes au pouvoir du roi, et surtout au pouvoir du clergé.

Nous avons inventé la technique qui doit, il ferait beau voir qu'elle ne puisse, qui doit résoudre toutes les difficultés :

Tu veux apprendre une langue, l'audio-visuel est à ton service !

Tu refuses l'école, l'ordinateur va remplacer le professeur !

Tu as besoin de sous, la roulette du loto y pourvoira.

Tu es cancéreux, voilà un peu de chimiothérapie.

Quand même pas aussi pratique que la fée mais au final les résultats sont plus concrets.

Le paysan priait Dieu pour que la pluie tombe sur ses champs, il commande un avion qui « ensemece » le ciel de pluie.

Besoin d'une dimension spirituelle, pas de problème, voilà la technique du yoga,

celle de la méditation transcendante, le système initiatique qui ouvre le contact avec le divin, en soi, plus facile à atteindre que Dieu !

A bien considérer, je ne vois pas la différence entre la procession du 18^e qui s'adresse à Dieu, et nos technologies modernes censées résoudre nos difficultés !

Vous objecterez... oui, vous objecterez, et je considèrerais que les enfants ont besoin d'en appeler à un parent qui leur apporte la solution miracle.

L'idolâtrie de la technique est née parce que les attentes humaines existent mais reconsidérées dans un cadre solution – outils, instruments...

Le résonnant raisonnant de toute sa raison ridiculise les tendances magiques de ses aïeux pour s'offrir la magie de la

technique. Le résonnant sonne les divines cloches de la technique, laquelle tient ses promesses, elle ! Fin de l'ATTENTE DE DIEU, l'attente de la solution technique est arrivée, alléluia !

Nous avons foi en la technique, nous plongeons dans l'illusion d'une magie, différente, plus efficace et pourtant magie par rapport à des attentes.

Un belle attente, le progrès social, il devait être comblé par les techniques du socialisme, du libéralisme, du capitalisme, du... soyons sérieux :

Les populations des divers états sont en recherche d'une identité, « on » la voudrait bien collective, tous pareils, communautariste, nous et pas eux, ... les problèmes sociaux existent et ne semblent pas se résoudre à travers les organisations ni les institutions lesquelles fonctionnent en autonomie !

Ma solution ? Je n'ai rien à proposer d'autres que connaître l'humain et ses fonctionnements et de n'en rejeter aucun.

Je ne suis là ni pour créer ou rejeter des idoles, ni enfanter des divinités ou manger les enfants de la planète Terre. Homme je suis, homme je reste, conscient de mes faiblesses, heureux de ma capacité à penser juste ou faux.

Revenons à la solution qui m'a occupée quelques années : la communication !

Elle m'avait été présentée comme une panacée ! Pourtant, le jour du Choc, je me suis retrouvé le cul au sol, et tout mon savoir n'y a rien changé. Une émotion a soufflé mes supposées acquisitions, comme le souffle de l'enfant éteint la bougie d'anniversaire !

Parler communication, c'est déjà dire qu'elle n'est pas présente dans notre société de façon naturelle ! La mode appelle le modèle qui résout tout, le tout mathématique, vive Einstein & Cie, le tout politique, vivre la république, le tout langage, vive la grammaire structurale et la linguistique, le tout communication se met en place !

Une fois forgé, le veau doré peut se trouver des idolâtres ! Le veau communication est venu se coincer au coeur de la société comme une vache noeuxoise dans les égouts de la Loïsne !

Comment communiquons-nous avec nos valeurs ?

Nous les considérons comme usées, bonnes à jeter !

Pourtant, toute société a besoin de se retrouver autour de quelques thèmes, il

est possible de se limiter à football, pêche, chasse et fête traditionnelle de la bière (du vin) mais lorsque l'équipe perd, lorsque le poisson ne mord pas, lorsque la bière est tirée... les hommes se retrouvent seuls.

La raison conduit à désenchanter notre vie, nul n'appartient plus à une communauté d'échanges, puisque la raison a effacé « la chose » vers laquelle nous tendions en commun.

L'autre est devenu cet « enfer » qu'il faut satisfaire. Le crétin suppose que pour satisfaire sa femme, il lui suffira d'acheter une résille à placer sur le crâne de sa femme, laquelle résille lui dira exactement quels sont les besoins de ladite dame, à quelle minute et comment la satisfaire.

Cet autre va fasciner, angoisser, il faudrait donc le « satisfaire » : tout, tout de suite ! Résultat, si « on » n'obtient pas de satisfaction immédiate, même sans demande, au revoir, « on » passe à autre chose, à une autre personne. Le désappointement remplit les espaces vidés par les formes modernes de la pensée. C'est le temps de la nostalgie, du désir de fusion avec l'être aimé ; c'est le temps des désillusions agressives, le manque total de respect pour tous ceux qui ne satisfont pas dans l'instant le besoin. En fait, ceux qui possèdent des repères les reconnaissent comme fragile. Ils se sentent comme des navigateurs parcourant les océans sur des fétus de paille. Le monde des rationnels est un monde des événements, un monde de l'ici – maintenant, un monde où l'instant est digne de raison.

Le passé est dépassé, le futur n'existera jamais dans le monde de la raison. L'ici – maintenant qui relevait de la thérapie est devenu norme de vie, comme si nous étions malades chaque jour de l'an.

Comment justifier un choix quand l'événementiel détermine l'existence ?

Comment le fonctionnel peut-il justifier des choix ?

Qu'est-ce qui réclame des pierres de fondation et la justification des choix dans la construction de la science, du droit, d'une morale ?

Peut-on construire du rationnel sur les interactivités entre individus uniquement ?

Comment la rationalité peut-elle trouver justification forte dans la réussite d'une fonction, dans une instrumentalisation ?

Peut-on faire reposer la morale sur une éthique de la communication, laquelle

ne peut reposer que sur des possibilités d'entente qui constituent le tissu social ? Quand la raison semble justifier une telle approche du monde, n'est-ce pas plutôt l'approche d'un monde, d'une communauté qui fonctionne à partir de critères partagés, de valeurs communes. Le jeu absurde de l'universel, de l'universalité, implique que tout individu fonctionne de la même façon qu'un autre quel qu'en soit sa culture, son mode de vie. Pour un républicain de 1792, vendémiaire est l'universel mois des vendanges, puisque les vendanges ont lieu, dans son raisonnement, en même temps pour toutes les contrées de la terre.

Comment trouver des bases solides dans la communication pour fonder une éthique, ou une simple morale, et des activités fondées sur la paix ? Comment

accepter d'une société qui repose sur l'entente par le compromis ?

Comment accepter qu'un combat soit justifié dans ses violences par l'espérance d'une paix définitive ?

Que reste-il du progrès supposé au siècle des lumières que science et raison devaient nous apporter ?

Certes nous vivons mieux que des serfs mais vivons-nous mieux que des esclaves ? L'homme en état de servage ou d'esclavage possède une valeur de marchandise, il est possible que le « maître » protège sa valeur marchande.

Que devient l'homme qui n'a même plus cette valeur, dont la seule valeur est celle de sa capacité de travail quand elle lui est reconnue ?

Réfléchissons à ce que des idéologies nous ont apporté ?

Constatons que des hommes se tuent, se sont tués, se tueront, tuent, ont tué, tueront pour une idéologie. Certains voudront affirmer que l'église catholique romaine est à la source de toute guerre... si le propos était d'unique stupidité, ce serait amusant propos... de doctes ignorants ou d'aveuglés volontairement.

Les hommes se battent pour de multiples raisons, la religion est un prétexte comme un autre. Toute religion, si douce soit-elle, peut conduire à des luttes. Toute idéologie conduit à des luttes. Un système que l'on pourrait supposer simplement de thérapie comme la psychanalyse a produit les mêmes divisions que toute idéologie produit, si Freud et Jung paraissent les deux voies dominantes, leurs successeurs ont construit leur propre système. Nul ne

peut rien contre ce travers de l'humanité.

Toute construction d'une supposée tour de Babel conduit à la division.

L'homme reflète la multiplicité et rêve d'unité.

Autrefois, l'erreur était respectée, le mensonge était connu, l'idéologie quelle soit de marxisme ou de libéralisme se voulait porteuse d'un monde différent, puis vint l'hypocrisie, nous montons actuellement d'un cran puisque des nations sont manipulées pour servir les intérêts de quelques groupes industriels (Bush et les armes de destruction massive, par exemple). Les hommes sont utilisés pour satisfaire des ambitions personnelles.

Les consciences sont plus que jamais livrées à des formes d'obscurantisme et il faut ajouter l'absence d'illusion,

comme le manque de perspective. La tentative est d'ôter l'espérance à l'humanité. Les formes de la communication sont soumises à des fins personnelles.

Que des groupuscules tentent leur chance de s'installer dans de telles perspectives qui s'en étonnerait ?

Tout esprit commerçant, tout industriel que cela soit de la fabrication d'objets utiles ou non, que cela soit de spiritualité, que cela soit de médecine, que cela soit de politique, ... se sent en devoir de tenter de se faire une place au soleil, d'acquérir sa part de richesses, son coin de pouvoir ou de puissance. Ceux là se rient des intentions autres que la leur : prendre ce qu'ils peuvent là où ils peuvent. La raison n'est pas argent, n'est pas puissance, le raisonnement de l'homme de la rue ou du juge n'intéresse

pas. La faim, ni le besoin conduisent ses apparences d'humains, ils prennent pour eux, ils accumulent pour eux, ils utilisent les ressources disponibles à leur avantage. L'être ou l'avoir, l'être et l'avoir ne les concernent pas, ils exigent que nous plions le genou devant eux. Juste pour prendre ce qu'ils peuvent prendre, juste pour obtenir une sensation de supériorité !

Les règles sont un objet à utiliser selon leur intérêt. La discussion est permise qui permet d'écraser l'orateur pour en récupérer les miettes par jeu comme par nécessité. Ce qui passe à portée de leur vue doit pouvoir entrer dans les poches.

La convention de rapports nécessaires entre personnes pour que la société puisse vivre tranquille, les intéresse quand nos animaux à formes humaines peuvent prendre sans donner. Le respect,

mon bon monsieur, c'est ce que vous devez me témoigner, vous !

Une éthique de la discussion fondée sur quelques règles simples ne les intéresse pas. Toute brindille alimentera le feu de leur jeu : ils sont prêts à détruire l'homme qui porte l'idée comme l'idée, et il leur paraît plus simple de détruire un homme qu'une idée !

Conquérir l'espace, envahir la scène, prendre le pouvoir ou récupérer le pouvoir pour l'offrir, prendre l'argent... ceci constitue une norme ancrée.

Evidemment, le discours est décalé, il est parlé de progrès, de protection sociale mais le cadre est défini : nous sommes les élites, vous êtes la masse qui pense que nous avons raison ; l'autre point de vue : je suis l'élite des élites, vous êtes dignes de mon service.

La morale rentre dans la garantie du monde « tel que vécu par quelques-uns ».

Il est difficile d'envisager un monde fondé sur la multiplicité avec des valeurs reposant sur une activité de communication où l'acquiescement majoritaire construit la valeur comme la loi, un monde qui proposerait une éthique universaliste.

Il y a là un jeu de moqueurs et de moqués.

Le jeu sartrien fit parti de ces jeux : Sartre sut taire les réalités de l'Urss et continua à parler, à écrire.

Nous pourrions fonder un nouveau système à partir de la compréhension d'autrui et de la réponse technique liée, soyons tout sourire, à une banque de données informatiques, par exemple. Tel

enfant ne réussit pas en classe, branchons-le et l'informatique nous finira les renseignements nécessaires à son épanouissement.

Tel couple n'est pas heureux, connectons les et laissons l'informatique (ou une autre technique) nous révéler ce qui ne fonctionne pas entre eux.

La 'compréhension' mettrait fin aux difficultés pédagogiques, aux problèmes de couple, ...

La multiplicité des langages, dans une même langue, peut-elle se fondre dans un système d'objectifs communs ?

La vie des loges me laisse penser par la négative.

La raison qui débouche sur le probable ne peut offrir une morale rationnelle et encore moins une éthique universelle !

Quelle raison peut-on introduire dans la multiplicité des règles de vie, des us et coutumes ?

La pragmatique inviterait à ce que toute forme de vie qui n'entrerait pas dans le cadre de la raison soit exclue. De là, la raison déciderait que l'homme qui raisonne est un « aristocrate », qu'il est « né », qu'il « mérite » de vivre, pour les hommes qui utiliseraient d'autres fonctions que celle de l'unique raison, notre aristocrate pourrait tolérer son existence, autant qu'il peut en tirer une utilité !

On revient à la logique du jardinier qui estime que tout nuisible qui pénètre son espace de jardinage mérite la mort.

Qui peut légitimer la raison comme fonctionnement premier chez l'homme ?

Qui ayant conclut à la légitimité de l'existence de la seule raison peut ne pas condamner à mort toute personne qui rêve, qui imagine, qui utilise la phrase pour en faire un vers... ?

Quand les prémisses sont acceptées, si le raisonnement est légitimé, la conclusion doit être tirée !

Défendre la raison, promouvoir l'unique raison, ce sont là crimes contre l'humanité de ceux qui décident que le point de vue du chef, du centre est le seul valable. L'homme ne peut plus regarder sous ses pieds, ni lever la tête au ciel, la raison donne la direction et prétend que les culs valent les nez ! ils sont tellement absurdes qu'ils n'envisagent même plus qu'ils puissent avoir un dos puisqu'ils perçoivent le bout de leur nez !

Les fauteurs de raison veulent aligner les hommes dans l'uniforme de la raison. Le culte de la raison transforme la représentation raisonnée en expression vraie.

Certes, ce culte hurle dès qu'il est proposé le mot vérité, les sectateurs de la raison gueulent comme malades qu'ils sont à la poursuite de la vérité, qu'elle est inatteignable... beau dogme que le dogme qui parle de la vérité comme inatteignable, dogme stupide que le dogme qui affirme détenir la vérité...

Le dogmatisme de la crotte serait donc supérieur au dogmatisme de l'excrément !

Il est temps que le monde de l'universel meure et laisse place au monde de la multiplicité, il ne saurait y avoir d'idéal émancipateur issu des loges, il n'y a

aucun fondement vraiment stable dans une pensée humaine.

Sans remettre la réalité en cause, certains philosophes ont posé le problème, nous pouvons constater que les hommes sont différents, qu'ils fonctionnent selon des valeurs qui leur appartiennent et qu'ils ne partagent pas avec d'autres.

Nous pouvons accepter que les hommes ne sont pas un, une humanité, nous pouvons supposer que nous sommes des personnes, des individualités des êtres éphémères.

Nous pouvons, mais ainsi nous raisonnons encore et nous soumettons les hommes à un aspect des choses qui peut s'avérer tout aussi faux que l'aspect vers lequel ils voulaient avancer depuis quelques siècles : une humanité unie !

Il est effarant et amusant, à la fois, de constater l'ardeur des hommes à se constituer des systèmes qu'ils tentent d'unir en un seul système.

La tour de Babel nous donne l'image même de notre tentative, et plus nous avançons, plus nos découvertes sont importantes, plus il me paraît difficile de les unifier en une seule science.

La réalité s'offre des réalités, l'histoire des récits historiques, la science des activités scientifiques. Le nouveau rêve « de la raison » est de conquérir plus de conscience, de conquérir une conscience de soi plus précise. Le jeu est une fois de plus de nature infâme qui conduit à la violence d'un point de vue central et contraignant. Que ce point de vue se nomme dogme ou raison, les trous du cul considère que le vent qu'ils émettent constitue le souffle de 'l'esprit' !

Les hommes devraient se courber devant la puissance de l'unique concept !

Quand Jésus est venu, il parlait aux hommes, il mangeait avec eux, il marchait en leur compagnie... les princes romains vaincus par les barbares en ont fait un Christ empereur qui vit dans les cieux à la droite de son père.

Quand le siècle des lumières est arrivé, des hommes se sont mis à raisonner et ils ont décidé que lorsqu'il pleut à Paris, il pleut au Sahel... ainsi en est-il des hommes de raison avides de pouvoir, ils savaient que leur conception philosophique partait à la conquête de la puissance du politique.

Les adeptes d'un système vous expliqueront que leur mode d'accès au réel est le bon, que vous devez abandonner vos vieux vêtements, vos vieilles idées, qu'il est temps d'avoir

confiance en vos propres capacités. Je ne me sentirai pas plus malin en écrivant qu'il serait plus « pertinent » de prendre en compte les questions qui se posent à nous, de vivre les situations qui se présentent, d'évoluer dans la société qui est la notre, qu'il nous faudrait chercher (que devons-nous donc chercher), qu'il nous faut respecter (jusqu'où puis-je respecter le tyranneau qui tente de me détruire ou d'imposer ses illusions), qu'il nous faut partager (le savoir, mais quel savoir, l'action mais quelle action, la connaissance, mais quelle connaissances...).

L'idéologie dominante semble liée à la science et à sa soeur la technologie, cette idéologie s'impose par la réussite apparente de quelques créations scientifiques mise au point par une technologie performante.

Toute idéologie me semble productrice d'illusions, l'idéologie de la raison comme celle du marxisme ou du libéralisme. Je reconnais que les hommes produisent des idées, des sciences, des techniques qui justifient leur existence. Comment l'histoire des hommes peut-elle me permettre de supposer que cette justification ou ces productions ont une autre valeur que celle de l'illusion.

Quand l'homme est en souffrance, il produit ce qu'il peut pour adoucir sa souffrance. Que les hommes souffrent, je sais le reconnaître, que les adoucissements qu'ils produisent puissent convenir au plus grand nombre voilà que nous rentrons en illusion !

Si les hommes de raison supposent qu'ils sont aptes à détruire les mythes, les superstitions, capables de créer de la

réconciliation entre les hommes (la notion était de réconcilier l'homme avec Dieu pour renouer l'Alliance !), cela me fait sourire.

Il me suffit d'entendre ce brave homme : mes enfants m'ont payé une cafetière programmée pour me donner du café le matin à 7 h, l'heure à laquelle je me lève, aujourd'hui, je me suis levé à 6 h, qu'est-ce que je peux faire de ma cafetière, je ne comprends rien à ses boutons...

Science de l'un, ignorance superstitieuse de l'autre !

Quand la raison devient l'idéologie dominante, elle instrumentalise l'homme, elle le fait serviteur inutile de la science et de la technologie !

Il suffit de contempler l'univers de notre chambre, bureau, cuisine, pour comprendre de quoi nous sommes

prisonniers et de nous interroger si cette prison là vaut que l'on dise à l'être aimé « attends, je termine, et j'arrive... »

La science et la technologie sont devenues idéologie qui dissimule les rapports sociaux d'un monde qui se veut libéral.

Pour le libéralisme commercial, par exemple, il vous suffit de tenter de monter les pièces d'un dossier de justice pour comprendre où est le véritable pouvoir et qui est vraiment protégé.

Pour les difficultés sociales, comment arriver à une forme de relations où dans une entreprise, par exemple, l'employeur et l'employé peuvent trouver un mode de travail qui convienne aux deux parties ?

Aujourd'hui, quand je communique avec mes amis, je suis soumis à des

produits de la technique. C'est mieux que rien... certes... vraiment mieux ?

Laisser l'idéologie de la raison, de la science, de la technique dominer nos vies, c'est laisser une idée dominer l'homme, c'est créer du jacobinisme, c'est faire d'une ville, Paris, le centre de la France, le seul centre !

Nous sommes en perte de démocratie quand nous sommes en perte de contacts humains.

Les qualités de la Raison font sa force. L'éthique de la raison paraissait plus intéressante que les autres éthiques qui savent si bien exclure. Quand l'homme de raison commence à exclure, à détruire, il se transforme en Torquemada, en soldat en uniforme noir. La raison semblait viser la liberté de la personne, tendait à son émancipation... que faire d'une raison technique.

Comment travailler avec une rationalisation qui veut dominer la nature et les hommes, une raison qui veut asservir les idéologies les plus destructrices de relations sociales ou professionnelles qui la portent au pouvoir. La raison peut certes éliminer le dogmatisme d'une idéologie, cette même raison pourra dévier et produire des monstres.

Jusqu'à il y a quelques années, pour l'histoire des hommes, la technique dominait la vie des hommes sans lien réel avec la science. La science la plus ancienne reste, à mon avis, la mathématique. Elle date pourtant d'à peine 2500 ans. La technique commence avec le premier « outil » fabriqué dans un but spécifique, elle me semble âgée de quelques millénaires, ou presque aussi vieille que l'homme. Les sciences

dites expérimentales balbutient quelques siècles. Pourtant quand la science et la technique se sont alliées, se sont mises au service de la production industrielle, notre société s'est mise à changer sans pour autant s'améliorer fondamentalement. Dans la plupart des cas, l'homme reste un prédateur avide de satisfaire ses pulsions, ses besoins, ses désirs, ses envies, peu importe « l'autre » (homme, être vivant, planète...). Dans les meilleurs cas, le discours est en décalage avec l'action. Ceux qui font leur possible pour cadrer leurs pensées, leurs paroles, dans l'espace de l'action sont rares.

Bientôt l'homme prendra ses décisions en fonction des données de la technologie sur les données des calculs de probabilités de supposées sciences exactes. La raison commence à reposer

sur une technologie qui définit l'activité et les stratégies.

L'illusion d'être devenu propriétaire de libertés supplémentaires par le bien être technique cache la réalité de la dépendance à la technique. Les machines ont déjà conquis l'espace de décision.

Comme dit plus avant, vivre dans une courée lilloise pour fournir la main-d'oeuvre d'une usine textile ne m'intéresse pas, je ne suis pourtant pas intéressé par le greffon téléphonique de mon oreille, ni sur le fait de marcher l'oeil sur le GPS et sur l'écran de télévision qui me donnera ma dose de manipulé du jour...

Nous ne savons plus lire l'heure au soleil, au prétexte de précision technique... la seconde décide de notre

vie, parfois encore la minute, mais plus la demi heure.

Pourtant, il suffit de planter un bâton dans le sol (au fait, où puis-je trouver ce « sol » en ville !), ou de repérer « son équivalent », de prendre conscience qu'il y a un moment où il est midi, l'ombre paraît au plus court, et un moment où il est midi plein, l'ombre recommence à s'allonger, de définir un cercle autour du « gnomon » choisi, de partager cet espace en douze parties pour avoir des zones temporelles qui permettent de vivre et de profiter de la vie.

Dans le même temps, un homme assis dans un bureau, mur orné de ses nombreux diplômes de savant, décide de la vie d'un marin pêcheur en fonction des données statistiques supposées exactes, de calculs de probabilités

pertinents, et de son extraordinaire connaissance de la mer : il a traversé la manche avec l'Eurostar ! Il a regardé sa montre bracelet et son horloge murale atomique pour noter l'heure et la date de la décision.

La démocratie qui espère en l'action de citoyens aptes à prendre des décisions qui régiront leur vie, et à les changer, si nécessaire, est une démocratie de marchands, d'industriels, de financiers.

Les hommes du 18^e siècle ont tenté de développer la science et la technique pour combattre les religions, les idéologies ; par l'activité de quelques cuistres la scientechnologie utilise la raison pour construire une idéologie.

La raison, la science et la technique légitiment la domination de quelques hommes et d'une idéologie comme Dieu

légitimait le pouvoir royal il y a deux siècles !

Par la consommation, la raison, la science, la technique manipulent les organisations sociales. La technique dans une efficacité supposée perd ses critères de contact avec le réel. Elle ajoute du chaos à nos sociétés pour les rendre plus dépendante d'elle !

En franc-maçonnerie, l'activité Raison légitimait le mythe ou la légende et son utilisation métaphysique ou religieuse (bâisseurs de cathédrales ou de palais, mort et résurrection de Hiram... espace profane, espace sacré...).

L'honorable société offrait un cadre institutionnel qui expliquait, comme les autres sociétés traditionnelles, et qui légitimait les échanges sociaux.

L'efficacité supposée offrait une « légitimité » des explications fournis, il n'est de voir que nos discours qui se voudraient explicatifs s'offrent le seul luxe de justifier le fonctionnement de la société des francs-maçons.

Le parallèle avec le monde profane pourrait mériter quelques instants.

Toutefois, ses jeux restaient jeux pour enfants qui veulent gagner, et quand le jeu ne permettait plus de gagner, les enfants changeaient les règles.

Notre système commerce-industrie s'est offert le luxe prodigieux, jamais encore lu dans l'histoire que je connais, de mettre Raison, Science, technique à son service. Il floue toute légitimité, autrefois elle venait directement de l'Olympe ou des équivalents locaux, en utilisant comme source validée de légitimité les forces de production, le

travail des hommes. Ce système crée les lois qui l'intéressent non pas pour permettre à l'homme de vivre selon des normes humaines mais selon les nécessités de l'industrie.

La domination est de production ! Le roi, chef de l'état, s'est vu couper les pieds et la tête, il se déplace en « chaise » roulante, et pense par ordinateurs interposés. L'économie régit notre vie. Nos républicains meuglent vive la république et ils permettent à la seule économie de décider de la vie et de la mort des hommes, des villes, des régions.

Je ne suis pas pessimiste, aucun système ne parvient à durer avec les hommes ni à les satisfaire longtemps. La Raison, la Science, la technologie vivront ce que les autres systèmes ont vécu.

L'homme adore s'aliéner et hurle dès que vous tentez de lui apprendre à conquérir une « liberté du penser ».

Il est amusant de constater que l'homme met en place les nouveaux systèmes qui pourraient faire contrepouvoir tout en donnant la légitimité électorale à ceux qui ont décidé de l'utiliser à des fins personnelles.

* * * * *

Tout système met à jour nos tendances profondes à devenir des sujets, à nous laisser transformer en objets. Devenir le sujet de la raison, se laisser transformer en chose par la raison, est-ce réellement mieux que de soumettre à une idole, un dieu ?

Ce n'est pas mon impression, j'exige que la raison soit un outil. Quand j'utilise la raison, au final je ne peux

faire autrement, je veux utiliser l'outil, conscient de sa puissance et de ses limites.

D'ailleurs qu'ai-je fait d'autre que raisonner ? il ne me semble y avoir ici aucune vaticination !

Comme tout humain, j'ai tenté de construire quelque chose, j'ai utilisé la raison, j'ai tenté d'utiliser la langue pour traduire la pensée. Le problème est qu'ainsi faisant, j'ai transformé le vivant en mort. Ma pensée est vivante, dès que je la pose en mots elle est morte.

Mes arguments sont faillibles, je suis sujet à l'erreur et peut-être à deux ou trois vérités, pourtant l'objectif ne se situe pas dans « voyez ma belle plume de super philosophe », il y a objectif, il est plus élémentaire : solliciter votre réflexion sur ce que vous avez cru

définitivement acquis, sur votre incontournable.

J'ai tenté de vous faire découvrir la liberté du penser, de votre penser !

J'ai pu paraître nier tout universalisme, toute idée unificatrice, adepte de la multiplicité... il me faudrait des certitudes, je ne les ai pas !

Même quand je propose la liberté du penser comme base de travail, je ne suis pas assuré que ma démarche soit bonne, puisque tout homme semble porter avec lui cet archaïsme fondamental : je veux être une chose, je veux être un sujet.

Substituer une nouvelle idole ; la liberté du penser, à l'idole raison, à l'idole science, à l'idole technologie, et pourquoi pas à Dieu, voilà qui ne me paraît pas mieux pour travailler en humain avec les humains.

Avec les idolâtres de la raison, il me faut parler science, avec les idolâtres de la scientechnologie, il me faut marcher à leur pas... pour Dieu, je m'inquiète moins et même pas du tout, si lui ne me comprend pas...

Je ne me fais pas d'illusion sur un progrès social et culturel, les intégrismes qu'ils soient de Raison ou de divinités me prouvent que l'homme se veut sujet.

Un système qui se présente comme totalité est un tyran ; Dieu, Raison, Science, technique autant de tyrannies possibles quand les hommes exigent qu'ils dominent.

Quand nous les considérerons comme des échappatoires à nos souffrances, et que nous sommes conscients de cette démarche, cela est sain.

Quand nous en faisons des dogmes, nous en devenons sujets.

La raison nous offre ses procédures, ses calculs, ses arguments, elle sait s'opposer à elle-même. Comprenons et acceptons là pour ce qu'elle est, un outil, parmi d'autres outils.

Les généralisations apportent leur lot de consolations, elles adoucissent notre souffrance ; il faudra bien que nous apprenions en transformer l'ensemble de nos énergies en capacité à nous engager à agir, à apprendre avec nos adelphe humains. J'exige le devoir de me dégager des généralités, des systèmes prisons.

A l'heure où les prédateurs de la raison veulent gagner, nous voyons monter les souffrances des hommes : le chômage, en première ligne ; les ghettos apparaissent, le rêve véhiculé par les films appellent chez nous des hommes de valeur qui pourraient contribuer au

développement de leur pays ; en France nous voyons la nécessaire écologie martyrisée par les prétentions politiques. Nos raisonnements refusent de reconnaître nos responsabilités dans l'augmentation de la misère. La paix est plus illusoire que jamais, là où les ethnies veulent se détruire. Ici ou là, les économies souterraines se mettent en place. Ce qui fut appelé les masses populaires n'ont plus guère de moyen de pression, pour faire grève, encore faut-il en avoir les moyens, pas tant financier que d'accompagnement ! On ne fait pas grève seul. Les hommes sont très conscients que le niveau élevé de bien-être de quelques-uns semble bien impossible à étendre hors des minorités. Il nous faudrait trouver de nouvelles capacités à se déplacer, à communiquer, à produire intelligemment...

L'hégémonie sur le monde finit par coûter trop cher à la survie de toute nation qui se voudrait le gendarme du monde.

A peine fini d'écrire, mes propos prennent des rides...

Amitiés au lecteur de ce flot lié à l'adrénaline, ce texte était destiné à alimenter une base polémique avec quelques faits de l'unique raison

Quelques citations destinées à faire l'inutile savant, ou à se retrancher derrière les grands anciens :

ARISTOTE (384-322 avant J.-C.)

«Les animaux autres que l'homme vivent avant tout en suivant la nature, quelques-uns peu nombreux suivent

aussi leurs habitudes, mais l'homme suit aussi la raison. Car seul il a la raison. Si bien qu'il faut harmoniser ces facteurs entre eux. Car les hommes font beaucoup de choses contre leurs habitudes et leur nature grâce à leur raison, s'ils sont persuadés qu'il vaut mieux procéder autrement.»

Les Politiques [livre VII, 13, 1332 a, trad. P. Pellegrin, coll. GF, Flammarion]

MARC AURÈLE (121-180 après J.-C.)

«Pour l'animal raisonnable l'action conforme à la nature est la même que l'action conforme à la raison.»

Pensées [livre VII, § 11, trad. É. Bréhier, in Les Stoïciens, Bibliothèque de la Pléiade, Gallimard, p. 1191]

Thomas HOBBS (1588-1679)

«En résumé, en quelque domaine que ce soit, là où il y a de quoi additionner et soustraire, il y a aussi une place pour la raison, et, là où ces opérations n'ont pas leur place, la raison n'a rien à faire du tout.»

Léviathan, 1651 [chapitre 5, trad. G. Mairet, coll. «Folio Essais», Gallimard, p. 111]

Emmanuel KANT (1724-1804)

«Amis du genre humain et de ce qui lui est le plus sacré! admettez ce qui, après un examen scrupuleux et sincère, est à vos yeux le plus digne de foi, que ce soient des faits ou des arguments rationnels. Mais n'allez pas contester à la raison ce qui fait d'elle le plus grand bien de cette terre : le privilège d'être l'ultime pierre de touche de la pensée.»

Qu'est-ce que s'orienter dans la pensée ?, 1786 [trad. P. Jalabert, Bibliothèque de la Pléiade, p. 545]

Georg Wilhelm Friedrich HEGEL
(1770-1831)

«J'ai indiqué quel est notre présupposé, ou notre foi : c'est l'idée [...] que la Raison gouverne le monde et par conséquent gouverne et a gouverné l'histoire universelle. Par rapport à cette Raison universelle et substantielle, tout le reste est subordonné et lui sert d'instrument et de moyen. De plus, cette Raison est immanente dans la réalité historique, elle s'accomplit en et par celle-ci.»

La Raison dans l'histoire, 1837 (posth.)
[chapitre II, trad. K. Papaïoannou, coll. 10/18, Plon, p. 110]

Blaise PASCAL (1623-1662)

**«Deux excès : exclure la raison,
n'admettre que la raison.»**

Pensées, 1670 [fragment 253, éd. L. Brunschvicg, Classiques Hachette, p. 451]

«La dernière démarche de la raison est de reconnaître qu'il y a une infinité de choses qui la surpassent ; elle n'est que faible, si elle ne va jusqu'à connaître cela.»

Pensées, 1670 [fragment 267, éd. L. Brunschvicg, Classiques Hachette, pp. 455-456]

«Guerre intestine de l'homme entre la raison et les passions. S'il n'avait que la raison sans passions... S'il n'avait que les passions sans raison... Mais ayant l'un et l'autre, il ne peut être sans guerre, ne pouvant avoir la paix avec l'un qu'ayant la guerre avec l'autre : aussi il est toujours divisé, et contraire à lui-même.»

Pensées, 1670 [fragment 412, éd. L. Brunschvicg, Classiques Hachette, pp. 512-513]

René DESCARTES (1596-1650)

«Le bon sens est la chose du monde la mieux partagée : car chacun pense en

être si bien pourvu, que ceux même qui sont les plus difficiles à contenter en toute autre chose n'ont point coutume d'en désirer plus qu'ils en ont.»

Discours de la méthode, 1637 [1^{ère} partie, Bibliothèque de la Pléiade, p. 126]

«La puissance de bien juger et distinguer le vrai d'avec le faux, qui est proprement ce qu'on nomme le bon sens ou la raison, est naturellement égale en tous les hommes.»

Discours de la méthode, 1637 [1^{re} partie, Bibliothèque de la Pléiade, p. 126]

«Pour la raison ou le sens, d'autant qu'elle est la seule chose qui nous rend hommes et nous distingue des bêtes, je veux croire qu'elle est tout entière en un chacun.»

Discours de la méthode, 1637 [1^{ère} partie, Bibliothèque de la Pléiade, p. 126]

Mes positions sont proches de celles de Pascal ou de Descartes pour chaque première citation.

L'aspect humour de Descartes échappe souvent aux Raisonneurs qui oublient la seconde partie et embarrasse leur langue

de l'unique « Le bon sens est la chose
du monde la mieux partagée ».

Définitions philosophiques la raison

877

RAISON

L. Ratio ; D. Vernunft (seulement au sens de faculté) ; G. Veraltnis, ratio ; G. H. Grund ; - E. Reason, dans tous les sens ; - I. Ragione.

On discute sur le sens le plus ancien du mot ratio. Il se rattache probablement à ratus, participe de reor {croire, penser}, et paraît avoir surtout signifie avant l'époque classique calcul et rapport. Voir Albert Yon, Ratio et les mots de la famille de reor, Société linguistique de Paris, 1933. - Avec Lucrece et Cicéron, qui le font entrer dans la langue philosophique, il recueille les

sens de ***, de ^\$ù* et surtout de \$^ù*\$, qui lui-même s'employait dans les acceptions les plus variées.

I. En tant que faculté

A. Faculté de raisonner discursivement, de combiner des concepts et des [878] propositions (grec, grec. - Voir MEILLET, Histoire de la langue latine, notamment p. 214.

La Raison est presque universellement considérée, en ce sens, comme le propre de l'homme, grec. « Etenim ratio, qua una praestamus belluis, per quam... argumentamur, refellimus, disserimus, conficimus aliquid, concludimus, certe est communis,

doctrina differens, discendi quidem facultate par. » CICERON, De legibus, 1, 10 ; 30. « Rationale est differentia animalis et Deo non convenit nec Angelis. » Saint Thomas d'Aquin, in lib. III^o Sententiarum, 25, qu. 1, art. 1, § 4. La ratio s'oppose pour lui à l'intellectus, faculté de connaître supérieure et intuitive, bien que toutes deux aient une racine commune dans la nature de l'âme.

« Et si intellectus et ratio non sint diversae potentiae, tamen denominantur ex diversis actibus. Intellectus enim nomen sumitur ab intima penetratione veritatis, nomen

autem rationis ab inquisitione et discursu¹. » Somme Théol., II,2,49,5ad3.

Bossuet prend souvent le mot en ce sens, bien qu'il y mette beaucoup du sens **B** (raison normative). A vrai dire raison, chez lui, désigne surtout ce qui dépasse les sens. (Voir ci-dessous.)

Ce sens traditionnel persiste chez quelques modernes. „Die Begriffe sind das Eigenthum des Menschen dessen ihn von allen Thieren unterscheidende Fähigkeit zu denselben von jeher Vernunft genannt worden ist².“ SCHOPENHAUER, Die Welt, I§3. - On dit encore en ce sens raison raisonnante. On le retrouve aussi dans l'expression

être* de raison, entité fictive créée, par l'esprit pour les besoins du discours

879

- (Cournot a appliqué cette expression aux entités fondées Sur la nature et la raison des choses, par opposition aux entités artificielles qui ne sont que des signes logiques. Essai, ch. xi, § 159. Mais cet usage est exceptionnel.

B. Faculté « de bien juger » (DESCARTES, Méthode, I, 1), c'est-à-dire de discerner le bien et le mal, le vrai et le faux (ou même le beau et le laid) par un sentiment intérieur, spontané et

immédiat. « En tant que l'entendement invente et qu'il pénètre, il s'appelle esprit ; en tant qu'il juge et qu'il dirige au vrai et au bien, il s'appelle raison et jugement... La raison en tant qu'elle nous détourne du vrai mal de l'homme, qui est le pêché, s'appelle la conscience. » Bossuet, *Connaissance de Dieu et de soi-même*, ch. I, § 7. (Sur la raison juge de la beauté et de l'ordre, cf. *Ibid.*, 8.) - « On ne doit jamais donner de consentement entier qu'aux propositions qui paraissent si évidemment vraies qu'on ne puisse le leur refuser sans sentir une peine intérieure et des reproches secrets de la

raison. » MALEBRANCHE, Recherche de la vérité, ch. II, 4.

La raison, en ce sens, s'oppose soit à la folie, soit à la passion ; mais dans cette opposition, il se mêle souvent quelque chose du sens **A** : l'homme passionné raisonne mal, contrairement aux lois logiques ; et de même le fou, au moins dans certains cas.

C. Connaissance naturelle, en tant qu'elle s'oppose à la connaissance révélée, objet de la foi. « L'objet de la foi est la vérité que Dieu a révélée d'une manière extraordinaire ; ... la raison est l'enchaînement des vérités ; mais particulièrement, lorsqu'elle est

comparée avec la foi, de celles où l'esprit humain peut atteindre naturellement, sans être aidé des lumières de la foi. Cette définition de la raison (c'est-à-dire de la droite et véritable raison) a surpris quelques personnes accoutumées à déclamer contre la raison prise en un sens vague. » LEIBNIZ, Théodicée, [880], Discours de la conformité de la foi avec la raison, § 1.

Il estime d'ailleurs que ce sens ne diffère point du sens D, c'est-à-dire de la raison en tant qu'elle est distinguée de l'expérience ; car, dit-il, « on peut comparer la foi avec l'expérience, puisque la foi, quant aux motifs qui la

vérifient, dépend de l'expérience de ceux qui ont vu les miracles sur lesquels la révélation est fondée, et de la tradition digne de croyance qui les a fait passer jusqu'à nous ». Ibid.

D. Système de principes a priori, dont la vérité ne dépend pas de l'expérience, qui peuvent être logiquement formulés, et dont nous avons une connaissance réfléchie. « La connaissance des vérités nécessaires et éternelles est ce qui nous distingue des simples animaux et nous fait avoir la Raison et les Sciences, en nous élevant à la connaissance de nous-mêmes et de Dieu. » LEIBNIZ,

Monadologie, 29. - « La Raison pure et nue, distinguée de l'expérience, n'a à faire qu'à des vérités indépendantes des sens. » ID., Théodicée, disc. de la conformité, 1.

Ce sens, favorisé d'ailleurs par le kantisme, a été depuis près d'un siècle le plus usuel dans notre enseignement classique : « L'intelligence humaine n'a pas été placée en face du monde avec la faculté de le connaître pour toute arme : elle portait aussi en elle les notions premières indispensables pour le comprendre... Ces notions innées composent ce qu'on appelle la raison. P JOUFFROY, Nouveaux Mélanges, De l'organisation des sciences

philosophiques, page 6. – « L'existence de la raison a été contestée par toute une école de philosophes, l'école empiriste. La thèse générale de l'empirisme, c'est que l'intelligence humaine dérive tout entière de l'expérience. * Boirac, cours de philosophie (18^e éd., p. 110).

E. Plus spécialement, faculté de [881] connaître d'une vue directe le réel et l'absolu, par opposition à ce qui est apparent ou accidentel ; et quelquefois (par suite de l'identité entre la pensée et son objet), cet absolu lui-même. « Nous recevons sans cesse et à tout moment une raison supérieure à nous, comme nous respirons sans cesse l'air,

qui nous est un corps étranger. » FENELON, Traité de l'Existence de Dieu, I, 56. « Chacun sent en soi une raison bornée et subalterne... qui ne se corrige qu'en rentrant sous le joug d'une autre raison supérieure, universelle et immuable. » Ibid., 57. « Où est-elle, cette raison suprême ? N'est-elle pas le Dieu que je cherche ? » Ibid., 60. « C'est l'être infiniment parfait qui se rend immédiatement présent à moi, quand je le connais, et qui est lui-même l'idée que j'ai de lui. » Ibid., II, 1..

Ce sens, écarté par KANT, qui croit une telle connaissance impossible, a été repris avec quelques modifications par ses successeurs, notamment par

Schelling. Voir ci-dessous, Raison pure*
et Observations.

« On arrive ainsi à un jugement pur de toute réflexion, à l'intuition immédiate, fille légitime de l'énergie naturelle de la pensée comme l'inspiration du poète et l'instinct du héros... La réflexion est le théâtre des combats que la raison soutient avec elle-même, avec le doute, le sophisme et l'erreur. Mais au-dessus de la réflexion est une sphère de lumière et de paix, où la raison aperçoit la vérité sans retour sur soi, par cela seul que la vérité est la vérité, et parce que Dieu a fait la raison pour l'apercevoir comme il a fait l'œil pour voir et l'oreille pour entendre. »

Cousin, Du Vrai, du Beau et du Bien, 3^e leçon, p. 61.

Cf. Impersonnelle (théorie de la Raison).

II. En tant qu'objet de connaissance

F. Rapport. « Moyenne et extrême raison. - Raison d'une progression. »

« Ex ipsa ratione quam primum [numerum] ad secundum habere uno intuitu vidimus, ipsum quartum concludimus. » SPINOZA, Ethica, IT, 40, [882] schol. 2. - « La raison exprime comment un nombre est contenu dans un autre, ou comment il le contient... On la peut représenter par une fraction

dont un nombre sera le numérateur et l'autre le dénominateur. » CONDILLAC, Langue des calculs, liv. I, ch. xii. (Cf. I bid., ch.ix.)

G. Principe d'explication, au sens théorique ; raison d'être : ce qui rend compte d'un effet. « Soit un couple quelconque de données quelconques ; sitôt qu'elles sont effectivement liées, il y a une raison, un parce que, un intermédiaire qui explique, démontre et nécessite leur liaison. » TAINÉ, De l'Intelligence, II, 437. – « Une de ces

facultés (par lesquelles l'homme dépasse l'animal est celle de concevoir la raison des choses. » Cournot, Essai, ch. 11, § 13. Il oppose la raison, en ce sens, soit à la simple causalité efficiente, soit à la démonstration logique qui force l'assentiment, mais sans éclairer l'esprit.

H. Au sens normatif, cause ou motif légitime, justification. (Cf. le sens B). « Le coeur a ses raisons... » - « Non sans raison. » Par suite, argument destiné à

prouver qu'on a raison (même si cet argument n'est pas bon). « Donner de mauvaises raisons. » - « La raison du plus fort est toujours la meilleure. »
Raison suffisante, voir ci-dessous.

CRITIQUE

La multiplicité des sens du mot raison (surtout en tant que faculté) a souvent été relevée par les philosophes. LOCKE (Essai, liv. IV, ch. xvii : « De la raison ») remarque qu'il désigne soit l'ensemble des principes clairs et véritables, soit le fait de tirer de ceux-ci des conclusions

qui en résultent incontestablement, soit la cause, et spécialement la cause finale, soit enfin la [883] différence spécifique de l'homme qui le sépare des animaux. C'est à ce dernier sens qu'il s'arrête, et il semble bien entendre proprement par là l'activité intellectuelle dans ce qu'elle a de créateur, en tant qu'elle découvre des preuves et qu'elle les ordonne de manière à en rendre manifeste la valeur démonstrative. LEIBNIZ paraît approuver cette classification, et la

ramène à deux termes essentiels, l'invention et le jugement (Nouveaux Essais, Ibid.) ; mais il relève de plus, comme dans la Monadologie, le caractère réflexif de la connaissance des principes par la raison.

COURNOT (Essai, ch. ii) signale

d'abord l'ambiguïté de la « raison

subjective » (raison de l'homme) et

de la « raison objective » (raison des

choses) ; Il y voit une marque « de
l'impuissance ou nous sommes de
concevoir et d'expliquer ce rapport
entre l'objet et le sujet... qui
constitue la connaissance, ainsi que
du penchant de l'esprit à se déguiser
cette impuissance en laissant flotter
l'imagination sur je ne sais quels
êtres mixtes ou intermédiaires qui
participeraient de la nature du sujet

et de celle de 1'objet ». Il ajoute que le mot raison, « lors même qu'il est employé à désigner bien positivement une faculté de l'esprit humain » comporte encore beaucoup d'équivoques. Il désigne : 1° le pouvoir de raisonner ; 2° le pouvoir de former des idées générales (CONDILLAC) ; 3° la faculté supérieure qui fait la synthèse des concepts de

l'entendement comme celui-ci fait la
synthèse des éléments sensibles
KANT) ; 4° la faculté de saisir les
vérités absolues et nécessaires, l'idée
de Dieu, celle du devoir et autres du
même genre (LEIBNIZ). Il admet
toutes ces définitions, mais y voit des
usages « arbitraires » du mot raison,
qu'il croit

1. J'ajouterais volontiers : ce qui permet de se rendre compte, de voir d'un coup d'oeil, après l'avoir noté point par point, l'ensemble de son budget, ou même de sa carrière. Car le - livre de raison - ne se confondait pas avec le livre de comptes journaliers ; et souvent il servait à noter aussi les faits importants pour l'histoire de la famille: naissances, mariages, décès, changements de situation ou de fonctions, qui d'ailleurs étaient liés, dans bien des cas, à des conséquences pécuniaires. (A. L.)

1. Außer der Vernunft ist nichts, und in ihr ist alles... Die Vernunft ist das Absolute sobald sie gedacht wie wir es bestimmt haben., (« Hors de la Raison, il n'y a rien, et tout est en elle... La Raison est l'Absolu, quand elle est entendue comme nous l'avons dit - c'est-à-dire en tant que raison absolue, par opposition à la raison raisonnante, faculté de former des Vernunftschlüsse, et en tant qu'identité, indistinction totale, (totale Indifferenz) de l'objectif et du subjectif.) Schelling, Darstellung

meines Syst. der Philos., § 1 et 2. Sämt. Werke, V1, 114-115^e. - HEGEL dit de même que la Raison est la certitude d'être toute la réalité, « die Gewissheit aller Realitat zu sein » -. (Phänom., p. 177.) - Mais si, par un certain côté, de pareilles formules développent le sens kantien, par un autre côté elles se rattachent au sens E et à l'usage que Jacobi, par exemple, faisait de ce mot, en définissant la Raison, par opposition à l'entendement, la faculté de saisir le supra-sensible. Cf. EISLER, V°. (A. L.)

^a. Exposition de mon système de philosophie. - Œuvres complètes.

[884]

susceptible d'un sens différent et meilleur. En employant le mot raison dans le sens subjectif, conclut-il, nous entendrons désigner principalement la faculté de saisir la raison des choses, ou l'ordre suivant lequel les faits, les lois, les rapports, objets de notre connaissance, s'enchaînent et procèdent les uns des autres. (Voir ci-dessus, sens G.)

Quelque philosophique que soit cette vue, elle paraît constituer, elle aussi, une restriction arbitraire du

sens de ce mot. Y a-t-il, dans chaque cas, une raison des choses, et une seule, qui satisfasse l'esprit ? Saisit-on « la raison » d'un théorème par une de ses démonstrations, à l'exclusion de toutes les autres ? Il semble difficile de l'admettre.

L'idée centrale de raison paraît demeurer celle d'un accord, d'une communauté idéale : entre les choses et l'esprit, d'une part, et de l'autre, entre les divers esprits. Il serait difficile, dans l'état actuel de nos connaissances, de concevoir cet ordre comme une réalité fixe et immuable. D'autre part, c'est

pourtant une fonction de la raison, et des plus essentielles, que de représenter une autorité ferme, échappant aux controverses et aux mouvements de pensée individuels, jugeant entre les hommes et décidant qui a tort ou qui a raison, dans l'ordre pratique comme dans l'ordre intellectuel (sens B). Il faut donc reconnaître à la fois en elle

1⁰ un effort dans une direction certaine, que nous pouvons peut-être déterminer a posteriori par l'étude de ses productions, mais un effort dont le succès contient une part de compromis et d'adaptation à la matière de la connaissance ;

2⁰ un corps de principes établis et formulés (raison au sens D), et dont la transformation est assez lente pour qu'à l'égard des individus **[885]** et des circonstances de la vie, ils puissent être considérés comme des « vérités éternelles ». Et cela d'autant plus légitimement que si la raison, en tant qu'effort, possède une direction bien déterminée, ce corps de principes ne variera pas d'une manière quelconque ; ils se substitueront l'un à l'autre, non pas en se détruisant, mais en s'absorbant. - Désigner différemment ces deux aspects de la raison me semble nécessaire si l'on veut éclaircir et préciser le sens de

ce mot. On pourrait adopter, a cet effet, les deux expressions de raison constituante et de raison constituée.

Sur l'idée générale de la raison, voir BOUTROUX (discutant les thèses de R. BERTHELOT sur Hegel), dans le Bulletin de la Société française de philosophie, avril 1907, pages 140 et suiv. - PARODI, Traditionalisme et Démocratie, p. 248-250 ; - BRUNSCHVICG, Les fonctions de la raison (Bull. de la Soc fr de philos. juin 1910). - A. LALANDE, Raison constituante et raison constituée, cours public de 1909-1910. (Les leçons d'ouverture et de conclusion ont paru dans la Revue des Cours et Conférences d'avril 1925.)

Rad. int. : A. Intelekt (voir Entendement*) ; B. D. E. Ration (konstituant, konstituit) ; C. Intelig. ; - F. Raport ; G. Motiv. ; H. Justifik.

Raison pure, D. Reine Vernunft, et « Raison pratique, D. Praktische Vernunft ».

KANT entend par ces expressions :

1⁰ La Raison, telle qu'elle est définie ci-dessus au sens D, c'est-à-dire tout ce qui dans la pensée est a priori, et ne vient pas de l'expérience, « Ich verstehe hier unter Vernunft das ganze obere

Erkenntnisvermögen, und setze also das Rationale dem Empirischen entgegen ¹». Krit. der reinen Vern., A. 835 ; B. 863. - Cf. Introduction, § VII, où la raison est définie la faculté qui nous fournit les principes de la connaissance a priori, et la raison pure celle qui contient les principes permettant de connaître quelque chose exclusivement a priori (welche die Principien etwas schlechthin a priori zu erkennen, enthält).

1. J'entends ici par Raison toute la faculté de connaître supérieure, et j'oppose par suite rationnel à empirique.

Cette raison est théorique ou spéculative [886]

(Theoretisch., spekulativ), lorsqu'elle concerne exclusivement la connaissance, et dans ce cas elle fonde la science ; elle est pratique (praktisch) lorsqu'elle est considérée comme contenant le principe a priori de l'action, c'est-à-dire la règle de la moralité. "Auf diese Weise... waren die Prinzipien a priori zweier Vermögen den Gemüts, des Erkenntnissund Begehrungsvermögens, ausgemittelt¹. » Krit. der praktischen Vernunft, Vorrede, § 13. Cf. Ibid., § 14 : „Vernunftkenntnis und Erkenntnis a priori ist einerlei².“

2⁰ Kant entend aussi par Vernunft, en un sens plus restreint, et qui lui est spécial, la faculté de penser supérieure à laquelle nous devons les Idées* de l'Ame, du Monde et de Dieu. (Krit. der reinen Vernunft, Trans. Dial. ; Introd., § II et livre I, section I.) La Raison, dans ce cas, ne s'oppose plus à l'expérience, mais à l'entendement* (Verstand). Cf. ci-dessus les sens B et E. Ainsi entendue, elle a aussi son usage pratique spécial : c'est d'elle que relèvent les idées de liberté, d'immortalité et de Dieu, en tant que postulats moraux. - Cf. Postulats* de la Raison pratique.

1. De cette manière [en considérant

la raison non dans le détail des données élémentaires qu'elle contient, mais dans l'idée totale de son rôle], nous parviendrions à découvrir [et à ramener à l'unité] les principes a priori de deux facultés de l'âme, la faculté de connaître et celle de désirer. - (Les explications ci-dessus, entre crochets, sont empruntées au contexte.) - 2. Connaissance par la raison et connaissance a priori sont une même chose.

Sur l'unité de ces deux sens, voir les Observations ci-dessous.

Raison suffisante (Principe de). On dit aussi, plus rarement, Principe de raison déterminante et Principe de raison. - D. Satz vom zureichenden Grunde ; E. Principle of sufficient reason ; I. Principio die ragione suffichente.

« il y a deux grands principes de non raisonnements ; l'un est le principe de la contradiction... ; l'autre est celui de la raison suffisante : c'est que jamais rien n'arrive sans qu'il y ait une cause ou du moins une raison déterminante, c'est-à-dire qui puisse servir à rendre raison a priori pourquoi cela est existant plutôt que non existant et pourquoi cela est ainsi plutôt que de toute autre

façon. » Leibniz, Théodicée, I, 44. Même formule, avec quelques variantes : Principes de la nature et de la grâce fondés en raison, § 7, et Monadologie, 32.

SCHOPENHAUER divise ce principe en quatre formules qu'il appelle respectivement principes de la raison suffisante du devenir (Satz von zur. Gr. des Werdens), de la raison suffisante du connaître (den Erkennens), de la raison suffisante de l'être (des Seins : il s'agit de rapports mathématiques), [887] de la raison suffisante de l'agir (des Handelns), ou de la motivation. Über die vierfache Wurzel des

Satzes vom zureichenden Grunde.
Cf. Racine*.

[877] Sur Raison. - L'ordre primitivement suivi entre les sens du mot Raison a été quelque peu modifié sur les observations de plusieurs membres de la société, notamment de M. Drouin, à qui je dois aussi quelques compléments utiles. - Il a paru préférable de séparer du reste et de réunir en un seul article, sous la rubrique Raison pure, ce qui concerne l'emploi de ce mot chez Kant.

Etymologie. Division des sens. - Il a du y avoir en latin une racine rat identique peut-être la racine art, de ars, Artus, de grec, etc. exprimant

quelque chose d'adapté, d'agencé et de ferme par suite de cet agencement. De là, le participe rotor, assuré, fixe, soit en parlant d'une chose, soit en parlant d'une personne ; de là, ratis, radeau, assemblage de pièces de bois ; et ratio, système d'idées liées entre elles, compte, raisonnement. J. Lachelier.)

Le sens originel semble être celui que suggère la vieille expression « livre de raison, ce qui signifie livre de comptes et vérification détaillée des recettes et

Lalande. - VOCAB. PHIL.

[878] dépenses, revue discursive de tout le train d'une maison ¹. A partir de cette signification première, le terme a évolué en deux directions différentes, qui ont abouti non seulement à différencier, mais à opposer les acceptions qu'il comporte dans la langue philosophique : d'où des confusions, contre lesquelles il est essentiel de nous mettre en garde. Raison, selon qu'on envisage surtout, soit le caractère analytique de ses opérations, soit la clarté certaine de ses assertions, s'applique tantôt à la faculté essentiellement discursive, qui, capable d'organiser des expériences ou des preuves, établit ses démonstrations ; -

tantôt à la faculté d'affirmer l'absolu, de connaître et pour ainsi dire de capter l'être tel qu'il est, et de fournir les principes, d'atteindre les vérités nécessaires et suffisantes à la pensée et à la vie. Dans le premier sens, la raison est un simple instrument (« un instrument universel », disait Descartes), pour servir, aider ou miner l'oeuvre d'une faculté plus haute d'intuition ; dans le second sens, elle prend le premier rôle ; elle prétend, plus ou moins délibérément, attribuer une valeur réaliste au travail discursif de l'esprit, et restituer le réel à l'aide des fragments artificiels de l'analyse. (M. Blondel.)

Les définitions diverses de la Raison, en tant que « faculté », ne peuvent-elles pas être simplifiées, et groupées autour d'une idée plus centrale ? La raison serait l'activité même de l'esprit, considérée dans ce qu'elle a d'essentiel, ou, pour parler mieux, ce qui dirige cette activité vers son achèvement et sa perfection. Et [879] Il y aurait lieu de distinguer deux fonctions de la raison, puisqu'il y a deux manifestations de l'activité de l'esprit : dans l'ordre de la spéculation, la systématisation de la connaissance ; dans l'ordre de la pratique, la systématisation de la conduite. (A. Landry.)

Enfin plusieurs membres de la Société ont demandé s'il ne conviendrait pas mieux de placer historiquement raison, au sens de rapport, de principe explicatif, etc., avant les divers sens de raison, en tant que faculté ; car, disait-on, ce sens est plus ancien. - Il est probable, en effet, qu'en latin il en est ainsi. Mais dès l'époque de Cicéron et de Lucrèce, ratio, au sens de faculté, est très usuel. Et par suite, en français, les deux acceptions existent au même titre dès l'origine de la langue philosophique. Il ne faut pas oublier que notre mot Raison ne transcrit pas seulement le latin Ratio, mais traduit *** et même ***. J'ai donc cru pouvoir

maintenir en première ligne le sens qui occupe aujourd'hui la place la plus importante dans l'usage philosophique.
(A. L.)

Sur la Raison, la Superstition, et la Foi. -
M. Mentré signale la grande place tenue par cette opposition dans le Tractatus Theologico-politicus de SPINOZA. Videmus eos omni superstitionis generi addictissimos esse, qui incerta sine modo cupiunt... et Rationem, quia ad vana, quae cupiunt, certam viam ostendere nequit, eam appellare, humanamque sapientiam vanam, et contra imaginationis deliria,

somnia, et pueriles ineptias divina responsa credere, imo Deum sapientes aversari... Cum haec ergo animo perpenderem, scilicet Lumen Naturale non tantum contemni, red a multis tanquam fimpietatis fontem damnari... sedulo statui, Scripturam de novo integro et libero animo examinare et nihil de eadem affirmare, nihilque tanquam ejus doctrinam admittere, quod ab eadem clarissime non edocerer. Preface, 1 et 5.[880]

Sur le sens kantien de Raison (Vernunft).

- C'est bien, ce semble, 1e *** de Platon et l'intellectus de saint Thomas que

Kant et ses successeurs ont entendu restaurer sous le nom de Vernunft, mais sous des formes et avec des précisions entièrement nouvelles.

Tous ces philosophes semblent bien avoir eu également l'idée d'un réel, d'un absolu de chaque chose, qui est, sous un voile plus ou moins difficile à soulever, l'être véritable, et par suite, le véritable objet de notre connaissance. Mais Kant a, plus qu'un autre, épaissi ce voile, en disant qu'il n'était autre que l'espace, et derrière l'espace, le temps, sans lesquels il n'y a pas pour nous d'intuition, et avec lesquels tout ce qui nous est donné en intuition n'est qu'apparence, fondée

sans doute, mais fondée d'une manière incompréhensible, dans ce qui seul est réel.

Nul n'a été plus impitoyable que Kant pour notre aspiration à une connaissance purement intellectuelle du fond des choses ; nul n'a plus fait pour la rendre irrésistible, en montrant que cette connaissance est cependant la seule digne de ce nom, la connaissance sensible étant non pas vaine, - car elle est symbolique de la connaissance véritable et nous fait saisir l'être per speculum et in aenigmate - mais inadéquate, provisoire, et même entièrement vaine dès qu'elle croit saisir, dans le sensible

lui-même, le réel. Les antinomies ont peut-être pour unique objet d'établir que le sensible n'est pas, et ne peut pas être. Nul objet sensible n'est, car :

1° nul n'occupe une place déterminée dans le temps et dans l'espace, faute de commencement et de bornes à partir desquelles on puisse compter ;

2° nul n'est constitué par une quantité de matière déterminée, car il n'y a pas d'éléments derniers, d'unités de matière, dont il puisse être dit composé ;

3° nul n'est complètement expliqué dans son devenir, car la régression

**dans les séries causales va à l'infini ;
[881]**

4° nul n'est complètement expliqué dans son existence, car il n'y a pas de premier être qui existe par lui-même et fasse exister tous les autres. - Et cependant le complètement déterminé (extensivement et intensivement), le complètement expliqué (dans le devenir et dans l'existence) doit être, car nous ne pouvons pas nous empêcher de les chercher ; mais il nous faudrait les chercher par-delà le temps et l'espace, c'est-à-dire là où il nous est actuellement impossible de les trouver.

- De là ce paradoxe de la langue de Kant, que l'intelligible, c'est-à-dire le propre objet de notre intelligence, est précisément ce qui échappe à toutes les prises de notre intelligence.

Je crois bien que le concept (en général, le concept d'un objet quelconque) dans ce qu'il a de propre, et en tant que distinct du schème et de l'image, est, chez Kant, l'acte par lequel nous posons, derrière le voile du temps et de l'espace, l'être propre, l'idée de chaque chose. Il serait l'acte propre de la Raison, s'il était, en même temps, intuition de cet être, avec lequel il se confondrait entièrement. Mais il ne saisit rien et il est vide : alors il se remplit comme il peut, en substituant à

l'intuition intellectuelle de l'être même, d'abord celle de son schème, dans le temps, et ensuite celle de son image, dans l'espace. Il devient ainsi concept dans le sens vulgaire du mot, simple unité extérieure et accidentelle du divers de l'intuition sensible, et la raison devient entendement.

Kant s'en est toujours tenu à sa sobre et sévère conception d'une connaissance purement symbolique de l'intelligible par le sensible. Mais on conçoit que ses successeurs aient rêvé d'une connaissance directe et adéquate du

réel, sans aucun point d'appui dans le sensible ; [882] de là, chez eux, ce rôle nouveau de la Raison, devenue non plus seulement position, affirmation, mais intuition du réel, et entièrement identifiée avec lui. (J. Lachelier.)

Pour **Kant**, si je le comprends bien, la raison, théorique ou pratique, c'est la forme de l'universalité. L'entendement résulte de la mise en rapport de cette forme avec l'espace, le temps, et l'intuition sensible; de là vient qu'il ne peut être adéquat à la raison parce qu'il participe à la fois du caractère infini de celle-ci et du caractère fini de

l'intuition. Cette distinction domine le rationalisme, d'après Kant. En tout cas elle domine entièrement toute la philosophie de Hegel (celle-ci consistant uniquement à montrer que les catégories de l'entendement rencontrent la contradiction quand on veut les élever à la raison). Elle a donc une grande importance historique. Et n'a-t-elle pas une importance durable ? Si l'on reconnaît (et comment ne pas le reconnaître ?) que l'entendement change, n'est-ce pas la raison, sinon en tant qu'idée toute faite, du moins en tant qu'idéal, qui détermine la direction de ces changements, comme aussi

peut-être celle des changements dans les règles de morale ? (P.-F. Pécaut.)

L'opposition kantienne entre l'entendement et la raison, même sous la forme déjà moins statique qu'elle prend dans la philosophie de Hegel, ne me paraît [883] pas avoir eu grande influence dans la formation de cette idée. La conception d'une raison acquise, assurée par rapport à l'individu, mais transformable dans de longues périodes, vient des empiristes, partisans de l'évolution ou pragmatistes ; et le succès en a été favorisé par le désir qu'ont eu quelques philosophes (BALFOUR, p. ex.), d'opposer cette variation à la

fixité de la foi. - D'autre part, l'idée « compensatrice » qui permet, en dépit de la première, de maintenir un rationalisme, ou ce qui revient au même, une philosophie, je veux dire celle d'une vocation, d'une transformation dirigée, ce n'est pas autre chose que l'idée de la « convergence » telle que la définissait Auguste Comte ; idée qui se rattache elle-même à la conception du progrès vers une limite familière à Leibniz et au XVIII^e siècle, et dont l'origine remonte à la théorie aristotélicienne du mouvement et de la fin : grec. Il faut en venir là, me semble-t-il, ou rester dans le pur

hasard, et refuser toute valeur rationnelle aux règles logiques et morales. - Quant à se servir de l'opposition entre les termes entendement et raison pour représenter celle de la raison constituée et de la raison constituante, je crois que cela ne pourrait conduire qu'à des confusions. Il existe en particulier, une raison pratique constituée. Si on voulait l'appeler « entendement pratique », cette expression serait-elle jamais comprise sans faux sens ? - D'autre part, les « Idées de la Raison », telles que les énumère Kant, le Monde, l'Ame, Dieu, et, au point de

vue pratique, la Liberté et le Souverain Bien, sont évidemment des produits de la raison acquise : on peut en constater la transformation. Mais pourrait-on les attribuer à « l'entendement » ? (A. L.)

Raison constituante et Raison constituée. - Dans la première rédaction de cet article, la Critique se terminait ainsi : « Distinguer ces deux aspects de la raison me semble nécessaire si l'on veut éclaircir et préciser le sens de ce mot. Je demande la permission de mentionner, à cet effet, les deux expressions de raison constituante [884] et de raison constituée, que j'ai employées

d'abord dans un cours consacré à cette analyse (1909-1910) ; j'ai eu souvent l'occasion de m'en servir depuis lors, dans mon enseignement, et je les ai toujours trouvées claires pour les auditeurs et commodes dans les applications. » J'avais été amené à cette distinction, en ce qui me concerne, par l'analyse de l'évolution et de la dissolution, d'une part, et de l'autre par quelques constatations faites sur l'histoire des sciences. Quant aux termes eux-mêmes, je crois bien, sans me le rappeler expressément, qu'ils m'ont été suggérés par une phrase de M. Boutroux : « Le hégélianisme a-t-il clos la période de développement de

la notion d'intelligibilité ?... La Raison, en un mot, est-elle définitivement constituée ? » (Bulletin de la Soc. franç. de philo., 1907, p. 151). - Ces termes ont provoqué, outre la remarque de F. Pécaut qui a été reproduite plus haut, les observations suivantes de M. Mentré :

« Pourquoi ne pas adopter les termes plus simples de raison raisonnante et de raison raisonnée ? - D'autre part, cette distinction repose sur le postulat que la raison n'est pas fixée, mais en état de devenir : la raison s'organise peu à peu. D'ailleurs ce devenir peut être expliqué de plusieurs façons et

n'implique pas forcément la thèse évolutionniste : ou bien la raison s'explique progressivement et prend une conscience toujours plus nette de ses principes et du mécanisme de ses démarches ; ou bien elle se forme et se modifie au cours de l'expérience spécifique à partir d'un certain état initial. »

- Sur le premier point, je ne crois pas possible d'employer raison raisonnante, parce que cette expression a déjà, dans l'usage philosophique, un sens usuel et consacré : elle désigne la raison au sens A (Ratio de saint Thomas, en tant qu'elle s'oppose à Intellectus ; cf. D. Vernunftschlüsse.)

Sur le second point, je ne caractériserais le devenir de la raison constituée ni par l'évolution spencérienne, pour laquelle il n'y a d'autre raison constituante que la nature des « choses », A laquelle la pensée s'adapte graduellement ; ni par [885] l'une ou l'autre des thèses que M. Mentré propose de substituer à celle-là. Je ne l'entendrais pas non plus de la même manière que M. Boutroux dans l'article cite plus haut : je sens toute la force de ses critiques contre l'hégélianisme, et la profonde vérité de ses remarques sur le danger et la faute de pousser les différences jusqu'à en faire des contradictions ; mais je ne saurais

conclure de la que le progrès de la raison est une marche vers l'individuel. Ainsi, pour reprendre un des exemples qu'il cite lui-même, ce progrès n'amène-t-il pas une assimilation des classes sociales héréditairement différenciées bien plus qu'une harmonie où seraient maintenues leurs oppositions ? Je dirais bien plutôt que l'esprit, ou du moins une des fonctions essentielles de l'esprit, consiste dans la tendance à l'identité. Le même vaut mieux que l'autre, comme le disait déjà Platon ; et ce jugement, de caractère normatif dans son fond, me paraît être ce qui s'approche le plus d'exprimer la raison

constituante. - Cette tendance ne peut atteindre son but intégralement, puisque l'identité pure, pour notre mode actuel de pensée, serait le néant ; mais elle peut progresser sans cesse dans cette direction, en assimilant par degrés les diversités données, dont la présence effective constitue le « réel », au sens C. Chaque catégorie, chaque Principe formulé, sont des compromis entre cette tendance et telle ou telle partie de l'expérience qui s'y prête plus ou moins facilement (et peut-être qui s'y prête davantage à mesure qu'elle se transforme elle-même). J'en ai donné un exemple ci-dessus à l'article Cause* {critique et [886]

observations}. Des remarques analogues pourraient être faites sur le temps, l'espace, la substance, la matière, le nombre. On n'a donc pas un point de départ fixe, un capital rationnel, puisqu'à mesure qu'on recule en arrière, la raison constituée est de moins en moins ferme, de moins en moins cohérente. On n'a pas non plus des principes implicites qui s'éclairciraient de plus en plus comme l'admettait Leibniz (au moins exotériquement, dans les Nouveaux Essais), mais une véritable construction, qui retient de la nature qu'elle organise un élément d'inintelligibilité, et même de

contradiction conceptuelle. Dans le nombre cardinal abstrait, par exemple, les unités doivent à la fois ne différer en rien l'une de l'autre, puisqu'on ne peut totaliser que des termes strictement homonymes ; et cependant elles doivent rester distinctes, puisque sans cela elles se confondraient, de même qu'en logistique, ou $a + a = a$. - Mais il serait trop long d'exposer ici complètement cette interprétation, qui d'ailleurs a fait l'objet de tout le cours cité plus haut, et dont on trouvera l'application dans *La Raison et les Normes* (1948). (A. L.)

RAISONNABLE, D. Vernunftig (plus large ; voir rationnel*) ; E. Reasonable ; I. Ragionevole, Razionale.

A. Qui possède la raison, définie aux sens A, B, B ou E. « L'homme est un animal raisonnable. » - « La connaissance des vérités nécessaires et éternelles est ce qui nous distingue des simples animaux, et nous fait avoir la Raison et les sciences, en nous élevant à la connaissance de nous-mêmes et de Dieu. Et c'est ce qu'on appelle en nous Ame raisonnable ou Esprit. »
Monadologie, 29.

B. Qui pense ou qui agit d'une manière qu'on ne peut blâmer ; qui fait preuve d'un jugement sain et normal. (Le contraire est alors déraisonnable.) S'applique en particulier à la disposition d'esprit par laquelle on contient ses désirs, quand l'intelligence les désapprouve, et par laquelle on renonce aisément à ce qu'on ne peut avoir, ou à ce qu'on ne pourrait avoir qu'au prix d'inconvénients considérables. - Le mot, en ce sens, implique surtout une conformité aux principes du sens commun et aux jugements de valeur généralement acceptés, une idée de modération et de juste mesure.

Même sens en parlant des choses.
Rad. int. : A. Intelektoz, racionoz B.
(Personne) : Racionern ; (Acte,
Sentiment) : Rational.

RAISONNEMENT,

D. Vernunftschluss ; E. Reasoning ;
1. Ragionamento.

Opération discursive par laquelle on conclut qu'une ou plusieurs propositions (prémises) impliquent la vérité, la probabilité, ou la fausseté d'une autre proposition (conclusion). - Cf. ARISTOTE, Premiers Analytiques, I, 1.

REMARQUE

Raisonnement et Inférence*, pour l'essentiel désignent donc la même chose. Mais, dans l'usage, chacun de ces mots a certains emplois traditionnels, et comporte certaines nuances qui lui sont propres. D'une part, raisonnement évoque presque toujours l'idée d'une construction complexe ; les inférences immédiates ne sont appelées des raisonnements que par généralisation, et l'expression raisonnement immédiat aurait quelque chose de choquant. -

888

D'autre part, inférence ne se dit pas d'un enchaînement de propositions

qui ne sont pas assertoriques, d'une implication de lexis* : inférence par d'absurde serait tout à fait contraire à l'usage ; raisonnement par t'absurde est au contraire très courant.

Quelques auteurs réservent le nom de raisonnement à une opération logique rigoureusement concluante, et par suite l'opposent à l'inférence*, simple cheminement de l'esprit sans valeur probante : « L'induction amplifiante n'est pas un raisonnement, mais une inférence. » G. H. Luquet, Logique, Morale, Métaphysique, p. 42. Mais cette spécialisation du terme est rare. il est généralement admis que le

raisonnement peut être rigoureux et apodictique (déduction*) ou, au contraire, imparfait et seulement plausible (induction* au sens A). Peirce a proposé en ce dernier sens abduction*. L'induction, au sens B, quand elle est un passage aléatoire, des faits aux lois, ou du plus spécial au moins spécial, est une des formes de ce raisonnement. D'où l'opposition usuelle, mais regrettable, entre la déduction « passage du général au particulier », et « l'induction » passage du particulier au général.

Rad. int. : Rezon.

RAPPORT, D. Verhältnis ; E. Relation ; au sens C, Ratio; I. Rapporto.

A. Au sens général : L'une des notions fondamentales de la pensée. On peut la commenter, plutôt que la définir, en disant que le rapport est le lien de deux ou plusieurs objets de pensée enveloppés dans un même acte indivisible de l'esprit, et en particulier qui sont unis par une catégorie. « Penser un rapport, c'est avant tout penser une coexistence... La pensée d'un rapport est l'acte par lequel l'esprit rapproche et juxtapose deux termes... Il est un fait absolument premier dans l'intelligence, il est l'intelligence en

ce qu'elle a d'irréductible. 2 L. WEBER, Sur diverses acceptions du mot loi, Revue philos., 1894, I, 515.

B. Spécialement, rapport de convenance, de ressemblance, ou de dépendance. « Cela n'a pas de rapport. » - « Le rapport de la raison et de l'ordre est extrême. » BOSSUET, Connaissance de Dieu et de soi-même, I , 8.

Le rapport $a : b$ ou a/b est la mesure d'une grandeur a , la grandeur b étant prise pour unité ; en d'autres termes, le quotient de a par b . - D'ou, au figuré, proportion ou commune mesure : c Qui osera entreprendre de résoudre cette

question (quelle est la nature de Dieu) ? Ce n'est pas nous, qui n'avons aucun rapport à lui. PASCAL, Pensées, Ed. Brunsch., 233. Cf. Relation*.

Rad. int. : Rapport.

Sur Raisonnable. - Raisonnable exprime souvent l'idée qu'on ne va pas jusqu'au bout de son droit par modération ou bienveillance. On dit à un créancier exigeant : « Voyons, soyez raisonnable. » - Nous appelons volontiers raisonnable ce qui nous favorise. Un « prix raisonnable », pour le vendeur, est un peu au-dessus du juste prix ;

pour l'acheteur, il est un peu au-dessous. (J. Lachelier.) - Le sens primitif n'est-il pas, pour l'un et pour l'autre : un prix auquel il est raisonnable d'acheter (ou de vendre) ? Dans le premier cas, le sens exact de l'expression est plus difficile à supposer ; ce serait peut-être que « la parfaite raison fuit toute extrémité », à la différence de l'intérêt ou de la passion ; peut-être aussi que la raison, « orationis et vitae societas », doit être un principe de bons rapports entre les hommes, et d'égards réciproques. (A. L.)

Sur Raisonnement. - Le caractère discursif de l'opération tient à la nécessité d'étaler l'intuition dans des

mots. Mais l'opération en elle-même n'est pas discursive. Le raisonnement consiste à établir une série de rapports. Mais chacun d'eux est saisi dans et par un « actus simplex ». Comme le disaient les anciens traités, en parlant du jugement « non dividi potest ; vel enim totum est, vel nullum ». Par là on évite le problème artificiel et oiseux de savoir si le raisonnement est la marque de notre infériorité intellectuelle. La question ne se pose plus s'il est une série d'intuitions continuées et reliées. (L. Boisse.)

Chacun des moments qui composent un raisonnement est en

effet un tout indivisible, en tant qu'il est l'aperception d'un rapport, c'est-à-dire un jugement ; mais puisque ces moments forment une série, l'ensemble reste discursif. Et l'on peut en dire autant du jugement lui-même, en tant qu'on le considère, dans sa forme analysée, comme une opération qui vise à reconstruire aussi adéquatement que possible, avec des termes d'abord séparés, l'unité d'un acte perceptif ou intellectuel. (A. L.)

Penser sur le navire Argo

Rlargo et Argolablance sont deux groupes Yahoo d'échanges maçonniques, rlargo est réservée aux maçonneries, argolablance est ouverte à tous vents. Les deux groupes forment une partie du navire Argo, lequel cherche des héros pour partir à la recherche d'une toison de lumière.

Il a pu y avoir en latin une racine « rat » de même source que la racine « art » de ars, artus du grec alpha rho thau... exprimant quelque chose d'adapté, agencé et rendu ferme par cet agencement (ordo ab chao ?)

D'où « ratus » assuré, fixé soit en parlant d'une chose, soit en parlant d'une personne

D'où ratus, radeau, assemblage de pièce de bois (auquel je rattache volontiers ARGO)

D'où ratio, système d'idées liées entre elles : compte, raisonnement

...

De là, une liaison à l'étoile de la grande ourse, à la polaire, de là un lien possible avec l'étoile royale, celle qui permettrait de ne pas perdre le pôle (nord) ; celle qui permettrait une orientation efficace.

De là, une orientation à la lumière qui met en ordre un chaos d'idées

De là, un roi « artus » arthur qui ordonne les fonctions nécessaires à la pensée, à l'amour, à la libido... autour

d'une table (par exemple), comme l'étoile semble ordonner autour d'elle le monde des étoiles qui tourne rond.

De là, des grands maîtres, eux et ou leurs hommes de main, pour ne pas dire leurs piliers (de salle humide), prouveraient qu'ils sont des marionnettes ou des politiques de la maçonnerie en niant la voie du coeur, la voie de la libido, en affirmant niaisement la voie de l'intellectuel ratiocineur et diplômé et surtout la voie du bourgeois nanti apte à payer des cotisations/agapes/troncs/déplacements qui éliminent une partie de la population.

De là, des grands maîtres des obédiences se disant maçonniques qui pourraient être dans le droit fil d'une maçonnerie a-dogmatique, orientée cette fois pour éliminer d'autres formes de pensée, et détruire l'art royal !

Le temps des égouts est à nos portes, les rats veulent tuer les arts !

La destruction préparée depuis une trentaine d'années, par divers courants, de la relation de Dieu au pauvre, de l'homme à l'humain, de l'humain à la nature qui voudrait aujourd'hui se concrétiser à l'aube du XXI^e siècle par

une loi de 2005, complétant celles dite de 1905, contre toute manifestation du spirituel !

Que ce soit à la raison d'établir la justice dans la tête des hommes, j'y consens volontiers !

Toutefois, je ne suis pas construit uniquement sur une tête, j'exige une place pour mon coeur, pour mon ventre, pour ce que je suis... je veux avoir le droit d'être bête comme mes pieds !

Je veux avoir le pouvoir de manger des chardons !

Je veux continuer à aimer la planète Terre et tout ce qui vit sur cette planète !

Le 18^e siècle vit fleurir le temps de l'art royal, le 21^{ème} pourrait devenir le temps des rats, de ceux qui trouent la franc-maçonnerie pour en faire leur fromage.

Je refuse la perfection

Nul n'est parfait, je ne travaille pas à me parfaire, cela n'arrange pas obligatoirement mes mauvais aspects. Je n'ai aucun désir de devenir une pierre taillée destinée, par sa beauté, par sa force, sa sagesse, à orner le temple. Devenir gravats qui bouchent les ornières des chemins me suffit... J'y trouve de quoi s'enorgueillir quand le chemin conduit à un temple !

Il y eut un temps où les frères de la parfaite union me sollicitaient pour trouver de quoi alimenter leurs travaux, certains me citaient, ...

Cela fut déplaisant pour quelques gueux préoccupés d'un tablier de vanités.

Un jour, ils m'offrirent en cadeau, une lettre qu'un vénérable, peu conscient de

sa chiennerie, osa pourtant lire en tenue du premier degré !

Le dit vénérable n'hésitant pas à me demander de soigner sa femme dont la main était paralysée... main qui reprit une activité...

Il ne fit pas parti des signataires, il fut le lecteur d'une insanité à laquelle il me fallut bien répondre.

Quand on veut détruire un maçon, tout est bon, le chien que l'on veut noyer est enragé.

Mes frères, bonjour

Je vous donne ci-dessous les articles des RG de la GLDF transcrits parce que cités par nos trois vénérables donneurs :

(Pour la publication, j'utilise des rg achetés au marché aux puces de Liévin – Pas de Calais – mis à la poubelle par un « frère de Liévin » et récupéré par les voisins pour être vendus)

« Mon frère, richard : mes derniers commentaires sur le courrier de nos trois frères "vénérables donneurs"
Je reprends les articles qu'ils citent !

« Art. 46. - Les Loges sont dirigées par des Officiers élus pour un an (R.G 80 et suiv). Tous les Officiers d'une Loge doivent posséder le grade de Maître Maçon.

Les Offices sont ceux de : Vénérable Maître, 1er Surveillant, 2e Surveillant, Orateur, Secrétaire, Expert, Couvreur, Trésorier, Hospitalier et Maître des Cérémonies.

Le Collège d'Officiers peut être complété par un Architecte-Maître des Banquets, un Archiviste-Bibliothécaire et un Porte-étendard.

Les Loges procèdent en outre à l'élection du ou des Députés à la Grande

Loge de France, de deux Délégués judiciaires titulaires et de leurs suppléants.

Les fonctions de Vénérable Maître, d'Orateur et d'Orateur Adjoint sont incompatibles avec celles de Délégué Judiciaire titulaire ou suppléant (R.G. 239). »

(Si je lis bien, je ne vois dans cet article aucune incompatibilité avec une candidature très éventuelle du frère Mariette à un office dans la loge° :

Quelle est la nécessité de citer cet article des RG ?)

« Art. 127. - Lorsque le Vénérable Maître a donné à la Loge connaissance de la demande d'initiation, sans toutefois faire connaître les noms des présentateurs, la Loge délibère sur la prise en considération.

S'il n'y a pas d'opposition, cette prise en considération est assimilée à un premier tour de scrutin favorable et le Vénérable Maître désigne les trois enquêteurs (R.G. 188).

Si le scrutin est demandé et s'il n'obtient pas au moins les trois quarts des boules blanches, on procède à un second tour ; si celui-ci donne le même résultat, le profane est ajourné à un an (R.G. 176). »

(Selon moi, le vénérable a fait l'erreur de demander à la loge si quelqu'un connaissait le profane avant d'avoir relu la demande du profane.

Erreur ?

Dans la mesure où la demande avait déjà été présentée, notamment au conseil d'administration, la procédure m'a semblé régulière, comme à la loge,

comme à l'orateur, comme au vénérable, nous n'avons jamais été tatillons en matière de règlement !

Comment des frères, s'ils contestent une candidature de profane, pourraient-ils accepter d'enquêter le profane ?

« art. 172¹

c) Celles qui, sciemment, conservent dans leur sein des frères irréguliers (RG 35,36 ; 175,177) »

Le frère Mariette, à jour de ses cotisations, est-il irrégulier ?

De ce courrier, je retiens les accusations veules

d'appartenir corps et
âme à une secte : le
martinisme ; trois frères,
au moins, ont inscrit le

martinisme dans leur registre des sectes ; pourtant, il n'est pas possible en 2003 de trouver mention de martinisme dans le rapport parlementaire sur les sectes ! lequel rapport fait référence légale ! ni ailleurs !

de venir en loge pour m'y faire un carnet d'adresses (lequel carnet m'est fourni avec la complicité de la loge chaque année

de devenir le gourou des jeunes frères, en lieu et place de nos poivrots habituels.

d'être irrégulier, inéligible, etc.
mais sur quels critères des R G ? ou
de la loge ?

Le message repose sur des confusions
que je suppose in-volontaires.

L'un des signataires, alors que je parlais
d'un concile qui avait lieu en 1200 et
quelques années, a demandé la parole
pour affirmer que jamais la bible n'avait
été ouverte à la page 1200... pendant les
tenues.

Il me semble nécessaire de replacer
cette démarche confuse dans son cadre
précis : le frère Mariette a le devoir
d'accepter qu'on lui dise n'importe quoi,
n'importe comment, mais très
fraternellement...

Une série d'accusations, sans fondement, mais très fraternelles ne donnent pas lieu à conséquences, pour les accusateurs.

Que se passerait-il si le frère Mariette, très fraternellement, se pourvoyait d'avocat ?

Que de temps perdu, que nous pourrions consacrer au travail pour notre loge !

Nos retraités n'auraient-ils rien à faire qu'à offrir leurs préjugés, leurs affirmations à notre loge ?

Mon frère, richard, tu voudras bien tirer les conséquences de mes remarques et en faire l'usage que tu souhaites.

Le vénérable donneur Olivier Meurisse sait se vanter du nombre important des frères qu'il a conduits à démissionner. Je ne commente pas ce point.

L'un des signataires a fait disparaître le tableau de loge sur lequel mon nom figurait parmi les fondateurs. Ce point me fait sourire.

L'un des signataires nous offre des petits papiers où il nous sollicite pour l'aider à vendre ses ouvrages, parce que son imprimeur exige d'être payé. Je ne commente pas la distinction nécessaire entre une imprimerie et une maison d'édition.

...

Je suis sans doute un mauvais maçon : j'affirme qu'il y a des maçons dangereux, enveloppés dans leur préjugé et prêts à détruire ceux qu'ils supposent aptes à barrer la route aux scélérats.

**Logos, Kardios, Eros, Epos !
Parole de cerveau, parole de coeur,
parole de ventre : Paroles d'homme !**

Aux romains 12 4,6

I Pierre 2,5

9 Vous, au contraire, vous êtes une race élue, un sacerdoce royal, une nation sainte, un peuple acquis, afin que vous annonciez les vertus de celui qui vous a appelés des ténèbres à son admirable lumière,

Corinthiens I 12 12,26

12 Car, comme le corps est un et a plusieurs membres, et comme tous les membres du corps, malgré leur nombre, ne forment qu'un seul corps, ainsi en est-il de Christ.

13 Nous avons tous, en effet, été baptisés dans un seul Esprit, pour former

un seul corps, soit Juifs, soit Grecs, soit esclaves, soit libres, et nous avons tous été abreuvés d'un seul Esprit.

14 Ainsi le corps n'est pas un seul membre, mais il est formé de plusieurs membres.

15 Si le pied disait : Parce que je ne suis pas une main, je ne suis pas du corps - ne serait-il pas du corps pour cela ?

16 Et si l'oreille disait : Parce que je ne suis pas un oeil, je ne suis pas du corps, -ne serait-elle pas du corps pour cela ?

17 Si tout le corps était oeil, où serait l'ouïe ? S'il était toute ouïe, où serait l'odorat ?

Mes adelphe, nous vivons un préjugé d'éducation, lequel préjugé conduit à une technique, une technologie, une vie matérielle, à une science et des

expériences dans des critères que vous supposez justes et parfaits.

À la gloire du grand architecte de l'univers !

Vénérable maître, mes adelpes, nous qui composons cette respectable loge !

Simple, court :

Logos : la tête, Kant, Einstein, Pasteur, mathématiques, musique, philosophie

Kardios : la poitrine, Vincent de Paul, Gandhi, famille, idéal, religion

Eros : le ventre, parfois le bas ventre, Leclerc, Auchan, jardiner, Emmaüs, commercer, Vincent de Paul, Gandhi, Térésa, la piécette au pauvre qui est aumône insultant l'humanité, il faut bien commencer

Epos, je rassemble ce qui était éparpillé, j'en fais un tout, j'utilise autant pour moi, que pour autrui, respect de soi, respect de l'autre, quête d'humanité complète, rassembler ce que nous croyions épars !

L'éducation qui conduit à Eros : la force qui relie, relier à soi, relier à autrui. Tout homme peut se sentir relié à ses frères humains ; relié à sa planète, au système solaire. Ces liens, il les perçoit comme il peut. La franc-maçonnerie aborde ces liens sous la forme religare, en latin, se relier, lien des hommes entre eux ; et selon moi, religio, espace de liens ayant un caractère plus particulier, un espace que je considère sacré. Eros, le lien qui nous unit.

Eros le chemin à parcourir pour mettre à jour le potentiel humain, le potentiel disponible, puis pour l'utiliser, pour satisfaire nos besoins fondamentaux. Une description particulière pour la quête nous la trouvons dans la littérature orientaliste avec Kundalini. Chez les lamas, ce serait l'initiation à kalachakra. Pour les fantasmes, voir ailleurs.

Les problèmes que posent Eros sont problèmes d'hommes. Donc pas la peine de pleurer sur notre nature, nous ne sommes pas angéliques, encore moins des archanges, ni des dieux en puissance, nous avons suffisamment de difficultés avec notre état d'humain.

L'éducation qui conduit à Kardios, la charité, l'amour de Dieu et des hommes, si possible, premiers servis, l'idéal ; nous la trouvons, de façon schématique,

dans ce que nous appelons les écoles religieuses, qu'elles soient catholiques, talmudiques, coraniques ou de « libre pensée »..., kardios, une voie de formation qui passait par la poitrine. Nous la trouverions aussi dans une fm qui se préoccuperait de mettre en activité des valeurs, des idéaux. Nous la trouvons dans la vie associative.

Il est déjà clair que cette éducation a des aspects humains essentiels, d'autres particuliers selon les sensibilités. Utile ou dévoyée, c'est une éducation. Je ne juge pas !

En Europe, Cette éducation préparait des hommes de cœur, craignant Dieu et ses représentants sur terre.

L'éducation qui conduit à logos : la science médiatisée nous offrait, encore en 2006, un cerveau droit et un cerveau

gauche. Ne chipotons pas sur le vocabulaire médiatique énervant et destiné à l'audimat ! Ni sur la valeur dans des revues comme « science et vie » de notre logos, de notre raison, de notre intellect !

Logos nous offre la description, au moyen de concepts.

Logos fera le point, il répond, il donne des précisions, il va travailler dans la précision et remuer la matière pour en faire la chose utilisable par l'homme.

Sa sœur, Raison, vous savez l'opposer à l'imagination.

Je propose un chemin vers soi, vers l'homme, sans morcellement artificiel.

Logos kardios Eros apud Epos

Se constituer homme, se bâtir homme !

Un homme assemble des matériaux éparpillés pour une construction d'homme.

La tâche s'avère redoutable pour celui qui refuse l'éparpillement. Nous rencontrons tant de difficultés à travailler avec la pensée structurée, si je propose de travailler avec tout ce qui nous constitue de reconnaître l'intuition, les sensations, les émotions, les sentiments (à leur niveau de développement : souvent infantilissants), ce qui nous appartient, je sais que certains feront leur âne de Buridan, ils peuvent crever de faim et de soif, ils poseront leur cul au sol. Les autres préféreront leurs aiguilles arrêtées au 12 du cadran de leur horloge, au moins ils obtiennent l'heure exacte à midi et à minuit !

Je propose l'éducation qui conduit à Epos, le moyen de vivre une épique épopée dans une époque :

L'époque, celle de votre vie, cela peut commencer avec votre naissance et se terminer à votre mort. La condition : que vous ne soyez pas mort à vous-mêmes, déjà en décomposition dans vos prisons sociales, prisonniers dans vos certitudes de penser juste et bien ; au mieux, agonisants dans des normes que vous souhaitez protectrices.

La vie mérite d'être vécue, si vous ne pouvez risquer votre corps et votre esprit évitez les chemins de l'épopée.

Il est possible de vivre à la chaleur du radiateur, elle procure une constante, que le soleil n'offre ni dans votre nuit, ni dans votre brouillard !

Epos me paraît plus adapté à l'humain, qu'Eros qui implique l'adhésion

émotionnelle aux besoins fondamentaux, que logos qui place tout dans la tête, que Kardios, qui vit difficilement sans amour !

Epos, croise les bras sur la poitrine, il a attrapé l'agneau par les pattes et le ramène à la bergerie ; il offre, donc sans contraindre, une marche vers soi plus complète, plus instable. Il refuse l'homme assis sur un trône se prévalant de fausse supériorité, il est l'homme debout qui va vers son destin.

Pour Eros la relation serait « en quoi suis-je, moi, vivant, concerné ? »

Logos vous mettra en relation avec une explication, la votre, celle que vous croyez valable selon la raison... à laquelle il n'est pas impossible que vous adhériez par un parcours préliminaire qui n'est en rien raisonnable ou de logique.

Pour Epos la relation est « en quoi sommes-nous concernés, quelle que soit notre façon de vivre ? »

Si vous acceptez Epos, tout ce qui vous constitue, l'opposition, ou la réunion, vous entrez dans un parcours avec vous-même, sans refuser ce que vous êtes.

Premier constat : « la lumière paraît ! Une ombre m'accompagne ! »

Pour la prétention, pour l'orgueil, pour l'arrogance, l'homme se trouve dans un coin : Il ne sait pas tout, et dans les systèmes séparés, il ne saura pas tout !

L'Univers ne s'ouvre pas comme un livre d'écolier où le maître le conduirait à expérimenter la vie pour apprendre les choses nécessaires à une bonne vie !

Tu suis les préceptes magistraux, les recettes morales de grand-mère ! Ce qui paraît bien ce jour peut devenir horreur

dans quelques mois, ou quelques années ?

Je ne vous propose rien, chacun fait ses choix, chacun vit selon son intelligence.

Tel devient commerçant, il connaît les besoins des hommes et trouve les voies pour les satisfaire ; jardinier, il cultive et produit selon les capacités du sol. Eros.

Tel devient prêtre, psychologue, éducateur, médecin, il trouve le moyen d'éveiller les hommes à eux-mêmes, à un idéal d'homme, il ouvre et ferme son cœur aux rythmes des vies humaines.

Kardios.

Tel devient chercheur, scientifique, il fait fonctionner ce qui est dans sa boîte crânienne. Logos.

Je suis cet âne qui vit par logos, kardios, éros, avec Epos, un tout, étant un âne j'entendis : Un jour les membres se dépiter contre le ventre. Nous nous

tuons, dirent-ils, à travailler, et pour qui ? Pour un glouton qui, sans prendre aucune part à notre travail, en retire seul tout le fruit .Qu'il prenne lui-même de quoi se nourrir, disait le bras, je ne veux plus lui rien donner. J'ai tant fait de pas pour ce fainéant, disait le pied, que j'en suis tout fatigué ; il est temps que je me repose. Arrive ce qui pourra, disait d'une autre la jambe, je ne veux pas moi, bouger d'ici. Le ventre ainsi abandonné ne tarda guère à s'affaiblir. Aussitôt tous les membres s'en ressentirent ; et comme chacun d'eux perdait ses forces à mesure que le ventre perdait les siennes, ils tombèrent bientôt en défaillance.

Ma montre fonctionne, elle ne marque quasi jamais l'heure exacte. Si votre montre marque l'heure exacte deux fois

par jour, il est encore possible de s'interroger sur son fonctionnement !

Permettez-moi de ne pas me priver d'une part de moi.

Faites ce que vous voulez, que vos choix vous appartiennent, tant que mes choix sont possibles.

**Logos : la tête - Kardios : la poitrine -
Eros : le ventre, parfois le bas ventre**

Pas la peine de se protéger la face,
l'éducation est nécessaire à l'homme
pour assurer sa survie

Pas la peine non plus d'en appeler au
ciel ou à un idéal tout là haut, ni de se
taire, en espérant que les autres poseront
les vrais problèmes

La perfection me désolerait, la
perfectibilité humaine me paraît vanité

Alors y a t-il moyen avec logos, kardios, éros, de travailler à l'humain, de construire l'homme qui est en nous, de rassembler, mais de rassembler sans nous coller sur le dos ce qui nous empêcherait de travailler ?

Y a-t-il possibilité, en s'appuyant sur éros, avec kardios, de mettre en ordre logos sans avoir à s'armer de l'unique raison ?

Y'a-t-il moyen, avec son coeur par exemple d'aller vers les autres ?

Alors, permettez-moi de proposer :

Epos, je rassemble ce qui était éparpillé, j'en fais un tout, j'utilise autant pour moi, que pour autrui, respect de soi, respect de l'autre, quête d'humanité complète sans épreinte (fausse envie d'aller chier)

L'éducation qui conduit à Eros : la force qui relie, relier à soi, relier à autrui. Tout homme peut se sentir relié à ses frères humains ; relié à sa planète, au système solaire. Ces liens, il les perçoit comme il peut. La franc-maçonnerie aborde ces liens sous la forme religare, en latin, se relier, lien des hommes entre eux ; et selon moi, religio, espace de liens ayant un caractère plus particulier, un espace que je considère sacré. Eros, le lien qui nous unit.

Eros le chemin à parcourir pour mettre à jour le potentiel humain, le potentiel disponible, puis pour l'utiliser, pour satisfaire nos besoins fondamentaux. Une description particulière pour la quête nous la trouvons dans la littérature orientaliste avec Kundalini. Chez les lamas, ce serait l'initiation à kalachakra. Pour les fantasmes, voir ailleurs.

Les problèmes que posent Eros sont problèmes d'hommes. Donc pas la peine de pleurer sur notre nature, nous ne sommes pas angéliques, encore moins des archanges, ni des dieux en puissance, nous avons suffisamment de difficultés avec notre état d'humain.

L'éducation qui conduit à Kardios, la charité, l'amour de Dieu et des hommes, si possible, premiers servis, l'idéal ; nous la trouvons, de façon schématique, dans ce que nous appelons les écoles religieuses, qu'elles soient catholiques, talmudiques, coraniques ou de « libre pensée »..., kardios, une voie de formation qui passait par la poitrine. Nous la trouverions aussi dans une fm qui se préoccuperait de mettre en activité des valeurs, des idéaux.

Nous la trouvons dans la vie associative.

Il est déjà clair que cette éducation a des aspects humains essentiels, d'autres particuliers selon les sensibilités. Utile ou dévoyée, c'est une éducation. Je ne juge pas ! Toute éducation forme des humains qui sont pour elle, contre elle, pour et contre elle !

En Europe, Cette éducation, catholique surtout, préparait des hommes de cœur, craignant Dieu et ses représentants sur terre.

L'éducation qui conduit à logos : la science médiatisée nous offrait, encore en 2006, un cerveau droit et un cerveau gauche. Ne chipotons pas sur le vocabulaire médiatique énervant et destiné à l'audimat ! Ni sur la valeur dans des revues comme « science et vie » de notre logos, de notre raison, de notre intellect !

Logos nous offre la description, au moyen de concepts.

Logos fera le point, il répond, il donne des précisions, il va travailler dans la précision et remuer la matière pour en faire la chose utilisable par l'homme.

Sa sœur, Raison, vous savez l'opposer à l'imagination.

Avantage de logos est souvent dans la précision.

Logos est précis, il sait qu'une montre arrêtée donne l'heure exacte deux fois par jour, et qu'une montre qui avance ou qui retarde ne donne jamais une heure précise !

Comme l'heure change sans cesse, il n'est pas possible de la donner, on peut à la rigueur la prêter sachant bien que personne ne vous la rendrait !

Je vous propose un chemin vers soi, vers l'homme, sans morcellement artificiel.

Logos kardios Eros apud Epos

Se constituer homme, se bâtir homme !
En finir avec les oppositions, les controverses qui détruisent.

Je rencontre un homme, cet homme assemble des matériaux éparpillés pour une construction d'homme.

La tâche s'avère redoutable pour celui qui refuse l'éparpillement. Nous rencontrons tant de difficultés à travailler avec la pensée structurée, si je propose de travailler avec tout ce qui nous constitue de reconnaître l'intuition, les sensations, les émotions, les sentiments (à leur niveau de développement : souvent infantilissants), ce qui nous appartient, je sais que

certains feront leur âne de Buridan, ils peuvent crever de faim et de soif, ils poseront leur cul au sol. Les autres préféreront leurs aiguilles arrêtées au 12 du cadran de leur horloge, au moins ils obtiennent l'heure exacte à midi et à minuit !

Je propose l'éducation qui conduit à Epos, le moyen de vivre une épique épopée dans une époque :

L'époque, celle de votre vie, cela peut commencer avec votre naissance et vous pouvez espérer qu'elle se terminera à votre mort.

La condition : que vous ne soyez pas mort à vous-mêmes, déjà en décomposition dans vos prisons sociales, prisonniers dans vos certitudes de penser juste et bien ; au mieux, agonisants dans des normes que vous souhaitez protectrices.

La vie mérite d'être vécue, si vous ne pouvez risquer votre corps et votre esprit évitez les chemins de l'épopée.

Il est possible de vivre à la chaleur du radiateur, elle procure une constante, que le soleil n'offre ni dans votre nuit, ni dans votre brouillard !

Epos me paraît plus adapté à l'humain, qu'Eros qui implique l'adhésion émotionnelle aux besoins fondamentaux, que logos qui place tout dans la tête, que Kardios, qui vit difficilement sans amour !

Epos, croise les bras sur la poitrine, il a attrapé l'agneau par les pattes et le ramène à la bergerie ; il offre, donc sans contraindre, une marche vers soi plus complète, plus instable. Il refuse l'homme assis sur un trône se prévalant de fausse supériorité, il est l'homme

debout qui va vers son destin. Il n'est pas homme libre, il est homme qui aide la partie animale de lui-même, la partie sans défense, la partie qui a des besoins qu'elle ne peut satisfaire en solitude d'homme !

Pour Eros la relation serait « en quoi suis-je, moi, vivant, concerné ? »

Logos vous mettra en relation avec une explication, la votre, celle que vous croyez valable selon la raison... à laquelle il n'est pas impossible que vous adhérez par un parcours préliminaire qui n'est en rien raisonnable ou de logique.

Pour Epos la relation est « en quoi sommes-nous concernés, quelle que soit

notre façon de vivre ? » Nous, ni moi, ni toi !

Si vous acceptez Epos, tout ce qui vous constitue, l'opposition, ou la réunion, vous entrez dans un parcours avec vous-même, sans refuser ce que vous êtes.

Premier constat : « la lumière paraît !
Une ombre m'accompagne ! »

Pour la prétention, pour l'orgueil, pour l'arrogance, l'homme se trouve dans un coin : Il ne sait pas tout, et dans les systèmes séparés, il ne saura pas tout !

L'Univers ne s'ouvre pas comme un livre d'écolier où le maître le conduirait à expérimenter la vie pour apprendre les choses nécessaires à une bonne vie !

Tu suis les préceptes magistraux, les recettes morales de grand-mère ! Ce qui

paraît bien ce jour peut devenir horreur dans quelques mois, ou quelques années ?

Je ne vous propose rien, chacun fait ses choix, chacun vit selon son intelligence. Intelligence dans la tête, intelligence dans le coeur, intelligence dans le ventre !

Ou plutôt si, je propose d'apprendre à penser selon vos normes, je propose une liberté du Penser.

Tel devient commerçant, il connaît les besoins des hommes et trouve les voies pour les satisfaire ; jardinier, il cultive et produit selon les capacités du sol. Eros.

Tel devient prêtre, psychologue, éducateur, médecin, il trouve le moyen d'éveiller les hommes à eux-mêmes, à un idéal d'homme, il ouvre et ferme son

cœur aux rythmes des vies humaines.
Kardios.

Tel devient chercheur, scientifique, il fait fonctionner ce qui est dans sa boîte crânienne. Logos.

Je suis cet âne qui vit par logos, kardios, éros, avec Epos, un tout, étant un âne j'entendis :

Un jour les membres se dépiter contre le ventre. Nous nous tuons, dirent-ils, à travailler, et pour qui ? Pour un glouton qui, sans prendre aucune part à notre travail, en retire seul tout le fruit .Qu'il prenne lui-même de quoi se nourrir, disait le bras, je ne veux plus lui rien donner. J'ai tant fait de pas pour ce fainéant, disait le pied, que j'en suis tout fatigué ; il est temps que je me repose. Arrive ce qui pourra, disait d'une autre la jambe, je ne veux pas moi, bouger

d'ici. Le ventre ainsi abandonné ne tarda guère à s'affaiblir. Aussitôt tous les membres s'en ressentirent ; et comme chacun d'eux perdait ses forces à mesure que le ventre perdait les siennes, ils tombèrent bientôt en défaillance.

Ma montre fonctionne, elle ne marque quasi jamais l'heure exacte. Si votre montre marque l'heure exacte deux fois par jour, il est encore possible de s'interroger sur son fonctionnement !

Midi, minuit, bien, il n'est pas impossible de découvrir d'autres horaires, de mettre la montre en fonction.

Ma montre ne fonctionne pas à l'heure des hommes, la plupart du temps, elle ne fonctionne pas au soleil, elle fonctionne selon mon corps. Quand il est éveillé, au travail, quand il me dit assez, j'arrête, privilège de l'âge !

Permettez-moi de ne pas me priver
d'une part de moi.

Faites ce que vous voulez, que vos choix
vous appartiennent, tant que mes choix
sont possibles.

**J'ai décidé, dans une époque de vivre
l'épique épopée initiatique !**

Vous avez dit laïcité

La laïcité est un cheval bien âgé, si certains l'utilisent avec le plus profond respect et le conduisent avec eux sur leur chemin de vie, d'autres, truands de truanderies, n'hésitent pas à l'enfourcher pour combattre tout ce qui ne correspond pas à leurs absurdes idéaux, et à commettre les pires atrocités en son nom :

Le Grand Orient de France en offrant la possibilité de croire ou de ne pas croire commet une erreur fondamentale ou se trouve dans une norme qui implique le respect total du fonctionnement des autres.

La laïcité conçue comme prosélytisme antireligieux et pro-athéisme est une truanderie conduite par d'infects truands.

Ma laïcité est une laïcité d'hommes fiers de respecter la multiplicité des points de vue des hommes vivants dans une société faite par les hommes pour les hommes.

Elle considère le droit à l'erreur comme une norme, pas comme une excuse.

Si la République Française était laïque, elle ne reconnaîtrait à aucune religion ni même à une option philosophique une quelconque priorité.

La déclaration universelle des droits de l'homme permet la libre cohabitation

des cultes (donc des positions philosophiques) au sein des sociétés.

Les truands se sont emparés du terme laïcité pour combattre toute vérité supposée révélée ou affirmée révélée, anéantir toute existence spirituelle (fonctionnant à partir d'une quantité infime de matière).

Les truands entretiennent le sens de ce concept dans une orientation qui n'est prévue, ni par la loi de 1905, ni par la constitution de 1958, ni par la déclaration universelle des droits de l'homme.

Les truands exigent que leur "laïcité" domine institutionnellement l'espace public, c'est-à-dire devenir soit la

conception de référence de l'Etat, soit la conception privilégiée par l'Etat.

Si un homme peut être un laïque et un truand de la laïcité, aucun état ne devrait se trouver dans cette situation. Il y a contradiction fondamentale entre les deux sens du mot, puisque leurs domaines d'application sont fondamentalement différents.

C'est pourquoi, je suis laïque et que je refuse aux autres le droit d'utiliser le mot dans leur sens lequel comme le libéralisme, le fascisme, le communisme, le catholicisme... est en fait un laïcisme.

Ce laïcisme offre une option philosophique, une croyance de plus dans l'univers des croyances humaines.

Le laïcisme va au combat contre ...

La laïcité est accueil des différences.

Le laïcisme veut éradiquer toute pratique religieuse, et quand c'est possible toute pratique différente de son propre système.

Cette pratique ne s'informe de rien d'autre qu'elle-même, ne s'intéresse à aucune réalité de terrain, et surtout à aucune réalité des la multiplicité des fonctionnements humains.

Un état sans laïcité peut difficilement se situer dans une perspective démocratique.

Un état laïciste offre une dictature de plus.

Les laïcistes qui utilisent la « laïcité » sont donc, pour moi, des truands, voleurs d'une idée pleine de grandeur.

A mon avis, tout état peut permettre à des hommes de vivre côte à côte dans la laïcité, tout état laïciste déclenche des guerres intestines et inutiles.

L'Etat organise la séparation entre son fonctionnement et les institutions religieuses, organise sa neutralité à l'égard des convictions philosophiques et religieuses, respecte le pluralisme des fonctionnements humains.

La laïcité constitue le donjon dernier rempart contre tout intégrisme.

La laïcité refuse l'organisation d'un combat contre une religion, les religions, une philosophie, les systèmes de philosophie.

La laïcité refuse le prosélytisme en faveur d'un athéisme.

La laïcité refuse de soutenir un Etat contre certains citoyens.

La laïcité refuse toute discrimination contre une forme de pensée portée par un citoyen ou des citoyens

La laïcité refuse de devenir un privilège

La laïcité refuse d'offrir une justification à toute forme d'agression contre un citoyen, un peuple, une nation, ...

Le laïcisme offre des certitudes morales ou pires encore des certitudes éthiques

Le laïcisme se drape d'une science en évolution constante pour contraindre des hommes à adhérer à des théories qui deviennent des dogmes et n'offrent plus, dès lors, de caractère scientifique d'un changement toujours possible.

Le laïcisme combat des « vérités » en offrant des « certitudes » de remplacement.

Le laïcisme entretient un cadre de pensée où les fantasmes sont érigés en réalité : la religion, c'est le mal ; l'athéisme, c'est la voie, la certitude, l'achèvement de l'humanité.

Les laïcistes conduisent des combats dégradants pour le citoyen, ils enclenchent la peur de la différence, la peur de l'autre, ils sèment le trouble dans les esprits simples des hommes tranquilles en les affolant avec des noms qu'ils souhaitent prestigieux (Voltaire, Monod...).

La laïcité appelle au débat, à la confrontation des idées dans le respect de ceux qui les portent.

Le laïcisme exige que le citoyen « ferme sa gueule » face aux arguments laïcistes, elle réduit l'homme qui croit, qui espère, qui prie, qui pense à l'état de bête nuisible.

Non, au laïcisme et aux truands qui portent ce poison dans nos esprits.

Oui, à la laïcité, valeur incontournable de la république, valeur phare de l'humanité, repère des droits de l'homme auquel elle permet de vivre dans le respect des convictions de chacun.

Oui, à la laïcité qui écarte le laïcisme et ses féroces soldats.

Irrationalisme et Illuminisme³ au 18ème siècle.

Article extrait de :

Histoire littéraire de la France 1976
sous la direction de Duchet et Goulmat.

Bien des ouvrages spécialisés ont été consacrés à l'influence de l'irrationnel au 18ème siècle depuis l'étude fondamentale d'Auguste Viatte (Les Sources occultes du romantisme)

³ Le terme d'illuminisme, souvent employé pour désigner les mouvements opposés à la fois au rationalisme et aux religions nettement codifiées, implique, d'une manière générale, une croyance aux forces surnaturelles, à leur utilisation par les initiés et à une communication avec l'au-delà. Le développement de cet état d'esprit au 18ème siècle, bien que surprenant à première vue, n'est pas un hasard.

publiée en 1927. On sait maintenant que le siècle des Lumières est également celui de l'occultisme et de l'illuminisme. Toutefois, les manuels de littérature n'ont guère donné jusqu'ici à ces mouvements la place qui leur revient dans l'histoire des idées. Élèves et étudiants connaissent le rôle joué par les burlesques et les grotesques au 17ème siècle, mais ils ignorent jusqu'à l'existence d'un Saint-Martin ou d'un Cazotte à l'époque suivante.

Il s'explique par le succès même des théories matérialistes, contre lesquelles il représente la protestation des tempéraments portés à l'intuition

et au mystère ; il est encore accentué par l'affaiblissement du prestige du catholicisme et par le Scepticisme souvent manifesté à son égard. Ceux qui ne peuvent accepter ni une explication purement rationnelle du monde, ni les dogmes d'une religion souvent discréditée, se réfugient dans les croyances magiques ou dans un mysticisme personnel fait pour répondre à leurs aspirations.

Toutefois, l'illuminisme ne désigne pas un mouvement unifié : il recouvre plusieurs tendances qui vont de la croyance à la magie, au spiritualisme le plus élevé. L'unité véritable est plutôt d'origine et d'intention que de fait : elle

réside dans une opposition commune au rationnel, mais elle disparaît au niveau des manifestations théoriques et pratiques, se diversifiant selon le niveau de culture et de sincérité des adeptes.

Au 18ème siècle comme dans les siècles précédents, la croyance à la magie était très répandue dans le peuple. Les observateurs contemporains rapportent que les grandes villes, et notamment Paris, étaient pleines de cartomanciennes, d'envoûteurs, de fabricants de philtres, de nécromanciens et surtout d'alchimistes. La sorcellerie se manifestait assez souvent et quelques sentences capitales furent encore

rendues contre les "sorciers" dans la première partie du siècle.

Parallèlement, toute une série de sectes, de loges et de confréries plus ou moins secrètes se répandirent dans toute l'Europe ; chaque organisation avait ses rites, ses grades, ses symboles. Les visionnaires de Copenhague interrogent une lumière mystérieuse, "d'apparence phosphorique", qui répond, par des signes positifs ou négatifs aux questions posées. Les quiétistes vaudois se méfient au contraire du merveilleux et recherchent l'église intérieure, qu'ils opposent à l'Église de Rome. Ils veulent s'ouvrir à l'influence divine, par recueillement et

approfondissement personnel. A Paris, les Philalèthes s'inspirent à la fois du philosophe suédois Swedenborg et de Martinés de Pasqually.

Les illuminés d'Avignon, sous la direction de Dom Pernety, ancien bibliothécaire de Frédéric 2, se mettent en quête de la pierre philosophale que l'on supposait douée de la propriété de changer en or ou en argent les divers métaux. La plupart des adeptes de l'illuminisme ont également appartenu à la Franc-maçonnerie, mais ce mouvement se caractérise surtout, au 18ème siècle, par l'étonnante variété

des opinions professées par ses membres. A côté de mystiques comme Martinés de Pasqually ou Saint-Martin, on y trouve aussi bien des philosophes rationalistes (comme Sieyès ou Condorcet) que des politiciens opportunistes (comme le duc d'Orléans, qui cherche les moyens de remplacer son cousin Louis XVI sur le trône de France).

L'illuminisme gagne la plus haute aristocratie. De grands salons, comme ceux de la duchesse de Noailles et de la marquise de Clermont-Tonnerre accueillent les visionnaires ; quant à

celui de la marquise d'Urfé, aux dires de Cazotte, il "regorgeait d'empiriques et de gens qui galopaient après les sciences occultes". En 1789, on évalue à trente le nombre de princes illuminés⁴ ; la plupart d'entre eux sont allemands ou scandinaves, mais en France la maison d'Orléans est particulièrement attirée par l'occultisme, et la cour fait bon accueil à des charlatans comme Saint-Germain et Cagliostro.

Le comte de Saint-Germain était un personnage mystérieux dont la naissance et les aventures prêtent

⁴ Un illuminé était une personne que l'on venait de « baptiser, elle était « accueillie » entourée des lumières, sous forme de cierge des autres « initiés au christianisme » : les baptisés !

encore à des controverses. Il prétendait avoir vécu deux mille ans et assurait détenir des secrets pour la fabrication des diamants et la transmutation des métaux. Bien accueilli à la cour de France, il poursuivit ses travaux dans un laboratoire que Louis XVI avait fait construire pour lui et fut même envoyé en mission diplomatique. Après avoir fait de nombreuses dupes dans toute l'Europe, il mourut en 1784, ou plutôt, comme le dit Mirabeau, "il oublia de ne pas mourir".

Cagliostro, par sa vie mouvementée et ses succès presque invraisemblables, a mérité de passer dans l'histoire comme le prince des

aventuriers. Après avoir parcouru, avec des fortunes diverses, l'Italie, l'Allemagne, la Russie et la Pologne (où il fonde une loge de rite égyptien), il arrive en France où il gagne la confiance du cardinal de Rohan, archevêque de Strasbourg, par ses talents de guérisseur. Il parcourt diverses villes de province, rencontrant partout un grand succès et assurant à ses malades une régénération à la fois physique et morale. A Lyon, il inaugure son propre temple, où il donne des consultations régulières. L'attraction de sa personnalité et la fascination de son regard deviennent de plus en plus célèbres. Presque divinisé par ses

admirateurs, il est au faîte de la gloire lorsque, convaincu d'avoir participé à l'"affaire du collier", il est banni de France, en 1786. Dès lors, c'est la chute brutale : réfugié à Rome, il est mis en accusation par l'Inquisition et incarcéré à vie.

Mesmer fait la transition entre aventuriers et les personnages sincères, car il pressentit la découverte de l'hypnotisme, mais profita de la crédulité de ses contemporains.

Après des études de médecine, il s'était consacré au perfectionnement de sa doctrine, qu'il appelait le "magnétisme animal", par analogie avec

le magnétisme physique, que l'on venait de découvrir. Selon les théories de Mesmer, le corps humain subit l'attraction des planètes comme les métaux subissent l'attraction de l'aimant ; la maladie est causée par une mauvaise distribution du fluide magnétique et, pour la guérir, il faut projeter sur la personne malade le fluide d'un "spécialiste", qui n'est autre que Mesmer lui-même. Le personnage fut vite célèbre et ouvrit une clinique à Paris, où il procédait à des traitements collectifs, grâce au "baquet magique" : il s'agissait d'un récipient contenant de l'eau, du verre pilé, de la limaille de fer magnétisée ; des tiges de fer sortaient

du baquet et les malades, liés entre eux par une corde de chanvre magnétisée, devaient chacun saisir l'une de ces tiges. Après quelques instants, Mesmer lui-même apparaissait dans cette salle - obscure et surchauffée - et promenait sa baguette sur la partie malade de ses patients. On assistait alors à des scènes d'hystérie collective, à la suite desquelles certains malades se disaient guéris.

L'illuminisme est aussi représenté par des hommes d'une haute spiritualité, qui, loin de s'intéresser aux succès temporels, se consacrent à la recherche sincère de la vérité et bâtissent des systèmes philosophiques

dont l'influence sera durable. Tels sont Lavater, Swedenborg, Martinés de Pasqually et Saint-Martin, ces deux derniers étant les créateurs du martinisme.

Lavater, moins profond que les autres, n'en eut pas moins de nombreux disciples ; ce pasteur de Zurich combat avec violence l'athéisme et prêche l'église intérieure ; il n'aime pas le catholicisme à cause de la rigidité du dogme. Il croit au symbolisme : pour lui la nature est un grand texte, la révélation essentielle de Dieu ; il faut regarder la nature et l'interpréter ; c'est ainsi qu'il est conduit à sa théorie de la physiognomonie, interprétation du

caractère (et même de l'avenir) d'après la forme du visage.

Les théories de Swedenborg, naturaliste suédois, eurent beaucoup d'influence dans toute l'Europe, et il existe, aujourd'hui encore, une Église Swedenborg dans certains pays occidentaux. Sur bien des points, son système n'est pas clair ; il se montre très hostile au catholicisme, car pour lui l'Église a trahi le message divin ; l'essentiel est maintenant de s'ouvrir à l'influence divine, de faire le bien pour le bien, de "se baigner dans la vie surnaturelle" ; il faut se fier au sentiment, à l'affectivité qu'il appelle

"anima", et ne pas céder à l'esprit sceptique "animus".

Le martinisme est sans doute la réflexion théorique la plus importante du 18ème siècle dans le domaine de l'illuminisme. Cette doctrine - dont le contenu évolue avec le temps fut créée par Martinés de Pasqually. Il s'agit d'un personnage à bien des égards mystérieux, dont la vie est encore mal connue, et dont l'oeuvre, par son obscurité et ses bizarreries, a été diversement interprétée. Fondateur, à partir de 1754, de l'ordre des Élus-Coens, il a exposé sa doctrine dans son Traité de la réintégration. Pour lui, l'homme est une émanation du

Créateur, mais en même temps il a reçu de lui une émancipation qui lui donne une entière liberté. Martinés garde bien des aspects du christianisme, notamment son pessimisme sur la vie terrestre et son optimisme sur la vie future, une fois arrivée la fin du monde (la miséricorde de Dieu est infinie et peut même s'étendre jusqu'aux démons). Mais, en même temps, il soutient que l'Église trahit peu à peu sa mission en se coupant du monde surnaturel. Il se propose de remédier à cette erreur en rapprochant l'homme de l'au-delà, en communiquant avec les êtres supraterrrestres et en déchiffrant certains des mystères métaphysiques.

C'est ainsi qu'il accorde beaucoup d'importance à l'astrologie et à la théorie des nombres : les chiffres ont pour lui un pouvoir occulte, car ils sont des "signes représentatifs de l'idée".

A la mort de son fondateur, en 1774, le martinisme se divise en plusieurs écoles, notamment celles de Bordeaux, de Lyon et de Paris. Peu à peu, l'un des disciples de Martinés, Saint-Martin, s'impose comme son successeur, en apportant à la doctrine des éléments personnels.

Saint-Martin - souvent appelé le "Philosophe inconnu" - est avant tout un idéaliste pour qui la matière n'est

rien. Il se méfie des manifestations extérieures de l'occultisme et il s'emporte fréquemment contre les charlatans et les magiciens, dont le succès, comme nous l'avons vu, était immense à l'époque. A partir de 1790, il est vivement influencé par ses lectures de Boehme, philosophe allemand mort en 1625. Saint-Martin s'efforce désormais de montrer l'identité de l'esprit et de la matière, ainsi que l'unité de la création : "Nous participons tous à la même pensée. Le même esprit circule chez tous les êtres pensants, nous puisons sans cesse à la même source... tout est individuel et pourtant tout n'est qu'un." (L'Homme de désir, 1790.)

Il y a là une tentation de panthéisme, contre lequel l'auteur essaie d'ailleurs de lutter dans d'autres parties de son oeuvre. Selon Saint-Martin, l'homme a connu autrefois l'âge d'or : il commandait à la nature ; à la suite de ses fautes, il a été déchu et chaque individu doit donc passer sa vie à se régénérer par une série de purifications ascétiques ; ceux qui refusent le devoir de purification intérieure seront éprouvés après la mort ; selon l'expression de Saint-Martin, ils "paieront double dans les régions suivantes".

Le nouveau chef du martinisme approuva la Révolution à ses débuts, car

il y voyait l'intervention de la Providence. Il en attendait une régénération du christianisme, qui, débarrassé des hypocrisies et des erreurs du clergé, retrouverait une spiritualité plus profonde. Il rêve d'un "Gouvernement-Dieu", d'un régime théocratique dans lequel l'idée laïque serait entièrement soumise à l'idée religieuse. Saint-Martin consacra les dernières années de sa vie à la méditation et à la prière et finit par se rapprocher du catholicisme traditionnel, tout en continuant à lui reprocher son formalisme et sa prétention au monopole de la vérité.

Un grand nombre d'ouvrages publiés au 18ème siècle sont inspirés par des thèmes irrationnels (le plus souvent magiques ou diaboliques). Citons seulement Magie et sortilèges ; 1750, La Magie noire ou le Secret des secrets; 1762, Le Zodiaque mystérieux ; 1786, Aperçu de la cartomancie; 1791, La Médecine occulte, La Philosophie des hautes sciences.

Ces exemples ne sont qu'un petit échantillon représentatif des tendances de l'époque : certaines de ces publications s'efforcent de mettre en doute, voire de réfuter les affirmations des gens trop crédules ; cependant toutes prennent la peine de discuter la

question et même avec un singulier plaisir.

Dans la littérature proprement dite, on peut discerner une évolution qui va du scepticisme amusé et badin jusqu'à l'orée du fantastique en passant par la féerie et le merveilleux.

Badinage au début du siècle : on aime les aventures dans lesquelles le diablotin apparaît comme un personnage divertissant dont on peut se moquer. Le Diable boiteux de Lesage, publié en 1707, est le type même de ce genre de littérature.

Dans le même style, on trouve une foule de petits contes, comme : La

lorgnette du diable borgne pour connaître le passé, le présent et l'avenir ; Les Béquilles du diable boiteux ; Le Diable bossu.

La littérature merveilleuse d'inspiration orientale a un objectif différent : le lecteur est mis en contact avec le surnaturel, il est dépaycé, sans éprouver toutefois de véritable frayeur. Les Contes des mille et une nuits traduits par Galland rencontrent un public enthousiaste ; l'imagination s'y donne libre cours et les spectateurs sont heureux d'être dépaycés et débarrassés pour un instant de la monotonie quotidienne. Les ouvrages de ce type se multiplient : Les Mille et

une Faveurs, contes indiens, par Moncrif, en 1717, Les Mille et Une Heures, contes péruviens, par Gueullette, en 1733, Les Mille et Une Faveurs, par Mouhy, en 1740. Les Mille et Une Folies, contes tartares par Nougaret, en 1771.

Dans certains récits, la fantaisie satirique ou gracieuse fait place à une atmosphère plus lourde et le lecteur, au moins dans certains passages, est saisi d'effroi. Nous sommes alors tout proches d'un genre qui se développera très largement au siècle suivant, celui du conte fantastique.

C'est ainsi qu'au milieu du siècle un historien déjà connu, le moine bénédictin dom Calmet, compose un Traité sur les apparitions des esprits, revenants, anges, démons et vampires de Silésie et de Moravie. L'auteur présente ses récits avec un tel luxe de détails terrifiants et avec une telle objectivité apparente que le lecteur en vient à être pris par l'histoire, et à se demander parfois si ces faits n'ont pas réellement existé ; il n'est pas douteux que certaines descriptions des blessures horribles faites par les vampires, certaines scènes nocturnes dans les cimetières font penser aux Histoires extraordinaires d'Edgar Poe. Ces

différentes tendances trouvent leur expression la meilleure chez Jacques Cazotte.

Derrière le foisonnement des sectes et la variété des personnalités, on décèle, dans le mouvement irrationaliste et illuministe, des thèmes qui seront repris et amplifiés au siècle suivant : religiosité rebelle aux dogmes établis, attrait du mystère et de l'infini, exaltation de la sensibilité personnelle et de l'imagination, inquiétude vague et refus des règles traditionnelles. Il y a là une protestation de l'intuition contre le règne absolu de la raison, contre le "dessèchement" intellectuel du 18ème siècle. Ce malaise, cet élan vers

l'inconnu sont autant de signes avant-coureurs du romantisme, dont l'illuminisme est l'une des sources les plus fécondes.

Fin de citation

Je ne commenterai pas cet article, il me sert d'introduction à ce qui suit :

« La laïcité à l'école »

Référence :

Collection P. Clarac

« La classe de français »

« Le XVIIIe siècle »

Librairie classique Eugène Belin

1954

Pages 295/296/297

La France est très fière de son école qu'elle appelle volontiers école laïque, cette école accueille indifféremment les enfants, issus de tous les milieux, sans choix sur les niveaux de capacités, sans choix sur les comportements des familles comme des enfants.

La « laïque » est l'école de la raison et de la science ; elle n'est pas l'école des croyances, du sentiment, de la quête d'une humanité dans sa diversité. Elle est l'école où l'on se persuade, qu'assis autour d'une table, les hommes peuvent vivre ensemble autour du fait scientifique et selon des normes liés à la raison.

Ceci peut en effet constituer un bel idéal, quand cet idéal ne détruit pas, en toute connaissance, les autres modes de fonctionnement de l'être humain.

Ainsi, vous ne serez sans doute pas nombreux à comprendre le sens que je porte à ce texte, je vais « tenter » d'éclairer la démarche.

Quand vous pensez quelles que soient vos prétentions à une pensée claire, juste, vous êtes, presque tous, prisonniers des formes que l'éducation vous a imposées.

Certains ont eu la chance à côté des « formes » officielles, école, ministre d'un culte, famille, de faire d'autres rencontres qui accordent à leur mode

d'observation, à leur capacité de réflexion d'autres structures, ou ils ont résisté à ce qui leur était imposé de l'extérieur. Ceux-là font rarement les bons élèves, ceux qui renvoient au « professeur » une bonne image de l'enseignement reçu.

Les ouvrages scolaires parlent rarement et peu des Martinistes, en voici un digne d'intérêt puisqu'il nous accorde « trois » pages.

Saint-Martin, le philosophe inconnu est cité au prétexte de Cazotte que nous connaissons tous par son « le diable amoureux », je signale qu'il est possible de télécharger trois œuvres de Cazotte, « Ollivier » repris ici dans le texte

étudié, « les mille et une fadaïses »
« l'honneur perdu et recouvré ».

Ex : <http://visualiseur.bnf.fr/Visualiseur?Destination=Gallica&O=NUMM-87836>
ceci en 2008.

Les trois ouvrages sont numérisés en mode texte, ce qui me paraît très pratique pour la recherche par occurrence.

Partons à la découverte de cet ouvrage scolaire dans l'étude qu'il fait de « notre martiniste » Cazotte :

Citation :

Signes préromantiques CAZOTTE (1720-1792)

La réaction⁵ contre le rationalisme philosophique revêt parfois, à la fin du siècle, les formes les plus étranges. Occultisme, illuminisme-sont à la mode. Les pages qu'on va lire sont extraites d'Ollivier, « poème » (en prose) de Cazotte paru en 1763 (cf. Castex, *Le Conte fantastique en France*, Paris, 1951). Elles donneront une idée des extravagances⁶ auxquelles vont se laisser entraîner les imaginations⁷.

⁵ Ainsi donc, il y a une réaction contre le rationalisme philosophique, et une réaction qui s'inscrit dans plusieurs domaines dont ceux de l'occultisme.

⁶ EXTRAVAGANCE, Bizarrie, folie. *Extravagant*, qui est contre le bon sens et la raison, fou, bizarre. Il se dit des personnes et des choses. *Extravaguer*, penser et dire des choses, où il n'y a ni sens, ni raison. Dictionnaire de l'académie

Le coup porté sous la ceinture est doublé par un coup sur la tête, d'une réelle violence, « imaginations » note ci-dessous.

⁷ Imagination, Fantaisie bizarre, idée folle et extravagante. Les autres sens du mot imagination sont évacués

Né à Dijon en 1720, guillotiné le 25 septembre 1792, Cazotte n'est guère connu aujourd'hui que pour son roman allégorique, le *Diable amoureux*, et pour la « prophétie » que La Harpe lui attribue, mais a sans doute⁸ inventée, après coup, de toutes pièces : en 1788, à la fin d'un repas, il aurait prédit à chacun des convives le sort tragique qui leur était réservé (cf. Sainte-Beuve, *Lundis*, t. V). Cazotte avait été quelque temps l'ami de Saint-Martin, le « philosophe inconnu » (cf. Gérard de Nerval, *les Illuminés*).

⁸ Sans doute, le jeu routinier sur les mots à double sens, « sans doute » peut tout autant signifier une possibilité qu'une certitude !

Un conte fantastique⁹

Enguerrand, ami d'Ollivier, arrive dans un château près de Tortose, en Catalogne. Des femmes le reçoivent « sérieusement, ôtent ses bottines, prennent ses jambes nues et les examinent avec soin ». Étonné, il demande « quel intérêt on peut prendre à la tournure de ses jambes ». Une des dames lui répond :

[Pagination 236, Document électronique]

« Il y a environ quatre ans que nous fûmes attirés, l'un et l'autre (1), par des enchantements dans le palais de la fée Bagasse. Cette dangereuse sorcière, attachée au culte de Mahomet, voyant avec chagrin le progrès des armes

⁹ *Contes fantastiques*, Contes où l'on fait intervenir des esprits, des phénomènes inexplicables. Dictionnaire de l'académie

chrétiennes en Asie, voulut les arrêter en tendant des pièges aux chevaliers défenseurs de la foi (2). Elle construisit non loin d'ici un palais superbe. Nous mêmes malheureusement le pied sur les avenues; alors, entraînés par un charme quand nous croyions ne l'être que par la beauté des lieux, nous parvînmes-jusque dans un péristyle qui était à l'entrée du palais; mais nous y étions à peine, que le marbre sur lequel nous marchions, solide en apparence, s'écarte et fond sous nos pas : une chute imprévue nous précipite sous le mouvement, d'une roue armée de fer tranchant, qui sépare en un clin d'oeil toutes les parties de notre corps les unes des autres : ce qu'il y eut de plus étonnant c'est que la mort ne suivit pas une aussi étrange dissolution.

Entraînées par leur propre poids, les parties de notre corps tombèrent dans une fosse profonde et s'y confondirent dans une multitude de membres entassés. Nos têtes roulèrent comme des boules.

(1). *La dame et son frère.*

(2). *L'histoire se passe à l'époque des Croisades.*

[295]

[296]

Ce mouvement extraordinaire ayant achevé d'étourdir le peu de raison qu'une aventure aussi (p236) surnaturelle m'avoit laissée, je n'ouvris les yeux qu'au bout de quelque temps, et je vis que ma tête étoit rangée sur des gradins à côté et vis-à-vis de huit cents autres têtes des deux sexes, de tout âge et de tout coloris. Elles avoient conservé

l'action des yeux et de la langue, et surtout un mouvement dans les mâchoires qui les faisoit bâiller presque continuellement. Je n'entendois que ces mots, assez mal articulés : ah ! Quels ennuis ! Cela est désespérant.

Je ne pus résister à l'impression que faisait sur moi la condition générale, et me mis à bâiller comme les autres.

Encore une bâilleuse de plus, dit une grosse tête de femme, placée vis-à-vis de la mienne ; on n'y sauroit tenir, j'en mourrai ; et elle se remit à bâiller de plus belle.

Au moins cette bouche-ci a de la fraîcheur, dit une autre tête, et voilà des dents d'un bel émail. Puis, m'adressant la parole : madame, peut-on savoir le nom de l'aimable compagne d'infortune que nous a donnée la fée Bagasse ?

J'envisageai la tête qui m'adressait la parole. C'était celle d'un homme. Elle n'avait point de traits, mas un air de vivacité et d'assurance, et quelque chose d'affecté dans la prononciation. Je voulus répondre. Seigneur, j'ai un frère... je n'eus pas le temps d'en dire davantage. Ah ! (p237] Ciel, s'écria la tête femelle qui m'avait apostrophée la première, voici encore une conteuse et une histoire ; nous n'avons pas été assez assommés de récits. Bâillez, madame, et laissez là votre frère. Qui est-ce qui n'a pas de frères ? Sans ceux que j'ai, je régnerais paisiblement, et ne serais pas où je me trouve. - eh ! Plût au ciel ! Madame, dit la tête qui m'avait prise sous sa protection, que vous fussiez, depuis quarante ans, sur le trône de vos aïeux ; vous ne nous feriez pas bâiller à chaque

instant à nous fendre les oreilles. La tête qui arrive inspire de l'intérêt ; laissez-nous prendre part à sa fortune. - que parlez-vous de quarante ans, seigneur ? ... - eh ! Oui, madame, répondit la tête qui se déclarait pour moi ; quand vous aviez des mains, vous aviez l'âge qu'il vous plaisait d'avoir ; mais certainement, si le sort l'eût voulu, vous seriez dans la quarantième année de votre règne.

- seigneur Coqzinga, dit la grosse tête injuriée, vous vous faites connaître bientôt pour ce que vous êtes, pour la plus mauvaise tête... - ah ! Madame, répliqua la mauvaise tête, il y a deux lustres, trois jours, deux heures un quart et quelques minutes que vous nous fatiguez de vos prétentions et de vos grands airs ; et dès qu'il paraît sur la scène une tête qui... (p238) - eh !

Seigneur, dis-je alors, que je ne sois point, je vous prie, la cause... -eh ! Non, madame ; je vous l'avoue, à votre aspect, je n'ai pu me défendre... il allait poursuivre et me déclarer sans doute les sentiments qu'il prétendait que je lui eusse inspirés, mais il fut interrompu par une tête de son voisinage. C'est une pitoyable chose qu'une tête de petit-maître ! Seigneur Coqzinga ; est-il dit que le malheur ne conduira pas dans ce triste séjour une tête femelle, tant soit peu pourvue d'agréments, à qui vous ne débitiez des fadeurs, en nous mettant tous dans votre confiance ? Puis s'adressant à moi : ne l'écoutez pas, madame, c'est le plus grand fat de la cour de Perse ; vous pouvez d'ailleurs vous apercevoir que ce qu'il dit ne saurait passer le noeud de la gorge. - Ah ! S'écria Coqzinga, si jamais je puis

retrouver mes membres ! Ah ! Répondit son nouvel adversaire, si j'avois seulement mes mains ! Mais, seigneur, disais-je, ces disputes-ci vous sont trop loin... eh ! Non, madame, reprit Coqzinga, laissez-nous faire ; ne vaut-il pas mieux se quereller que de bâiller ? à quoi peuvent s'occuper des gens qui n'ont que des oreilles et des yeux, qui vivent ensemble face à face depuis un siècle, avec espérance de doubler, (p239) sans se perdre un instant de vue ; qui n'ont nulle relation, ni n'en peuvent former d'agréables, à qui la médisance même est interdite, faute de savoir de qui parler pour se faire entendre, qui... Coqzinga en eût dit davantage ; mais la tête, dont j'ai parlé la première, se mit à bâiller si fort, que ce fut le signal d'un bâillement universel dans lequel je fus entraînée. Que vous dirais-je, seigneur ?

Je me mis bientôt au ton de la compagnie, à laquelle je me trouvais agrégée. Je pris de l'ennui, de l'humeur ; je contredis, je querellai, et j'eus ma part des injures. Vous ne pouvez vous faire une juste idée de l'ennui qui nous dévorait. Désespérés d'être continuellement vis-à-vis tant de visages qui nous déplaisaient, nous jurions sans cesse de nous fuir tous de toute la vitesse de nos jambes, quand nous les aurions recouvrées, lorsqu'au moment où nous nous y attendions le moins, elles nous furent rendues. Tout-à-coup il nous prend une violente envie d'éternuer tous ensemble. Un instant après, une voix rauque, partant on ne sait d'où, nous ordonne de chercher nos membres épars ; en même temps nos têtes roulent vers l'endroit où ils étaient entassés. (1]

(1). Ce fantastique n'est pas sans analogie avec celui des mythes de Platon (Banquet et République)

[297]

Mais l'envie de se quitter réciproquement, (p240) la précipitation née de je ne sais quelle crainte, la confusion, le désordre, inséparables d'une recherche de cette nature, peut-être le désir de s'approprier le bien d'autrui, occasionnèrent de singulières équivoques. Des visages efféminés se placèrent sur des bustes de jeunes gens, des têtes très-actives sur des corps paresseux, des cerveaux métaphysiques sur des épaules femelles, des nez au vent sur des masses courbées sous le poids de l'âge ou des infirmités, des mains très-entreprenantes s'attachèrent à des bras énervés, un homme de loi s'en alla avec

les doigts d'un joueur de luth, un grand seigneur avec ceux d'un escroc(1).

**Ollivier, chant XI, édition originale
(1763)**

(1). Le frère de la dame n'a retrouvé qu'une seule jambe, et comme il avait « les jambes les mieux faites qu'on eût vu, et qu'il s'en piquait », sa soeur et ses amies examinent, comme on a pu le voir à l'arrivée d'Enguerrand, les jambes des nouveaux venus pour lui en trouver une seconde.

Pagination Clarac, 295/296/297

Pagination document électronique
236/237/238/239/240

Mon commentaire :

Comme par nécessité, la dernière note rehausse le niveau « d'extravagance » !

Le texte fourni n'est pas toujours identique à l'original :

Ainsi page 297 du Clarac nous pouvons lire :

... un homme de la loi s'en alla avec les doigts d'un joueur de luth, un grand seigneur avec les mains d'un escroc...

Le document électronique donne :

... un homme de loi s'en alla avec les doigts d'un joueur de luth, un grand seigneur avec ceux d'un escroc...

Il est à partir de là possible de supposer que d'autres différences existent. Que la possession ou la consultation du livre constitue une nécessité pour des études de fond.

Je reviens à mon propos :

Le monde de l'occultisme, des initiations ne connaît pas le traitement « laïque » auquel la laïcité nous permet d'attendre.

Laïcité se veut ici synonyme de Raison, proche des lumières dites philosophiques, elle ne signifie pas honnêteté du traitement des faits et des informations. Elle offre sa vision d'un

monde où le respect de l'autre dans ses différences n'est pas la « norme ».

La table des matières va nous confirmer ce combat de l'homme de raison contre l'homme d'imagination, contre l'homme de sentiments, contre l'homme religieux. Elle fait ainsi la part belle à Fontenelle : contre le merveilleux, l'ouvrage de la raison ; à l'abbé Du Bos, la critique du sentiment ; puis viennent ceux que l'histoire nous fait considérer comme les grands auteurs du 18^e : Montesquieu, Voltaire, Diderot, Rousseau ou Chénier.

Pourtant, le 18^e fut un siècle comme d'autres siècles avec ses multiples aspects. Certes il n'est pas possible de

tout retenir, de tout étudier, mais alors pour quels motifs frapper du sceau de la folie les hommes qui « ne pensent pas comme il faut », en termes clairs qui ne pensent pas comme ceux qui veulent exercer leur pouvoir qu'il soit de religion ou de raison pensent.

Etrange humanité que cette humanité où sans cesse des hommes tentent de dominer d'autres hommes au vain prétexte que « c'est pour leur bien ».

Notre tâche essentielle consiste à apprendre à utiliser nos capacités de penser au maximum de leur possibilité.

Un autre point de vue sur l'œuvre de Cazotte :

Texte repris de l'Internet.

Le fantastique à l'aube d'une nouvelle mimésis littéraire

Maria Cristina Batalha

*Universidade do Estado do Rio de
Janeiro (Brasil)*

Cet article se propose d'examiner la littérature fantastique comme un exemple de production culturelle qui peut contribuer fortement à une réflexion sur la littérature d'une manière générale, et en particulier celle qui s'élabore à partir de la modernité. En France, le roman *Le diable amoureux*, de Cazotte (1720-1792), représente l'acte de naissance du fantastique dans la littérature occidentale. La littérature qui surgit donc à la fin du XVIIIe siècle va mettre en scène toutes les contradictions pertinentes à cette époque

et intégrer à la fiction les grands débats de cette fin de siècle, ceux mêmes qui annoncent déjà la modernité. En fait, c'est vers ce moment que surgissent les premières manifestations d'une littérature qui tente de réfléchir sur ses propres fondements, qui relativise les champs du naturel et du surnaturel, du temps chronologique et du temps subjectif, du réel et de l'irréel, tout en rendant à la littérature son rôle d'oeuvre d'imagination. Il s'agit donc d'une littérature qui attribue de nouvelles dimensions à la problématique du sujet et ses représentations, ce qui, à notre sens, se dresse comme la clé de voûte de la modernité. Ce nouveau mode d'écriture se présente alors à la fin du XVIIIe siècle d'une part, comme un exemple de fiction qui problématise le débat autour des limites du conte

merveilleux et de son poids symbolique, et, d'autre part, l'esthétique rationaliste qui conseille le vraisemblable, et qui, par conséquent, ne peut plus rendre compte d'une vision du monde qui se pose comme un problème pour le héros. Nous estimons qu'à la crise de la représentation mimétique que tente d'exprimer le fantastique ont contribué nombreux facteurs d'ordre social, politique, philosophique et moral.

Sur le plan historique et politique, l'état absolutiste français est balisé par deux moments de rupture dont l'impact va répercuter sur le reste de l'Europe : d'une part, les Guerres de Religion, qui favorisent la mise en place d'un type de régime politique fondé sur l'absolutisme ; d'autre part la Révolution, qui lui impose une fin brutale, couronnée par la mort du roi. Au regard de ces

circonstances, Reinhart Koselleck y décèle le premier grand paradoxe du Siècle des Lumières : si celles-ci doivent leur existence à la forme absolutiste de gouvernement, les philosophes, en contrepartie, devaient oeuvrer pour détruire l'absolutisme dont ils étaient tributaires.

En fait, selon la pensée de Koselleck, le processus de rétablissement de la paix entrepris par l'état absolutiste ne peut s'imposer qu'au prix d'une centralisation du pouvoir, et il en découle que "la responsabilité absolue du souverain réclame et suppose la domination absolue" (Koselleck, 1979: 13-15). C'est seulement lorsque tous les sujets se retrouvent "pareillement soumis au souverain que ce dernier peut assumer seul la responsabilité de la paix et de l'ordre" (Koselleck, 1979: 16).

Partant, on voit s'installer un paradoxe fondamental qui va traverser le Siècle des Lumières et poser les bases du mouvement romantique : du moment où “la conscience ne peut s'unir aux conditions du temps”, la rupture entre l'intérieur et l'extérieur devient inévitable et “le sage se réfugie dans le secret de son coeur” (Koselleck, 1979: 17). Libéré de toute responsabilité politique – qui passe alors au seul ressort de l'état -, il ne reste plus au sujet que de se réfugier intérieurement dans l'anonymat, brisant ainsi le rapport culpabilité-responsabilité constitutif de toute conscience.

Or, cette dichotomie se répercute dans la littérature et, tandis que Voltaire civilise son “ingénu”, en le transformant en un citoyen européen fin et sensible, Rousseau oppose l'homme “naturel” à

l'homme social, fruit d'une civilisation corrompue, celui même qui se sent partagé entre la subjectivité et la solitude de ses "confessions", et celui du "contrat social". Il s'ensuit par là que tout le XVIIIe siècle sera dominé par ce paradoxe, car l'alternative entre la morale du Bien et celle du Mal peut dorénavant signifier le choix entre la guerre et la paix, le désordre et l'ordre. Au demeurant, poursuit Koselleck:

L'homme se coupe en deux : une moitié privée et une moitié publique; les actions et les actes sont soumis sans exception à la loi de l'Etat, la conviction est libre, en secrète liberté. (Koselleck, 1979: 31)

C'est donc la tentative de concilier l'homme et le citoyen qui fera déclencher le processus de désagrégation de l'état absolutiste, de

même que la morale “éclairée” cherchera à unir la différence entre l’intérieur et l’extérieur, tel le suggère l’article “Critique”, de l’*Encyclopédie* :
Un vrai critique doit considérer non seulement chaque homme en particulier, mais encore chaque république comme citoyenne de la terre (...) De là, le droit particulier et le droit public, que l’ambition seule a distingués, et qui ne sont l’un et l’autre que le droit naturel plus ou moins étendu, mais soumis aux mêmes principes. Ainsi le critique jugerait non seulement chaque homme en particulier suivant les moeurs de son siècle et les lois de son pays, mais encore les lois et les moeurs de tous les pays et de tous les siècles, suivant les principes invariables de l’équité naturelle.

Ce que l'on peut alors en déduire par là c'est que non seulement la morale se retrouve soumise à la politique, mais que cet ordre politique transforme les nations européennes en un seul corps sans frontières entre les états. Ainsi la politique, envisagée sous l'angle de la conscience "éclairée", s'ouvre-t-elle vers le progrès moral et vers l'universalisme. Par ailleurs, le nouvel ordre instauré par la Révolution française se construit à partir d'un autre paradoxe qui lui est inhérent : s'il est fondé sur la raison, il ne peut pourtant s'imposer que par la violence de la guillotine, des pillages et des émeutes. A ce titre, la Révolution se dresse alors comme un des grands mythes de la modernité, car elle promet la débâcle des anciennes valeurs morales, religieuses, politiques et sociales, mais

s'avère inefficace pour imposer le principe d'un Etat impersonnel, laïc et juste. En fait, elle ne fait qu'installer à la place de ce qu'elle a démolì le sentiment qu'Octavio Paz désigne par "un vide dans la conscience" (Paz, 1985: 65).

En outre, l'ordre politique, économique et social en France mis en place par la Révolution va reposer sur une autre contradiction, car, dans l'impossibilité de rendre compte de la violence qu'elle engendre par le biais de la rationalité, elle fait alors réapparaître l'irrationalité, dont le discours avait été neutralisé, et qui se voit subitement dépourvue d'un langage à même de l'exprimer.

En fait, le principe de liberté-égalité-fraternité, qui trouve son origine dans l'individualisme bourgeois, se dresse comme une source d'antagonismes et frappe le nouvel ordre depuis son propre

fondement : le libéralisme génère l'inégalité, et l'égalité ne peut s'installer qu'à partir du moment où l'on empêche les autres d'entasser des richesses. Comment concilier donc ce qui voit le jour sous le signe de la contradiction ? Comment accommoder les deux principes d'homogénéisation et de différence ? Or, sur le plan artistique, comme corollaire de cette dichotomie foncière, on voit alors surgir une opposition entre l'"artiste maudit" et le "bourgeois philistin", de même qu'une incompatibilité entre le génie créateur individuel et la nature unificatrice, d'une part, et la société matérialiste et positive, de l'autre, s'installe.

Les secousses révolutionnaires déclenchées par la diffusion des idées des philosophes chez les voisins européens –ainsi que la campagne

napoléonienne qui s'en est suivie— ont provoqué une remise en cause de l'ancien concept d'“universalisme” qui balisait la littérature néoclassique, point de repère des modèles canoniques en vigueur jusqu'alors. En France, Jean-Jacques Rousseau se voue à une écriture plus intimiste, tandis que Diderot approfondit ses questionnements des formes littéraires, notamment dans *Jacques le fataliste* et *Le paradoxe du comédien*.

En effet, on ne saurait nier l'importance du rationalisme des Lumières comme facteur décisif pour la reprise critique de toute une tradition littéraire, en refusant les normes esthétiques existantes tenues comme inébranlables, tout en poussant la création artistique vers la quête de la rénovation de la forme et la réflexion quant à la portée d'une oeuvre de

fiction. Cette reprise ouvre la voie à l'explosion romantique en Allemagne d'abord, et en France par la suite.

Toutefois, s'il est vrai qu'au XVIII^e siècle les idées des philosophes des Lumières ancrées sur la raison, le progrès et le bonheur prédominent par opposition aux ténèbres du fanatisme et l'archaïsme dans la politique et dans les sciences, il est également vrai que cet ensemble d'idées est loin d'être homogène et cohérent. D'une part, il est des écrivains qui se situent en marge des grands débats politico-philosophiques et, d'autre part, dans les milieux populaires, c'est l'oralité qui l'emporte toujours sur la littérature imprimée. C'est donc par l'intermédiaire de cette pratique ancestrale que les superstitions se maintiennent vivantes, quoique

combattues aussi bien par l'Eglise que par les philosophes.

Il faudrait aussi rappeler que, sur le plan littéraire, le XVIII^e siècle s'affirme contre la tradition, mais, parallèlement, nombreux écrivains s'en nourrissent : Voltaire, dans son théâtre, demeure fidèle au modèle que lui fournissent Racine et Corneille, tandis que le drame bourgeois s'impose comme une réponse à la tragédie classique, par exemple. Ainsi, le paradoxe philosophique qui traverse tout le siècle est-il bien loin de correspondre à une réelle opposition du point de vue esthétique. Le débat autour du roman et ses rapprochements avec l'histoire – et, par conséquent avec la vérité – repose plutôt sur des critères esthétiques que sur des critères philosophiques. Enfin, si l'esthétique classique et la morale condamnent le

roman, celui-ci est de plus en plus recherché, ce qui est d'ailleurs mis en évidence par la contradiction entre la théorie et la pratique exposée dans la *Préface de la Nouvelle Héloïse ou entretien sur les romans entre l'éditeur et un homme de lettres*, de Jean-Jacques Rousseau. Même si le roman sert de prétexte aux digressions philosophiques, voire aux questionnements quant aux lois du roman elles-mêmes, il prêtera néanmoins ses formes pour mettre en scène les paradoxes de ce siècle.

En effet, rien ne semble échapper à l'effervescence de cette période marquée du sceau de l'hétérogénéité, tant du point de vue philosophique – l'on passe successivement de l'optimisme et la foi dans le progrès de l'histoire d'un Voltaire, par exemple, à un certain pessimisme d'un Diderot,

déçu quant au pouvoir de la philosophie contre le pouvoir des tyrans – que du point de vue de la permanence d'un imaginaire populaire qui résiste à la raison et à la science. Comme le signale Foucault :

La constitution de tant de sciences positives, l'apparition de la Littérature, le repli de la Philosophie sur son propre devenir, l'émergence de l'Histoire à la fois comme savoir et comme mode d'être de l'empiricité ne sont qu'autant de signes d'une rupture profonde. (Foucault, 1966: 233) Le doute envahit la religion, la politique et les sciences, faisant basculer toutes les anciennes certitudes consolatrices et sécurisantes. À ce titre il nous semble pertinent de rappeler le thème du concours lancé par l'Académie de Dijon, et publié dans le *Mercur de France* en 1749, "Le

progrès des sciences et des arts a-t-il contribué au perfectionnement des mœurs ?”, qui permettra à Rousseau d’ailleurs de débiter dans sa carrière littéraire (Cassirer, 1999: 47). Aux classifications ordonnées du savoir qu’organise l’*Encyclopédie*, répond la montée de l’occultisme, de le spiritualisme - soit de tout ce qui s’abrite sous l’étiquette de l’ « Illuminisme »- et de l’irrationnel qui, bien que revêtu d’un certain “scientisme”, n’en traduit pas moins la même inquiétude quant au bonheur de l’homme, soit sur le plan social, soit sur le plan du privé, en essayant d’amener des réponses à ses multiples angoisses. Un refus de croire au caractère transcendant et immuable des valeurs morales, esthétiques et politiques s’installe, et toutes les

“vérités” se voient brusquement relativisées.

Outre les académies et les centres de discussion philosophique, de nombreuses associations secrètes voient le jour. Dans celles-ci, quelques hommes, quoique réfractaires à la religion, déposent leur confiance dans les seuls pouvoirs de l'esprit, et, toute proportion gardée, les recherches cabalistiques et les pratiques occultistes y effectuées permettent de “rationaliser” certains phénomènes, étant donné que tout devrait être soumis aux seuls critères de la raison et de l'histoire, même les superstitions, les fausses religions, voire les mystères du Christianisme. En fait, bien que ce soit le siècle de la philosophie, de l'histoire et des sciences, les hommes aspirent à une autre vérité secrète à laquelle les

vérités établies ne sauraient suffire. Lorsque les philosophes vont à l'encontre de l'Eglise, dont les discours se réduisait essentiellement à combattre le péché et le démon et à démontrer que la mort du corps était moins importante que la mort de l'âme, ils ouvrent la voie à une prolifération de sectes d'origines diverses, qui tentent de rendre compte de l'inconnu et de l'inexplicable. À ce sujet, constate Pierre-Georges Castex : Plus s'acharne l'esprit critique, plus s'affirme le besoin de croire ; le mouvement illuministe est une protestation contre l'implacable philosophie qui détruit les mythes consolants. Pourtant, les illuminés ne rencontreraient tant de crédit si les philosophes n'avaient sans le vouloir travaillé pour eux : l'affaiblissement de

l’Eglise favorise leur propagande.
(Castex, 1951: 15)

Nombreux courants illuministes cherchent à retrouver l’immuabilité d’un ordre que, selon eux, l’Eglise officielle et les différentes tendances philosophiques avaient masqué, et font susciter une réaction que certains auteurs désignent par l’“anti-Lumières”. Cependant, tout comme pour les Lumières elles-mêmes, ce mouvement est loin de présenter un contour net et défini, et là viennent se ranger des visions et des orientations assez diverses et contradictoires entre elles. Ce qui nous paraît alors évident c’est que l’opposition entre la foi et la raison demeurera comme la toile de fond de ce siècle, et à l’avance du mysticisme répondra une intense propagande antireligieuse. En somme, au

métaphysicien adonné au fanatisme et à la violence, s'opposera le philosophe disciple de la raison et de la vérité, combat incarné par les personnages de Huron et de Gordon, de l'*Ingénu*, conte philosophique de Voltaire. Pour conforter le cadre que nous venons d'exposer, il conviendrait de rappeler que les termes "Lumières" et "Illuminisme" ont une étymologie commune et ne se définissent que l'un par rapport à l'autre.

Aussi, l'homme, placé au centre de tout discours, est-il poussé par une confiance qui sert de garant à une vision optimiste quant à sa capacité infinie de tolérance et de transformation. L'homme "sain" et "socialement intégré", sujet de la raison rénovatrice, constructeur du progrès et l'incarnation du Bien était situé à un pôle opposé à celui de l'homme

“pervers”, “monstrueux”, l’incarnation du Mal, soit celui qui détruit l’image positive que l’on s’applique à construire. Cependant, l’homme “matériel” cède le pas à l’*Homme du désir* (Saint-Martin, 1790), perdu en un univers qui ne lui est plus accessible et dont les clés il tente de saisir. En fait, l’appropriation de l’image du démon par plusieurs romans de l’époque laisse entendre une tentative d’appréhender les réactions humaines face aux aspects les plus inquiétants et bouleversants de la problématique du Mal que nous ne réussissons pas à maîtriser.

Certes, les pactes avec le diable, la présence des sorcières et des revenants figuraient déjà dans la littérature sous la forme d’images allégoriques ou parodiques, étant donné que tout un domaine de l’imaginaire collectif –

source des peurs religieuses et des superstitions – avait déjà été libéré. Dans le processus d’appropriation de la thématique du surnaturel et du mystérieux, il ne restait à la littérature que trois options correspondant respectivement à trois visions distinctes du monde: la démystification par la satire, la fantaisie merveilleuse pour laquelle croire ou ne pas croire reviendrait au même, et la remise en cause du rapport entre le connu et le méconnu que la littérature fantastique naissante était amenée à mettre en scène, en refusant de trancher à la fois sur l’un et sur l’autre. Quoique que la littérature trouve son expression dans des oeuvres bien différentes entre elles, car elle a emprunté des chemins fort variés, le point en commun demeure la prise de conscience d’une crise de la

représentation qui ne saurait passer inaperçue.

Par ailleurs, il faudrait également souligner que c'est au sein d'un large éventail de nouvelles expériences littéraires que surgit le récit fantastique. Celui-ci en incorpore les procédés et, par un nouvel agencement narratif, réussit à créer un effet d'“étrangeté”. Cette littérature se range parmi d'autres manifestations littéraires qui revendiquent la liberté de l'imagination créatrice, en intégrant au fictionnel toute une dimension de la vie humaine qui en avait été écartée pour répondre aux exigences d'un canon à prédominance réaliste. Incapable d'appréhender le monde et d'amener une réponse satisfaisante au chaos que l'on tente d'ordonner, l'instrumental de la rationalité ne peut plus être mis à

l'oeuvre et le concept de réel se montre inefficace pour rendre compte du non-sens du monde.

En fait, ce que constate Roger Caillois (Caillois, 1966, vol. 1), c'est qu'il existe une synchronie concernant l'apparition des oeuvres fantastiques: entre Hoffmann, né en Allemagne en 1778, et Tolstoï, né en Russie en 1817, surgissent presque tous les grands représentants de la littérature fantastique. Cette coïncidence ne nous semble pas hasardeuse car elle correspond bien à la nécessité d'une reprise de la liberté de la fiction qui se produit simultanément en Allemagne – avec Arnim, Brentano et Tieck, par exemple –, en Angleterre – avec le roman gothique–, et en France, avec la publication des oeuvres *Le diable amoureux*, de Cazotte, en 1772, et quelques années plus tard, le

Manuscrit trouvé à Saragosse, de Potocki.

Toute civilisation a besoin de construire une image globale solide et cohérente de soi et c'est bien sur celle-ci que vient se fonder la mimésis littéraire. Or, ce principe de base faisant défaut, la création littéraire se voit par conséquent déstabilisée. La littérature réaliste – qui se propose de produire l'illusion de la réalité entendue comme vraie - ne suffit plus à traduire ce qui se passe autour de nous, de même que la soi-disant description linéaire de la “tranche de réalité” se révèle impertinente pour exprimer la réalité plurielle, inachevée et en transformation permanente qui se dresse devant nous. Compte tenu d'un pareil cadre, les signifiants deviennent d'autant plus changeants et polysémiques que la littérature réaliste

perd la crédibilité que le pacte qu'elle établit avec le lecteur exige d'elle.

Selon Wolfgang Iser, les actes de feindre qui constituent le propre de toute littérature sont multiples, et chacun d'eux correspond à une transgression des limites spécifique. Dans le merveilleux, le fictif peut contrôler l'imaginaire à tel point que celui-ci apparaît comme une modification totale, à savoir la réalité est entièrement reniée dans le texte et la fantaisie s'impose dans toute sa plénitude. Les modes de représentation de la réalité –la rhétorique– y sont mis à l'oeuvre, mais ceux-ci sont amenés à se mettre au service de la fantaisie, perçue alors comme une nouvelle réalité purement textuelle. C'est par conséquent le travail sur le récit que produit la rhétorique qui fait de sorte que la fantaisie s'investisse

de la crédibilité d'un "événement" retourné à l'envers par rapport aux "événements de la vie réelle" (Iser, 1996: 276-277). Une telle procédure rend évident la prédominance du fictif – acte intentionnel – qui transfigure la fantaisie en réalité et celle-ci en fantaisie.

Or, nous estimons que la différence entre les deux stratégies mises à l'oeuvre dans toute production littéraire repose exactement là-dessus : d'une part, la littérature dite réaliste qui masque le "mensonge romantique", et de l'autre, la fiction merveilleuse qui exacerbe l'acte de feindre. C'est donc dans le cadre de la prise de conscience de ces deux propositions mimétiques que surgit la littérature fantastique. Grâce à l'incompatibilité qu'elle étale en se refusant de prendre parti entre un

“réel” et un “irréel” qui s’excluent entre eux, elle problématise à la fois le “mensonge romantique” et la “vérité romanesque”.

Amorçons maintenant quelques conclusions, à savoir qu’en premier lieu le Siècle des Lumières est loin de constituer un bloc cohérent et uniforme et que la raison qui domine cette période ne supprime pas pour autant un relent de superstitions et une vocation occultiste manifeste. En deuxième lieu, il conviendrait de rappeler que le basculement des valeurs déclenché par les idées des philosophes et, en particulier par le processus révolutionnaire ne laisse au fond qu’un goût amer et nostalgique de perte de repères, si bien illustrée d’ailleurs par des oeuvres comme *Paul et Virginie* d’une part, et *Les liaisons dangereuses*,

de l'autre. En troisième lieu, c'est dans cette fin de siècle où règnent le paradoxe et les enjeux de la crise de la représentation que voit le jour un nouveau mode de récit identifié comme «fantastique». Comme celui-ci trouve sa raison d'être dans le jeu du possible et de l'impossible, il permet de mettre en scène les contradictions qui traversent le siècle, tout en se dressant comme un espace privilégié où viennent s'affronter les limites mêmes de la littérature d'une manière générale.

Le fantastique établit un rapport d'intimité étroite avec le processus de narration fictionnelle et partant, avec la littérature elle-même et l'esthétique, car son écriture-lecture implique un point où viennent se rencontrer trois plans simultanés : le ludique, l'affectif (fascination-répulsion) et l'heuristique

(autoréflexion). Dans le premier cas, la dichotomie réel-surréal, présence-absence présente dans toute fiction y apparaît de manière atténuée et cependant problématisée. Pour le deuxième plan –l'affectif–, comme la paire fascination-répulsion est exacerbée dans le récit fantastique et que l'affectif sert de médiateur entre le lecteur et l'acte de lecture, cela fait que, tel le suggère Jean Fabre (Fabre, 1992: 274), «le monstre fascinant» soit à la limite le livre, c'est-à-dire l'expérience littéraire elle-même. En dernier lieu, la pression heuristique que l'oeuvre fantastique suscite attire l'attention sur le plan cognitif de l'écriture littéraire, étant donné que le code heuristique y présent oblige à réfléchir sur le statut du réel par rapport aux événements narrés, soit le statut de toute oeuvre littéraire en soi.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BESSIERE, Irène. (1974) : *Le récit fantastique*. Paris : Larousse.
- CAILLOIS, Roger. (1966) : “De la féerie à la science-fiction”. Dans *Anthologie du fantastique*, 2 vol. Paris : Gallimard.
- CASSIRER, E. (1999) : A questão Jean-Jacques Rousseau. Trad. Erlon José Paschoal. São Paulo : UNESP.
- CASTEX, Pierre-Georges. (1951): *Le conte fantastique en France: de Nodier à Maupassant*. Paris : José Corti.
- CAZOTTE, Jacques. (1979) : *Le diable amoureux*. Préface et notes de MILNER, Max. Paris : Garnier-Flammarion.
- FABRE, Jean. (1992) : *Le miroir des sorcières*. Paris : José Corti.
- FOUCAULT, Michel. (1966) : *Les mots et les choses*. Paris : Gallimard.
- GIRARD, René. (1961) : *Mensonge romantique et vérité romanesque*. Paris : Grasset.
- GOULEMOT, Jean-Marie. (1989) : *La Littérature des Lumières*. Paris : Bordas.
- ISER, Wolfgang. 1985 [1976] : *L'acte de lecture : théorie de l'effet esthétique*. Bruxelles: Pierre Mardaga.
- ISER, Wolfgang. (1996) : *O fictício e o imaginário*. Trad. Johannes Kretschmer. Rio de Janeiro: Eduerj.
- KOSELLECK, Reinhart. (1979) [1959] : *Le règne de la critique*. Trad. do alemão por Hans Hildenbrand. Paris : Minuit.
- MALRIEU, Joël. (1992) : *Le fantastique*. Paris : Hachette.
- PAZ, Octavio. (1978) : Ambigüidades do romance. *Signos em rotação*. São Paulo : Perspectiva, 63-74.
- POTOCKI, Jean. (1958) : *Le manuscrit trouvé à Saragosse*. Préface de Roger CAILLOIS. Paris : Gallimard.

TODOROV, Tzvetan. (1975) [1970]: *Introdução à literatura fantástica*. São Paulo : Perspectiva.

Vsl versus vls

Le volume de la loi sacrée est-il la bible ?

Si c'est la bible, pourquoi ne pas l'appeler bible et lui donner du v l s !

Comment bâtir une maçonnerie que l'on voudrait universelle sur le livre d'un seul peuple, le peuple de la bible, avec ses annexes éventuelles ?

Si la bible est le Livre, alors la maçonnerie est une forme nouvelle de catholicité, son universalité équivaut à la catholicité, les deux mots pouvant signifier la même chose !

Peut-on choisir un autre livre ?

Pratiquement sans aucune difficulté, comme de le supprimer :

Comment alors expliquer la structure de nos rituels ? Comment faire référence à Hiram sans faire référence à Israël ?

La bible, que l'on soit en accord ou non avec son contenu, les utilisations faites, constitue la pierre de fondation des rites maçonniques.

La tentative d'y introduire d'autres éléments, dans les degrés, interpelle !

Le livre, un des trois grandes lumières, devient par un usage maçonnique le livre des hommes. Il devient compréhensible, que pour Rome cela

soit l'une des motivations à une excommunication !

La bible de départ est celle dite du « roi James ». C'est la plus aboutie, et la plus disponible en 1723 !

Dans une loge, cette bible ne peut être reliée, à mon avis, à une « croyance » de nature religieuse. Elle se trouve le lieu des symboles qui permettent à l'homme de comprendre ses fonctionnements en travaillant sur le symbolisme.

Nos symboles maçonniques sont des chantiers personnels des lieux de travaux individuels ou collectifs, ils ne peuvent devenir des « vérités ».

Un symbole permet d'avancer à la rencontre de soi, des autres hommes, s'il permet en plus d'autres « rencontres »...

A la porte du temple, nous pouvons laisser nos métaux, comme nous pouvons abandonner nos croyances, nos préjugés, nos modes de vie, nos comportements.

Qu'un autre livre, fut-il « blanc », soit utilisé dans une loge maçonnique, voilà qui me dérange, pour les travaux réguliers !

Qu'un serment initiatique soit prononcé sur un autre livre que celui de référence de la personne, voilà qui m'effare !

Un code, militaire, juridique, une page blanche, voilà qui pour un serment me semble pouvoir être en accord avec le futur initié.

Qu'un autre symbole que la bible source de nos légendes, des autres symboles soit présent pour les travaux courants, voilà qui me laisse rêveur.

Ce qui nous unit, c'est aussi un ensemble de données qui pourraient être communes, pourtant lorsque des hommes refusent ce qui a nourrit la construction qu'ils utilisent, j'ai quelques difficultés à saisir l'exigence.

Ils sont donc inaptes à laisser leurs croyances extérieures, leurs idéaux extérieurs à la porte du temple... que viennent-ils faire dans une loge ?

Que les traductions soient « fautives », comme les originaux, cela me semble bien humain !

Tout texte d'homme offre une valeur d'homme.

Les textes de la bible offrent de remarquables exemples de sagesse et de folie d'hommes !

Comme d'autres livres offrent d'autres exemples ou les mêmes !

La différence est dans la construction du système maçonnique, lequel repose sur des données particulières à une époque, par des hommes d'une époque

Hiram coupé des légendes de dieux sacrifiés devient un homme rigide, attaché à des principes rigides, inapte à comprendre l'angoisse qui rend fou trois compagnons !

Voeux

Il est de coutume, en début d'année maçonnique ou non de présenter des vœux...

Comme si Dieu, la gentille fée ou le petit lutin, allait les exaucer.

L'homme de raison est-il décider à changer Soi en changeant d'année ?

Santé

Santé, je la prends en charge :

Je mange, mieux, lentement, en devenant conscient de ce que je mange !

Je bois, mieux, plus souvent, en choisissant l'eau que je bois !

Je donne à mon corps la possibilité de récupérer une musculature !

Argent

Je dépense mieux ce qui m'appartient !

Je dépense ce que j'ai gagné, ce qui m'a été octroyé.

Amour

S'aimer soi-même permet de s'occuper de soi, rien d'égoïste donc, S'aimer soi-

même permet d'éviter de se créer des illusions !

S'aimer soi-même permet de prendre le temps d'aimer autrui !

Cela pour les vœux profanes, pour d'autres la grâce, la connaissance, la charitas !

Chiffres nombres statistiques

Sectes selon les données fournies par les parlementaires

Les nombres de personnes concernées par les sectes supposées dangereuses offrent une fourchette en partie basse de 45 000 personnes

Fourchette en partie haute de 208 300 personnes

Les sectes supposées sous surveillance ne sont pas chiffrées

Rappelons que le terme secte n'a pas de définition juridique claire, si elle en a une

Que les critères retenus tombent sous le coup des lois françaises existantes

Dans le même temps

Les statistiques de viols concernent de 8 000 à 25 000 personnes selon les chiffres officiels environ 8 000 et qu'environ 800 soit 10% des victimes sont du sexe masculin.

Mais sur l'ensemble des victimes c'est quasi un enfant sur deux victimes qui est violé.

C'est à la fin du siècle précédent que le nombre de condamnations pour viol est le plus proche de 2 000. (Notons que sur ces dernières années c'est en 1984 qu'il y a eu le moins de condamnations environ 600)

Si on considère que les deux données peuvent être mises en parallèle viols sectes pour les « difficultés » posées à une investigation policière de base : pas facile de déclarer un viol, pas facile de prouver les données sectaires illégales

Nous devrions nous trouver face à un nombre de condamnations pour pratique sectaire très important, malgré les difficultés à prouver certaines données.

2 000 condamnations, 8 000 viols recensés

Combien de condamnations pour une population sectaire qui se situerait a minima autour de 50 000 cas ?

Si nous relevons sur un tableau 2005 de statistiques des données « partielles »

Sur 623 000 condamnations prononcées, 128 000 relèvent de la conduite sous état alcoolique et 36 431 sont relatives aux stupéfiants.

Les problèmes d'addictions occuperaient un peu plus de 20% de l'espace juridique.

Nous pourrions y ajouter les diverses violences sous l'emprise d'alcool et autres drogues.

Si notre police a du temps, pour environ deux cent mille condamnés pour alcool et drogue, nous avons dit condamné... cela suppose bien d'autres interventions encore dans ce domaine

Il est possible de comprendre que d'autres problèmes ne soient pas prioritaires :

Une enquête demande du temps, « souffler dans le ballon » demande quelques instants.

**GLDF nos « grands »
imbéciles et infâmes ?**

Dictionnaire de l'académie 1935

IMBÉCILLITÉ. n. f. Caractère de celui qui est plus ou moins incapable de raisonner, de comprendre et d'agir judicieusement.

Il signifie, par extension, Actes ou paroles d'un sot, d'un niais.

INFAMIE. n. f. Flétrissure imprimée à l'honneur, à la réputation, soit par la loi, soit par l'opinion publique.

Il se dit pour désigner le caractère déshonorant, honteux, vil d'une chose, d'un acte.

Les grands du petit monde de la Grande Loge de France, association qui reçoit mon actuelle adhésion maçonnique, vient de sortir un futur cadavre.

Pour lutter contre les sectes

SECTE. n. f. Groupement de personnes qui suivent les mêmes opinions, qui font profession d'une même doctrine philosophique.

La secte d'Épicure. La secte des stoïciens.

Il se dit aussi, en matière de Religion, de Groupements constitués à l'écart d'une

Église pour soutenir des opinions théologiques particulières.

La secte des donatistes. Les sectes anabaptistes.

Pour lutter contre les sectes, la GLDF veut instituer la signature d'un document exigeant d'un candidat qu'il révèle son adhésion à toute association (on peut supposer : association de fait, association type loi de 1901...)

Le but du jeu est d'éliminer les éventuels sectaires, loups s'introduisant dans la bergerie pour dévorer ces pauvres moutons de francs-maçons !

Imbécillité :

Il s'agit d'une intrusion dans la sphère de la vie privée ; il y faut que le signataire ait en fait consenti à la légitimité des demandes de la grande loge de France ; il faut que le signataire reconnaisse la régularité de la grande loge de France ; il y faudrait que le signataire tolère d'éventuelles intrusions dans sa vie sociale, dans sa vie familiale... vérifications y obligent !

Toutefois il est trop vrai que le port du tablier, les offices « honorifiques » rendent détenteurs de vérités sans y avoir de preuves à fournir !

Le rapport Vivien, de sinistre mémoire fraternelle avait écarté implicitement toute définition juridique de la secte, définition qui induirait à prendre en considération des croyances qui ne relèvent pas de l'autorité de l'Etat.

En revanche, elle appelait l'attention des magistrats sur les dérives sectaires qui attentent aux droits de l'homme et entraînent la déstabilisation des équilibres sociaux.

De ce point de vue la circulaire se situe sur un terrain solide et de portée générale.

Je constate :

La secte c'est les autres, ceux-ci ne se gênent pas pour qualifier les franc-maçonneries de secte (la plupart du temps, ils ne font aucune différence entre les divers courants).

Une franc-maçonnerie qui mettrait en avant les valeurs de laïcité et refuserait aux organisations religieuses le droit à leurs membres d'afficher leur religiosité pourrait entraîner la déstabilisation des équilibres sociaux par exemple : combats entre laïques et catholiques, luttes verbales violentes entre laïques et musulmans... et me voilà, moi, franc-maçon tout bleu, même simple apprenti, amoureux de la belle laïcité, devenu sectaire et tombant sous le coup d'une loi antisecte !!! Du moins relevant de la

juste action d'un magistrat faisant travail de bonne magistrature !

Le sinistre rapport Vivien, nouveau McCarthy, avait une annexe à sa circulaire qui faisait référence à une liste de mouvements pouvant être qualifiés de sectes, liste toujours utilisée par ceux qui veulent ignorer le fait qu'elle soit devenu illégal, merci monsieur Raffarin, premier ministre ; que j'ai démontré preuves à l'appui aisément vérifiables que trop des sectes référencées était un mauvais copier coller d'une « histoire littéraire de la France » parue aux éditions sociales en 1975 et dont les auteurs sont P. Abraham et R. Desné.

Belle façon d'utiliser les crédits de l'état et de prendre le contribuable pour un triple imbécile !

Infamie :

Citation tirée de Wikipédia :

L'antimaçonnisme naît de la méfiance envers le secret gardé sous serment, les serments "sous peine d'avoir la gorge tranchée", la défiance envers l'ésotérisme considéré comme un obscurantisme, les interventions dans la vie publique de groupement gardant leurs délibérations secrètes, l'affairisme qui serait favorisé par le voile du secret,

le goût du mystère et la crainte plus générale des « sociétés secrètes ».

L'antimaçonnisme résulte en partie de caractéristiques attribuées aux francs-maçons : leur élitisme, leur « discrétion », un système hiérarchique qui ne dévoile pas toujours ses membres les plus influents, et le système des « réseaux », qui s'oppose à des groupes de réflexion et lobbys faisant des propositions à visage découvert sur la place publique (think tank). Son idéologie principale y a toujours été les Lumières souvent mêlée de mysticisme ésotérique et de passion pour l'occulte. Certains y adhèrent par sincère adhésion à cette idéologie décrite comme progressiste, par intérêt pour le

symbolisme ou l'ésotérisme ; d'autres pour s'y faire des relations affairistes ou carriéristes, entrer dans un réseau afin d'en obtenir des privilèges. L'antimaçonnisme peut également être motivé par un militantisme pour un débat public transparent, non accaparé ou falsifié par des groupements occultes.

En France, l'antimaçonnisme s'accroît à partir de 1884 à la suite de l'encyclique *Humanum Genus*^[9] du pape Léon XIII qui condamne les activités de la franc-maçonnerie. Leur dénonciation culmine avec les propos de Léo Taxil qui, avec son canular, va amalgamer la franc-maçonnerie et le satanisme, désignant le Baphomet à tête de bouc comme leur idole. Les années qui

suivent voient une floraison de l'antimaçonnisme qui, avec l'affaire Dreyfus, se combine avec l'antisémitisme. C'est alors que se propagent les dénonciations de complots judéo-maçonniques dans les milieux d'extrême droite et chez les nationalistes doctrinaires. De nombreuses revues se consacrent exclusivement à la dénonciation de la franc-maçonnerie et, en particulier, à l'implication du Grand Orient de France dans la vie politique de la Troisième République, comme dans l'exemple demeuré célèbre du député Henri Brisson.

En zone occupée, après avoir saisi ses biens et occupé ses locaux, les Allemands s'occupèrent assez peu de la franc-maçonnerie et se contentèrent de la politique antimaçonnique du régime de Vichy. Le 11 août 1941, une deuxième loi antimaçonnique, plus radicale, fut publiée. Elle décrétait la publication au Journal Officiel des noms des francs-maçons identifiés par le Service des Sociétés secrètes et leur appliquait le Statut des Juifs.

En 2002, Christian Cotten et son mouvement, politique de vie, ont réclamé « la séparation de l'État et de l'Église maçonnique », soutenant que l'exercice d'une fonction dans la

magistrature était incompatible avec l'appartenance aux loges^[16] en posant la question de l'adéquation de la magistrature française avec le droit européen.

Il aurait pu faire de même avec les fonctions électorales, nous aurions ri davantage.

Inutile d'ajouter à la lecture de ces lignes, que nous n'allons pas nous placer dans un fil différent des cordes utilisées aux pires heures de l'histoire des hommes.

Que notre frère Cotten aura un réel plaisir à poser l'adéquation de la magistrature française et particulièrement des magistrats

adhérents de la grande loge de France et de la législation européenne.

L'infamie est éthique !

Je ne sais si notre ami Alain Graesel fera encore un lien efficace avec l'Elysée si un retour brutal de bâton nous est offert :

L'obligation de nous déclarer franc-maçon lors de nos diverses activités officielles, emploi par exemple, ou associatives ?

Question illégitime

Une confusion s'établit cycliquement entre ce qui semble fondé en droit et des justifications considérées comme rationnelles de ce droit a posé.

La fonctionnalité du jugement rationnel et du jugement éthique ou moral est capté par un seul modèle considéré comme valable : la conformité de l'acte inférieur à l'acte supérieur.

L'officier peut dès lors considérer comme "légitime" et non seulement légal, tout ce qui présente l'apparence d'un ordre régulier.

Toute idéologie répond à une "attente normative".

Le souci de conformité à la loi, de légitimité des lois va disparaître pour favoriser le « respect » de l'attente.

La loi devra permettre la violence légale et l'approuver quand elle vient combler l'attente normative !

Cela se prépare par une production de normes (antiterroristes, anticomunistes, antisémites, anti ce qui est contraire à la norme attendu), une jurisprudence relative à l'application de ces normes et la doctrine s'insinue

dans les médias, prend justification dans les théories scientifiques

J'avoue mon étonnement constant dans l'élaboration des découvertes favorisant un racisme, qu'il soit historique, ou d'actualité.

Le génie humain dans ces exercices me laisse sur les genoux d'admiration, (par contre je risque de marcher longtemps à la rencontre de fabricants d'armes de paix !

En pratique, nous pouvons nous interroger sur la " rhétorique juridique" pratiquée par la communauté des juristes en position d'exercice.

Quand un juge met en action sa conscience professionnelle dans les litiges relatifs aux normes qui « bannissent », « dépouillent » ; on trouve des publications qui banalisent, qui consacrent, qui font passer le crime sur l'homme à une nécessité légale.

Nous avons heureusement quitté les systèmes de proscription par anathème (censure, damnation, malédiction, imprécation, réprobation...), issue du droit canon, et mis en place un droit qui est censé répondre à un droit laïc et rationnel, une « autre idéologie » (condamnation, punition, peine,

sanction, sentence, jugement, arrêt, interdiction, prohibition...).

Le danger reste le même : offrir en « cadeau » à un homme des mesures qui l'effacent comme sujet, parfois qui l'effacent de l'espace-temps.

Les « mesures » sont prises, trop souvent, sous l'impulsion de "groupes puissants et déterminés", des groupes animés par la passion qui se masque de raisons.

Peut-on imaginer que je doive prouver ma "non appartenance » à une

association à partir du moment où la norme exige que telle association disparaisse !

Pour être clair si je vis sous le gouvernement de vichy, si je suis présumé juif, je dois prouver que je ne suis pas juif, moi, et nul autre.

On peut d'abord admettre que les représentations doctrinales sont, en principe, dégagées de tout lien de subordination. Certes, elles comptent pour la carrière universitaire, mais ne se rattachent ni au principe hiérarchique ni à l'obligation de réserve. Le glossateur émet une libre opinion qui, selon l'expression consacrée, n'engage que son

auteur - et non la Faculté. Cette libre opinion peut être émise "de sententia ferenda", ou comme critique constructive de la loi ou du décret ; mais cela n'oblige pas à approuver le droit dont on fait l'exégèse.

Un système rhétorique particulier qui combine plusieurs modalités de description et de valorisation.

Le désaveu par prétérition : le silence ne saurait, en aucun cas, se voir attribuer ici une valeur neutre.

Du constat à l'euphémisation : Nous avons déjà évoqué la modalité du discours qui consistait à reproduire les textes sans les commenter.

Apologie ouvertement fondée sur les critères raciaux et religieux

Le discours accompagne les protagonistes du drame, soit pour commenter l'action, soit pour la conseiller.

"Les contestations les plus modérées engendrent de violentes disputes parmi

les hommes ; aussi le sage évite-t-il
d'entrer en discussion avec ses amis".

Jésus !

Jésus ou Hiram ?

Qui est Hiram, est-ce Jésus ?

Jésus est-il admis en maçonnerie ?

Est-ce un ami ou un ennemi du maçon ?

Très Vénérables Maîtres, sœurs et frères, vous qui composez cette chambre du milieu, je vous invite, une fois encore, à l'étude de ce livre que nous ouvrons sur les premiers versets de l'évangile selon saint Jean.

Existe-t-il une force ou un principe supérieur qui nous gouverne et à qui nous devons tout ?

L'étymologie du mot religion est obscure ; accéderez-vous au sacré de la religio ou vous contenterez-vous d'une chaîne humaine.

Rappelons quelques origines, relego a donné reléguer, exiler, il signifie encore rassembler de nouveau, repasser par un lieu ; une forme religatio signifie action de lier ; la religio rappelle la conscience, le respect, la crainte, la croyance, le culte, l'engagement, la consécration.

Dieu, le grand architecte,
l'Inconnu donne-t-il un sens à ma
vie ?

Dieu, si vous acceptez son
existence, reconnaît-il les
hommes ?

Quel serait le lien qui unit les
hommes dans la « religio » ?

Quel serait le lien qui unirait
l'homme à un « grand architecte
de l'univers » ?

Comment retrouver les morceaux
éparpillés, reconstituer la colonne,
retrouver ce qui n'est plus.

L'initiation impose une marche droite, puis affirmée pour que l'initié puisse passer le miroir qui renvoie la peur, l'ignorance, la prétention, la superstition aux domaines d'un savoir par l'épreuve, l'expérimentation.

Un fondateur de religion répondrait-il à vos besoins ?

Jésus Christ ?

Chaque siècle a composé un Jésus selon ses besoins.

Saint Martin affirme dans l'homme de désir, chant 56, que la

religion a même transformé le Christ en tyran.

« Et ils voudraient encore douter de la divinité du réparateur ! Et ceux qui disent n'en pas douter, font de sa voie de grâce, une voie de rigueur, une voie de tyran ! Ils n'ont donc jamais connu les douceurs du vrai sabbat ! Ils n'ont donc jamais connu la différence du travail que nous faisons avec nos forces, et de celui que nous faisons avec les forces du réparateur ! Ils n'ont donc jamais pu se dire : ce sabbat est si doux, qu'il est juste que nous le gagnions à la sueur de notre front,

et que nous craignons d'en prodiguer l'usage. »

La shoah introduit une réflexion renouvelée sur le judaïsme.

Hitler a voulu exterminer les hommes d'une nation.

Depuis, nous avons laissé la technique s'améliorer.

En exigeant, légalement, que le critère de la vie soit le gain, qui exterminons-nous ?

Qui laissons-nous exterminer ?

L'enseignement et l'action de Jésus ont provoqué un conflit suffisamment grave pour que son élimination physique soit décidée.

Jésus mène avec les prêtres de Jérusalem un jeu qui conduit à la croix.

Les combats de Jésus sont, parfois, rudimentaires ; il refuse à des hommes le plaisir qu'apporte le titre de maître, le statut d'érudit.

Pourtant, les rabbis tolèrent la pratique du désaccord autour des questions relatives à la Tora. Plusieurs judaïsmes coexistent. Le débat sur l'interprétation de la Tora est permanent. La différence

d'opinion est une norme au temps de Jésus.

L'enseignement de Jésus diffère du judaïsme dans l'amour et l'autorité.

Pour J C l'Amour est placé au-dessus de tout, l'amour d'autrui est plus nécessaire que tout le rituel du temple de Jérusalem.

Il parle d'autorité, il affirme détenir l'autorité directement de son Père.

« ... mais moi, je vous dis...
Matthieu 5,21

Il combat le temple, Marc 11,15 ; il réaffirme la perversion des rites cultuels comme le faisait Jérémie 7,11 ; il affirme la disparition du temple nécessaire puisque le temple n'est pas l'intermédiaire entre Dieu et l'homme.

Ennemi de ceux qui veulent bâtir des temples pour Dieu, sans place pour l'homme !

Ami de ceux qui affirment une parfaite égalité entre tous les représentants de la vie dans l'ensemble des règnes.

Ennemi des «carriéristes de la spiritualité», de ceux-là qui ayant eu un jour la chance d'aborder aux

rivages de la connaissance
initiatique se croient trop
volontiers investis d'une
supériorité alors qu'ils n'ont
d'autre mission que celle de se
rendre plus utiles et de devenir de
meilleurs serviteurs de la Vie et de
la Vérité.

La médiation est réalisée dans le
cadre de la communauté des
chrétiens Marc 14, 58, Jean 6,14.
Il rejette ainsi tout l'héritage de
l'exil à Babylone.

Ennemi de Zorobabel et des
conséquences géocentriques d'une

politique fondé sur le temple à Jérusalem.

Qu'il soit ou non le messie, qu'il soit nommé messie, cela ne devait pas déranger le peuple ou les représentants de l'autorité juive ou romaine.

Il était un messie de plus dans l'histoire des messies en Israël.

Comme prophète, Jésus annonce que chacun est fils ou fille de Dieu (Luc 10,22) ; il annonce le royaume de Dieu. Il affirme l'urgence d'une conversion ; de la réponse donnée au désir de dieu, sur moi, dépend, immédiatement, ma vie comme ma mort.

Jésus à l'image d'un de nos supposés mauvais compagnon ou Jésus adapté à la maçonnerie par le symbole Hiram ?

Qui est mon Jésus, le Jésus que je crois comprendre ?

De l'historicité des données, même à travers le seul témoignage officiel, que savons-nous ?

La naissance de Jésus est incertaine de lieu, de date.

La mort est plus précise dans ses données, le lieu est précis le Golgotha à Jérusalem, l'année peu fixée. Il est crucifié sous Ponce Pilate.

L'indication temporelle est là ; nous dirions de la même façon, c'était sous la quatrième république, sous Louis quatorze.

Que certains affirment qu'il est mort à l'équivalent du 7 avril de l'an 30 ; qu'il soit né en 5 ou 6 avant notre ère à Bethléem ou Nazareth ; qu'il ne fut pas crucifié, selon les musulmans et certains gnostiques ; qu'il fut homme et Dieu, tout homme ou tout Dieu, en proportion homme et Dieu ; voilà de bien passionnantes questions qui apportent la division, la séparation.

J'oubliais, certains le font voyager en Inde, en Egypte, au Tibet ; il est de mode de voyager pour apprendre.

Fils du charpentier Joseph, qu'y a-t-il dans ses propos, dans son langage, dans son comportement qui fixe la charpente en lui ; comme la maçonnerie fixe le langage du maçon ?

Jean Baptiste et Jésus sont proches ; ils sont cousins, selon l'évangile ; relation de disciples, l'un étant d'abord le maître puis Jésus récupérant toute autorité.

Le baptême de Jean par l'eau est pratiqué sur Jésus.

La clé de l'enseignement de Jésus se trouve chez Marc 1,15 «le temps est accompli, le règne de dieu vient, convertissez-vous et croyez en la bonne nouvelle»

Jésus tient difficilement dans une catégorie ; il est difficilement classable.

La parabole qu'il utilise pour enseigner apporte une liberté d'action à l'auditeur, un choix reste possible, la contrainte est liée

à la capacité de comprendre la parole.

Jésus apporte son attention aux humains, il s'occupe des défavorisés, des exclus ; qui sont-ils, ici, maintenant, aujourd'hui, ces lépreux, ces malades, ces possédés, ces pauvres, ces étrangers, ces collecteurs de l'impôt romain, qui sont-elles ces veuves, ces femmes ou ces pécheurs dont le péché est connu de tous.

Jésus exorcise, Jésus guérit. Jésus rejette le mensonge, Jésus rejette l'hypocrisie ; Jésus accepte le mépris et les méprisés.

Jésus a besoin d'une identité ; « et vous, qui dites-vous que je suis ? »

Dieu a besoin des hommes.

Là encore, l'assimilation à Hiram paraît difficile.

Hiram, ce serait l'équerre, Jésus le compas, inutile de dire que ce genre de comparaison ne tient pas !

Jésus est crucifié, c'est le supplice prévu pour les esclaves et les gens du peuple. Ceux qui se révoltent contre Rome sont crucifiés, avec les hommes de la famille, pendant

que les femmes sont utilisées par les garnisons.

Est-il crucifié pour avoir chassé les marchands du temple et empêcher le culte sacrificiel de se dérouler normalement ?

Est-il condamné pour avoir mis en péril l'ordre romain ?

Est-il ressuscité comme l'affirme les disciples et la foi catholique ?

Ces questions sont passionnantes.

Elles n'apportent pas de solution au problème concret de la vie quotidienne.

Avec Jésus, la médiation se fait au sein de la communauté humaine, Marc 14,58 ; Jean 2,19/21

Jésus, maître de spiritualité, nous fait découvrir par l'amour, que nous sommes fils et filles de Dieu. Luc 10,22

Jésus, prophète, annonce le royaume de dieu.

Sa proximité se fait attendre ; ici, maintenant, les hommes préfèrent le monde et son prince.

Jésus, maître de sagesse, affirme « mets-toi d'accord avec ton adversaire, ton ennemi, tant que tu

es en chemin avec lui » Matthieu
5.25

Jésus exige les réconciliations de l'homme avec l'homme, de l'homme avec les hommes, de l'homme avec dieu.

Jésus en appelle à l'urgence de satisfaire les besoins des hommes et des femmes ; il demande que l'ouvrier de la onzième heure qui a contribué à l'œuvre soit payé comme l'ouvrier de la première heure, puisque chacun d'eux affronte les nécessités de la vie.

Jésus annonce qu'il est devenu illusoire de se reposer sur le fait que les descendants d'Abraham

seront sauvés Luc 3.8 : il remet les péchés par le baptême, cela signifie que les sacrifices d'expiation, les boucs émissaires, n'opèrent plus l'alliance.

Jésus rejette le dieu de colère, il annonce un dieu de grâce, Luc 3.7/14 et MT 5.43/48

Il n'élit pas les hommes, il intègre toute souffrance toute misère, toute humanité.

Jésus bouleverse les lois de pureté, il mange avec les païens, les publicains, les prostituées ; ces successeurs quittent la

circoncision, ils abandonnent les sacrifices rituels et les remplacent par la cène, épître aux romains 3.25.

Par ces différents aspects, il prend la figure de l'un de ceux que nous appelons mauvais compagnon, un de ceux qui détruira l'ordre établi.

Certes, la comparaison n'ira pas loin !

Jésus revendique un ordre supérieur, un temple véritable, nos trois lascars revendiquent un ordre inférieur, participer à la manne, un

temple que l'on bâtit tant qu'il nourrit son homme !

Les catholiques témoignent de la mort et de la résurrection de Jésus.

Le F M témoigne de la résurrection d'Hiram dans chaque maître, et chaque maître maçon porte le nom du successeur d'Hiram.

Cette fois nous sommes dans une proximité.

La loge devient le lieu d'un apostolat maçonnique avec la mort de Hiram.

L'apostolat constituera l'Église du Christ avec la mort de Jésus.

Les esséniens annoncent-ils le christianisme ?

Ils sont issus d'un schisme mené par le «maître de justice», vraisemblablement un grand prêtre ou un candidat à cette prêtrise qui voulut enseigner au grand prêtre en exercice ses devoirs. La scission est construite autour de questions rituelles et juridiques.

Flavius Josèphe les compare aux pythagoriciens (Antiquités 15.371).

Il est clair que celui qui enseigne l'amour, qui place l'amour comme clé de l'accès au royaume de dieu, ne peut avoir pour référence un milieu ou la lettre et le nombre l'emportent sur l'homme et la misère des hommes.

L'essénien retrouve la pureté perdue d'Israël.

Jésus définit la communauté des élus par intégration. Il suffit d'être intégré pour devenir un élu, un homme de dieu ou plutôt un serviteur de dieu, il suffit de venir travailler à l'œuvre du Père, Jésus est le serviteur de l'homme (i s h u).

La communauté est, au départ, choisie chez des galiléens sans vraie culture, des hommes du peuple, des hommes qui aiment les hommes, qui connaissent la misère des hommes.

Jésus ne partage pas son père entre ceux qui savent et ceux qui ne savent pas ; les hommes

choisissent Jésus, l'amour de dieu choisit l'homme. Jésus rassemble, là où d'autres séparent ; il réconcilie là où d'autres coupent. Le dieu de Jésus est un dieu des hommes parce que ce dieu là est proche d'eux, il est un dieu d'accueil ; Jésus conteste la pureté construite sur l'exclusion, conteste les engagements qui ne sont pas engagements pour servir à l'homme.

Jésus revendique le rôle d'époux qui revient traditionnellement à dieu ; son autorité rend possible la relation directe avec dieu et notre

présence dans le royaume devient possible.

La distance entre l'homme et dieu est abolie en Jésus, l'homme peut avoir confiance, il peut se fier à dieu par Jésus.

L'enseignement de Jésus se fait par paraboles. Il raconte une histoire que chacun comprend comme il le désire, comme il peut, selon son histoire personnelle.

Jésus enseigne par analogie, les semailles ressemblent à des difficultés humaines ; il enseigne,

par des paroles, les paroles sont paroles de sagesse.

Il fait appel à l'observation, à l'expérience, à la raison, MT 10.24

Les paroles sont paroles de prophète, MT 23, appels à la conversion, annonces du salut.

Les paroles sont paroles d'autorité, je vous le dis en vérité, Marc 10.45

Que nombre des propos de Jésus furent altérés ou transformés est une certitude scientifique.

Que faisons-nous de ces propos
pourtant simples ?

Aimez-vous les uns les autres.

Aime ton prochain comme toi-
même.

Comment les avons-nous
déformés ?

Nous, auxquels, certains
voudraient imposer l'amour de
leur organisation, de leurs
institutions, de leur entreprise,
avant l'amour de l'homme ?

Petits cailloux :

Ne croyez pas vous débarrasser du sacré, il est comme la poussière balayée.

Quand les églises ou les temples seraient désertés, il n'en reste pas moins qu'**une demande religieuse d'accès** au sacré existe.

Souvent, c'est une demande de supermarché, la personne entre en contact avec la religion, prend ce qui l'intéresse ou part dans un autre supermarché.

L'homme religieux a besoin de sacré, il prend ce qu'il peut là où il peut.

Le fidèle est attaché à la foi, parfois au dogme ; le péché, la peur, le paradis, ces trois mots et leurs variantes constituent des clés de son action.

Les normes imposées de l'extérieur lui permettent de vivre dans les normes de son groupe social. Il se protège de lui-même et de la bête qui vit en lui.

L'homme a besoin de symboles, de références, de normes, il exige que la vie ait un sens.

Le croyant met dans son caddie ses choix, le syncrétisme règne.

Des données ne font plus recette, le péché, le salut, le dieu personnel ; d'autres semblent attirer le client, l'astrologie élémentaire, on lit son horoscope, comme on lit la météo ; la transmission de pensée ; la voyance fait toujours recette ; les extraterrestres prennent des relais.

Les communautés, yoga, bouddhistes, chrétiennes naissent et meurent.

Les religions sont créatrices d'**altruisme**, sans elles la générosité est un fait rare.

Les grands systèmes idéalistes jouent leur carte de l'altruisme dans leurs domaines.

Les humains ont besoin de **repères**, la famille, le travail, la liberté, la morale, la philosophie, la satisfaction des besoins de base, faim, soif, protection physique et psychologique...

Des systèmes s'interrogent sur **le sens de la vie**, d'autres imposent des formes de péché, la peur, le paradis. Des hommes font jouer le système culpabilité espérance.

L'Asie fait croire à la nécessité d'une harmonie dans l'existence ; la vie est un jeu avec une règle et

nous voudrions, comme les petits enfants, pouvoir gagner à tous les coups.

La religion fonctionne sur deux niveaux. Le premier est intérieur, le religieux vit des sentiments, des pensées, des obligations. Le second est extérieur, le religieux se manifeste par une gestuelle, un rite, des attitudes, des paroles.

La religion de l'amour, ce sentiment qui pousse un être vers un autre, que nous ressentons comme un complément

indispensable à la vie, sera opposée à la religion de la crainte.

Certains systèmes mêlent l'amour et la crainte, ce qui crée le traumatisme et nécessite un clergé qui seul libère du problème qu'il a créé.

Qu'il soit grand architecte, **Dieu**, être suprême, principe supérieur, les questions vont se précipiter, avec des réponses de catéchisme.

Où est-il ? Quel est son comportement ? D'où vient-il ? Qu'est-ce qui le mène ?

Parfois les réponses atteignent le niveau d'une mythologie ; lorsqu'elles sont plus élaborées, elles s'organisent suivant une théologie.

Les réponses de ceux qui contactent le sacré finissent par donner des certitudes, des personnes s'attachent à des explications, se mettent au service de telles explications.

Nous sommes enclins à l'action pour ceux auxquels nous donnons une valeur, pour les valeurs que nous croyons avoir choisies.

Ce qui nous lie aux valeurs, ce qui nous lie au sacré, constitue des images, ces représentations offrent un système de conduite, des activités.

Un culte s'harmonise au sentiment religieux et aux représentations religieuses.

Une doctrine se fonde sur l'importance d'un représentant du sacré censé transmettre un système, espéré, infallible.

L'intolérance suit, très vite, une telle croyance ; le système devient prétexte à tyranniser les hommes, et certains aiment être tyrannisés ou tyranniser. Ils éduquent pour

continuer leur mode de pensée, pour que les enfants de leurs enfants soient des tyrans ou des victimes.

Une habitude des religions est d'engendrer **la violence**.

Les hommes de la religion génèrent des violences, violence interne et violence externe.

Rappelons, les guerres de religion, les inquisitions, les procès en sorcellerie, les massacres entre musulmans et hindous ...

Partout où il y a religion, il y a violences possibles.

Partout où il y a idéologie, il y a violences possibles.

Partout où il y a problèmes économiques, il y a violences assurées.

L'homme n'est pas naturellement bon ; à l'état supposé de nature, il assure sa survie ; la violence est devenue la nature du survivant.

L'homme avance masqué, il masque son orgueil, il masque sa volonté de domination sous des appellations idéalisées.

Les masques portent des noms connus, christianisme,

communisme, libéralisme,
fascisme, bouddhisme.

Le rite initiatique prépare à une forme de vie par une mort symbolique. La mort élémentaire est constituée par la privation d'un sens, dès le premier contact.

Le repas qui suit le rite, selon une forme rituelle, construit un rappel du sacrifice.

La lecture attentive de la bible permet de découvrir que tout n'est pas parole d'évangile.

Notre livre, la bible, témoigne de la difficulté que discerne l'homme en quête de Dieu.

Un, Dieu est source de multiplicités, de traditions contradictoires, de messagers.

La reconnaissance du Dieu Un passe par un langage de promesse et de serment, par une projection dans le temps, une insertion dans l'histoire des hommes.

Le chemin du Dieu Un sillonne les voies sans issues de la misère

humaine, le fratricide, l'inceste, la guerre, la maladie, l'exil.

La première rencontre avec l'un se fait dans l'univers ; comme si l'un pour aller vers lui-même était contraint à la division, à la création de l'humanité.

Comment, cet architecte de notre univers peut-il apporter un sens à notre vie ? Est-ce qu'il produit de la cohérence, permet la communication avec autrui, lui-même et le monde ? Autorise-t-il l'insertion de l'individu dans la famille, dans le clan, dans la société, dans la solitude ?

Comment du Dieu d'Abraham, qui a intérêt à tenir ses promesses de prospérité, de territoire, de libération de l'esclavage, à donner du sens à ses dix commandements, en arrivons-nous à un Dieu un et personnel.

La fidélité au dieu d'Israël est un échange. La foi des hommes est liée aux apports du dieu.

Le dieu de Moïse permet la fuite hors d'Égypte, la survie dans le désert pendant 40 ans.

Ce dieu exige la paix entre ses fidèles, le partage des biens, l'absence de propriété...

Moïse lie son dieu par une alliance, que l'Exode raconte en détails.

Les hommes ont besoin de **réponses** qui les satisfassent. Les divinités expliquent le monde et son absurdité apparente.

La religion offre des réponses aux questions enfantines des humains. Les réponses délirantes satisfont des hommes ; ils possèdent une

réponse et si c'est leur réponse, ils s'y accrochent.

Dans le désert, les nomades, en route vers la terre promise, ne font pas d'**autels**. Yhwh les a interdits ; en fait, ils ne sont pas pratiques puisque les errants ne sont pas censés repasser par un même lieu. Ils cheminent vers la terre promise. Le voyageur ne marque pas son passage, ni les lieux où il a vécu. Le voyageur ne laisse pas trace de son passage.

Lorsque les nomades se sédentarisent, ils construisent des temples, ils marquent les territoires, ils s'emparent de l'espace ouvert pour le transformer en espace fermé.

Le **nom** du dieu d'Israël se fixe, il devient Yhwh ; ce tétragramme supposé imprononçable est remplacé par Adonai, dont la signification est maître, seigneur, en grec cela donne Kyrios. Dans quelque rituel, cela donne « ah ! Seigneur ! Mon dieu ! »

Aux quatre lettres furent ajoutées les voyelles du mot Adonäi pour rappeler qu'il ne faut pas prononcer le tétragramme Yhwh, mais simplement dire ou lire Adonäi.

Yhwh est apparu dans Deutéronome 33.2 ; juges 5.4-5 ; Habaquq 3.3 ; il se révèle à Moïse, en Exode 3.1, qui fait paître le troupeau de Jéthro son beau-père.

Pour ne pas nous simplifier la vie, Moïse ne dit pas aux hébreux qu'il n'y a qu'un dieu, mais bien que seul Yhwh est leur dieu !

Cela rend l'existence d'autres dieux implicites.

Nous rencontrons El Elyon en Genèse 14,18-22 ; El Roï en Genèse 16,13-14 ; El Shaddai en Genèse 17,1 ; 28,3 ; 35,11 ; El Olâm, El Béthel, Pahad, Baal Berît, El Berît.

Chaque peuple a son dieu, Yhwh est le seul dieu d'Israël ; Israël est le seul peuple de Yhwh. Cette exclusivité fait de Yhwh un dieu jaloux, un dieu qui interdit de servir les autres dieux.

Une bonne image de patron, d'architecte, nous est fournie par le soleil. C'est de lui qu'émanent toutes les créatures et la création. C'est lui qui offre la chaleur de ses rayons, sa lumière, le temps et les cycles de croissance végétale donc animale et humaine.

De l'action du soleil naît la réalité totale. Les hymnes d'Isis, le corpus hermeticum composés par Isidore parlent de l'Un qui s'est fait en millions, l'Un universel.

Yhwh est transformé en dieu solaire Ps 46,6 ; 84,12 ; Ez 16,50

Celui qui va faire progresser Yhwh dans le statut de dieu d'Israël, c'est David. Tout part de 1 Samuel 22,20-23 où David élit Yhwh et son serviteur Abyatar du sanctuaire de Silo.

Cette élection de Yhwh est fondamentale. Il existe dans le royaume de Moab un dieu aux fonctions parallèles à celles de Yhwh. Kamosh est cité en 1 Rois 11,33 en Nombres 21,29 et Jr 48,46.

David s'appuie sur un clergé, il choisit Yhwh, il sera oint.

Le sanctuaire israélite était composé de trois éléments, un autel, une stèle, souvent une pierre comme à Béthel, et un arbre. Gn 12,6 ; Josué 24,26.

L'arbre a parfois valeur sacrée, parfois il rivalise avec Yhwh, d'où le Dt 16,21 qui interdit l'arbre auprès de l'autel. La stèle qui devenait objet de culte sera, elle aussi, rejetée Dt 16,21.

Le premier monothéiste de la bible me paraît être Isaïe en 43,10-11 ; il continue en 44,6-8. «C'est moi le premier, c'est moi le

dernier ; en dehors de moi, pas de dieu».

Le message est clair, définitif.

Ce monothéisme est le résultat d'un long travail de préparation des hommes tout en patience.

En s'engageant dans l'histoire, en travaillant dans le monde au profit de son peuple, Yhwh apparaît comme agissant sur l'univers.

Isaïe 45,21 : de dieu juste et sauveur, il n'en est pas, excepté moi.

Dt 32,39-40 : c'est moi qui fais mourir et qui fais vivre ; quand j'ai brisé, c'est moi qui guéris... **je**

lève la main vers le ciel et je déclare : je suis vivant pour toujours.

Le nom Israël lui-même provient de yasar-El qui peut signifier El a corrigé, dans le cas précis Dieu a corrigé Jacob.

Rappelons la Genèse :

Gn 32.27 Il lui [M] dit ['âmar] : «Laisse [shâlay (pi)]-moi [M] car [kî 2] l'aurore [shayar] s [M]'est [M] levée ["âlâh]». «Je ne [M] te [M] laisserai [shâlay (pi)] pas [lô'], répondit ['âmar]-il, que [kî 'im] tu

ne m [M]'aies [M] béni [bâarak
(pi)]».

*Gn 32.28 Il lui [M] dit ['âmar] :
«Quel [mâh] est [E] ton nom
[shém 1]» ? «Jacob [ya"aqôv]»,
répondit ['âmar]-il.*

*Gn 32.29 Il reprit ['âmar] : «On
ne t [M]'appellera ['âmar] plus
[lô' "ôd] Jacob [ya"aqôv], mais
[kî 'im] Israël [yiÛerâ'é], car [kî
2] tu as [M] lutté [Ûârâh 1] avec
["im] Dieu ['èlôhîm] et avec ["im]
les hommes ['îsh] et tu l'as [M]
emporté [yâkôl]».*

*Gn 32.30 Jacob [ya"aqôv] lui [M]
demanda [shâ'al] : «De [M] grâce
[nâ' 2], indique [nâgad (hi)]-moi*

[M] ton nom [shém 1]». «Et pourquoi [lâmmâh], dit ['âmar]-il, me [M] demandes [shâ'al]-tu mon nom [shém 1]» ? Là [shâm]-même, il le [M] bénit [bâarak (pi)].

Gn 32.31 Jacob [ya''aqôv] appela [qârâ' 1] ce lieu [mâqôm] Peniel [penî'él] c'est-à-dire [E] Face [E]-de-Dieu [E] car [kî 2] «j'ai [M] vu [râ'âh 1] Dieu ['èlôhîm] face [pânîm 'èl pânîm] à ['èl] face et ma vie [nèfèsh] a [M] été [M] sauve [nâçal]».*

Gn 32.32 Le soleil [shèmèsh] se [M] levait [zâray] quand [ka'ashèr] il passa ['âvar 1] Penouël [penou'él]. Il [hoû']*

*boitait [çâla"] de la hanche
[yârék].*

EL ou, l'élú serait celui qui,
comme Jacob, a combattu Dieu,
qui aurait vu sa face qui comme
Jacob a combattu les hommes.

Jg 8.17

*Il renversa [nâtaç] aussi [w] la
tour [migidâl] de Penouël
[penoû'él] et massacra [hârag] les
hommes [îsh] de la ville ["îr 1].*

Josué dresse une grande pierre pour marquer l'alliance entre les fils d'Israël et les fils de Jacob, Jg 9,6. Certains n'ont pas fait le périple du désert, ils ne connaissent pas Yhwh. Les fils d'Israël rendent un culte au dieu El.

L'adoption de Yhwh est le résultat d'un choix, Josué 24,8 ; entre les dieux El, Ashéra, Baal et Yhwh. Les enfants d'Israël renoncent au polythéisme contenu dans les autres cultes.

La deuxième vraie rencontre avec le monothéisme est **le fait des exilés.**

Yhwh est le dieu, l'unique, leur dieu, sinon ils seront absorbés par Babylone. Quand le peuple du roi Yoyakin est exilé à Babylone, une grande partie du peuple reste sur place, notamment les paysans. Les exilés donnent aux événements de 597/587 une réponse monothéiste ; reconnaître Yhwh comme seul dieu, c'est rejeter les autres dieux et donc leurs peuples, c'est refuser de s'intégrer à ces peuples, c'est perdurer en fonction d'une identité.

Autour de Zorobabel, vers 520, les hommes confessent Yhwh pour seul dieu. Cela autorise de remettre en trône les descendants du roi Yoyakin. Tout s'organise autour du temple de Jérusalem, le temple devient le lieu de ralliement, le signe du loyalisme.

Tous les autres sanctuaires sont exclus. Toute forme de sanctuaire est exclue, certains regretteront que Josué n'ait pas détruit tous les sanctuaires.

Yhwh défie les autres dieux, il exige qu'il fasse preuve de leur divinité. Dans les cas litigieux, il

les absorbe Genèse 17, il récupère les noms comme autant d'épithète.

Dieu des cieux est une de ses appellations qui s'appliquent à Yhwh comme à Ahoura Mazda.

Rappelons que la bible rejette tout dualisme. Yhwh est responsable du bonheur et du malheur, de la lumière et des ténèbres. Es 45,6-7

Yhwh dieu du ciel et de la terre, dieu d'un seul peuple, d'un peuple créé, d'un peuple élu, pose maints problèmes.

Une découverte simple et surnaturelle, **la foi en Yhwh** n'a besoin ni d'un espace, ni d'une

institution, la foi permet au croyant de vivre n'importe où, sous n'importe quel régime. La loi, la Tora sert de temple, de patrie, d'institution...

Le dieu de Jésus est-il le dieu de la bible ?

Pour Jésus, il est clair que Dieu est une personne, on lui parle, elle parle, elle agit, elle existe dans l'histoire des hommes, elle garde sa transcendance.

Il est possible de s'adresser à elle, il est de notre devoir de lui adresser des demandes ; parce que Marc 10,27 tout est possible à Dieu.

Le Dieu de Jésus est un dieu de sollicitude, de miséricorde, il vient au secours des hommes. Luc 18,1-8.

Il mérite la confiance, donc il exige la confiance, la foi.

Si vous demandez à Jésus votre chemin, le chemin menant à la vie, il indique les commandements de l'ancien testament, Marc 10,17-22 ; 12,28-34. Il renforce ces commandements Matthieu 5,21-26.27-28

Le dieu de Jésus est comme le soleil qui éclaire le bon comme le méchant Matthieu 5,44-45.

Le dieu de jésus est un père comme dans l'ancien testament, Isaïe 63,16 ; 64,7 ; Jérémie 3,4.9... Il l'appelle abba, d'ab père, abba, le père, mon père, notre père. Ces syllabes nous rappellent les sons que prononcent les bébés et qui vont donner en français papa. Cela fait penser aussi au nom Allah.

Abba indique une intimité avec Dieu, une proximité, une relation à l'adulte idéal. Abba est proche, abordable, indulgent.

Jésus se bat contre ceux qui mettent des obstacles entre dieu et l'homme ; il rétablit le droit de

Dieu sur le cœur de l'homme, il demande une obéissance sans compromission.

Les développements de Dieu en trois personnes, le père, le fils, le Saint-Esprit, le concernent-ils ? La dogmatique de la trinité est-elle de son fait ?

Le Dieu de Jésus est amour. Quelle est la représentation de l'amour ?

Les musulmans refusent la forme trinitaire, il n'est de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. Allah n'a pas d'alliance directe avec le domaine historique.

Le dieu d'Israël est Yhwh, le sauveur, inséparable de l'alliance contractée avec son peuple. Le judaïsme utilise la menora, chandelier à 7 branches pour se rappeler l'intérieur du temple ; le toulab, un bouquet qui contient un rameau de palme, et l'éthrog, une sorte de citron, pour manifester la fête des tentes. La diaspora a favorisé le lieu de prière par rapport au temple. Israël vit par son temple, la diaspora vit par la synagogue, dont le culte renonce aux sacrifices, se restreint à la parole, à l'étude, à l'enseignement. Le culte de la synagogue est public, le saint des

saints du temple est réservé à l' élu des élus.

Pour l'islam, Jésus est la Parole émanant de dieu, il n'est pas le fils de dieu. Le musulman refuse la trinité, l'incarnation, il défend la naissance virginale.

La dogmatique gêne de nombreuses personnes.

Au premier siècle, le royaume de dieu doit venir sur terre, les promesses divines sont des réalités, Jésus est Christ c'est à dire Roi, il est ressuscité, l'homme doit vivre en accord avec le

décatalogue, l'enseignement d'un évangile. Les dogmes sont élaborés pour combattre les différentes hérésies, les sectes etc. dont les enseignements ne sont pas partagés par la masse des fidèles, créent des troubles dans la société chrétienne. Le dogme fixe la pensée du plus grand nombre de fidèles, il révèle l'accord du fidèle avec Dieu.

Dans le monde sémitique, la relation à Dieu est importante, la foi engage l'homme et Dieu. Dans le monde grec, l'intellectualisation passe au premier plan, il importe d'être en accord avec des vérités enseignées. Le chrétien est celui

qui accepte le symbole de Nicée par exemple, le chrétien adhère au credo.

Jésus est-il fils de Dieu ?

Fils de Dieu est un titre qui s'adapte à différentes personnes, le roi, le juste.

Jb 1.6 Le jour advint où les Fils de Dieu se rendaient à l'audience du SEIGNEUR.

Jb 38.7 tandis que les étoiles du matin chantaient en chœur et tous les Fils de Dieu crièrent hourra !

Mt 4.3 Le tentateur s'approcha et lui dit : «Si tu es le Fils de Dieu, ordonne que ces pierres deviennent des pains».

Mt 4.6 et lui dit : «Si tu es le Fils de Dieu, jette-toi en bas, car il est écrit : Il donnera pour toi des ordres à ses anges et ils te porteront sur leurs mains pour t'éviter de heurter du pied quelque pierre».

Mt 8.29 Et les voilà qui se mirent à crier : «De quoi te mêles-tu, Fils de Dieu? Es-tu venu ici pour nous tourmenter avant le temps» ?

Mt 14.33 Ceux qui étaient dans la barque se prosternèrent devant lui

et lui dirent : «Vraiment, tu es Fils de Dieu» !

Mt 16.16 Prenant la parole, Simon-Pierre répondit : «Tu es le Christ, le Fils du Dieu vivant».

Mt 26.63 Mais Jésus gardait le silence. Le Grand Prêtre lui dit : «Je t'adjure par le Dieu vivant de nous dire si tu es, toi, le Messie, le Fils de Dieu».

Mt 26.64 Jésus lui répondit : «Tu le dis. Seulement, je vous le déclare, désormais vous verrez le Fils de l'homme siégeant à la droite du Tout-Puissant et venant sur les nuées du ciel».

Mt 27.40 et disant : «Toi qui détruis le Sanctuaire et le rebâties en 3 jours, sauve-toi toi-même, si tu es le Fils de Dieu, et descends de la croix» !

Jn 1.48

«D'où me connais-tu» ? Lui dit Nathanaël, et Jésus de répondre : «Avant même que Philippe ne t'appelât, alors que tu étais sous le figuier, je t'ai vu».

Jn 1.49 Nathanaël reprit : « Rabbi, tu es le Fils de Dieu, tu es le roi d'Israël ».

Jésus est qualifié de fils de l'homme, de fils de David.

Les apôtres reçoivent l'esprit du Christ, la part de Jésus qui a vaincu la mort, ils continuent la mission de Jésus, permettre au royaume de Dieu de s'établir sur cette terre.

La foi se dit en grec pistis d'où l'ouvrage gnostique « pistis sophia » ; pistis désigne l'adhésion à une personne, non l'adhésion à un ensemble de vérités ou de dogmes.

Paul affirme que le Christ est venu nous arracher à l'esclavage de tout ce qui nous éloignait de Dieu, pour que puissions devenir les sujets, le peuple, les esclaves de Dieu.

Jésus ? Hiram ?

Certains rites affirment la « parenté » ou « l'identité ».

Je n'affirme rien. Sur le chemin, l'homme laisse les signes de ses absurdités. La construction du temple par celui qui sait, aidé de ceux qui ne savent pas, pose de nombreux problèmes.

Ceux qui refusent l'accès au sacré, je les renvoie au miroir, ils se rencontreront, ils voient l'ami qui tient le miroir ; ils sauront se nouer à la chaîne des hommes.

Ceux qui s'ouvrent au sacré, je les invite à vivre au quotidien une foi en l'homme bête et méchant.

L'homme poli sa pierre, puis il l'admire, puis il commence à la broyer pour arriver à la pierre pulvérisé, celle qui amende le sol ingrat d'une terre pour la fertiliser.

L'homme arrive sur terre sans bagage, il lui arrive de quitter la terre en ayant marqué son espace et un temps.

Pour quelques hommes, ces marques sont des signes que le vent d'Artois effacera.

Chacun d'entre nous peut espérer poser sa marque sur la construction d'un édifice qu'il espère durable.

Nous espérons que l'édifice disparaîtra pour laisser place aux hommes.

XII

Peu de temps après, David, se sentant entièrement défaillir, jugea ; que sa dernière heure était proche (I Rois, 2). Il fit venir Salomon, et lui dit : « Mon fils, me voilà prêt à m'acquitter du tribut que nous devons à la nature, et d'aller avec mes pères. C'est un chemin que chacun doit faire, et d'où on ne revient jamais : c'est pourquoi j'emploie ce peu de vie qui me reste à vous recommander encore d'être juste envers, vos sujets, religieux envers Dieu qui vous a élevé sur le trône, et d'observer les commandements qu'il nous a donnés par

Moïse, sans que ni la faveur, ni la flatterie, ni la passion ni autre considération quelconque vous en fasse jamais départir.

Que si vous vous acquittez aussi fidèlement de ce devoir que vous y êtes obligé et que je vous y exhorte, il affermira le sceptre dans notre famille, et jamais nulle autre ne dominera sur les Hébreux. Souvenez-vous des crimes commis par Joab lorsque sa jalousie le porta à tuer en trahison deux généraux d'armée aussi gens de bien et d'un aussi grand mérite qu'étaient Abner et Amaza ; vengez leur mort de la manière que vous jugerez le plus à propos : je n'ai pu le faire parce qu'il était plus puissant que moi. Je vous recommande les enfants de

Bersellay Galaatide. Témoignez-leur en ma considération une affection particulière, tenez-les auprès de vous en grand honneur ; et ne considérez pas comme un bienfait ce bon traitement que vous leur ferez, mais comme une reconnaissance de l'obligation que j'ai à leur père, qui lorsque j'étais exilé m'a assisté avec une générosité non pareille, et nous a ainsi rendus ses redevables. Pour le regard de Seméi, qui osa m'outrager par mille injures lorsque je fus contraint de sortir de Jérusalem pour chercher ma sûreté delà le Jourdain, et à qui je promis néanmoins de sauver la vie quand il vint au-devant de moi à mon retour, je me remets à vous de le punir

selon l'occasion qu'il pourra vous en donner. »

David, après avoir parlé de la sorte à Salomon, rendit l'esprit, étant âgé de soixante-dix ans, dont il en avait régné sept et demi en Hébron, sur la tribu de Juda, et trente-trois en Jérusalem, sur toute la nation des Hébreux. C'était un prince de grande piété et qui avait toutes les qualités nécessaire à un roi pour procurer le repos et la félicité à tout un grand peuple. Nul autre ne fut jamais plus vaillant que lui : il était toujours le premier à s'exposer au péril pour le bien de ses sujets et la gloire de son Etat, et il engageait les siens plutôt par son exemple que par son autorité à faire des actions de valeur si extraordinaires que

quelque véritables qu'elles soient elles paraissent incroyables. Il était très sage dans les conseils, très agissant dans les occasions pressantes, très prévoyant dans ce qui regardait l'avenir, sobre, doux, compatissant aux maux d'autrui, et très juste ; qui sont toutes vertus dignes des grands princes. Il n'a jamais abusé de cette souveraine puissance où il s'est vu élevé, sinon lorsqu'il se laissa emporter à sa passion pour Bethsabée, et jamais nul autre roi, ni des Hébreux, ni d'aucune autre nation, n'a laissé de si grands trésors.

Le roi Salomon, son fils, le fit enterrer à Jérusalem avec une telle magnificence qu'outre les autres cérémonies qui se pratiquent aux funérailles des rois il fit

mettre dans son sépulcre des richesses incroyables, comme il sera facile de le juger par ce que je m'en vais dire. Car, treize cents ans après Antiochus surnommé le Religieux et fils de Démétrius, ayant assiégé Jérusalem, et Hircan, grand sacrificateur, voulant l'obliger par de l'argent à lever le siège, comme il n'en pouvait trouver ailleurs, il fit ouvrir ce sépulcre et en tira trois mille talents, dont il donna une partie à ce prince. Et longtemps après, le roi Hérode tira une fort grande somme d'un autre endroit de ce sépulcre où ces trésors étaient cachés, sans que néanmoins on ait touché aux cercueils dans lesquels les cendres des rois sont enfermés, parce qu'ils ont été cachés

sous terre avec tant d'art qu'on ne les a pu trouver.

Anticiper : un art sans présence visible de Dame Raison

Anticiper est une qualité qui fait partie de la panoplie des possibilités humaines. Quels sens un dictionnaire élémentaire donne-t-il à ce groupe de mots ?

Anticipation nom commun - féminin (anticipations)

1. tendance à la projection de l'esprit dans l'avenir ou procédé visant à cet effet savourer un plaisir par anticipation
2. prévision d'une situation en vue d'y faire face le moment venu sans anticipation sur l'avenir
3. mise à exécution avant le moment prévu effectuer par anticipation le règlement d'un emprunt d'anticipation locution adjectivale; invariable

1. littérature fondé sur l'imagination du futur de l'humanité le roman d'anticipation

Anticiper : verbe transitif

1. effectuer ou voir par avance, anticiper les réactions de l'adversaire

2. devancer par l'imagination, un précurseur qui anticipe le mouvement des idées

Anticiper verbe transitif indirect

1. être en avance par rapport à (quelqu'un ou quelque chose), en faisant un saut dans l'avenir, anticiper sur ses concurrents pour les devancer

Anticiper verbe intransitif

1. imaginer les choses avant le moment prévu ou adéquat, c'est ce qui se produira, mais n'anticipons pas

Si le dictionnaire nous permet d'approcher la notion, il ne nous permet pas de l'affiner :

Anticiper, c'est percevoir sans raisonnement expliqué des idées, des événements qui se réalisent quand l'anticipation est appropriée !

L'anticipation entre dans la catégorie des préconceptions, (sans préconçus arrêtés selon des normes affectives, des normes de raison ou de déraison !), prénotion.

Réfugions-nous des railleurs (en un mot ce serait bien aussi) en nous protégeant derrière une « vieille barbe » : selon Kant, c'est une forme de connaissance *a priori*.

L'homme est ainsi conçu qu'il a besoin d'anticiper ses activités, de prévoir les conséquences de son activité, de voir le

résultat possible d'une entreprise qu'il n'a pas commencée !

Lorsqu'un humain se met en activité, il ne connaît pas les conséquences de son action. Les résultats qu'il obtient à court terme semblent intéressants, le seront-ils à long terme. Une mesure de sauvegarde d'un être, d'un groupe d'individu peut entraîner l'éradication d'un autre groupe d'êtres vivants. L'anticipation est un art périlleux. La capacité d'anticipation est souvent mise en défaut, en raison de la multitude des intervenants possibles au cours du temps. *Chacun fait se qu'il peut, là où il est en fonction des données qu'il possède ou qu'il a perçues.*

L'anticipation fait bien partie de notre panoplie de fonctionnements, elle se range dans les formes d'intelligences intuitives.

C'est l'anticipation qui permet d'adapter son comportement à celui des hommes avec lesquels nous vivons.

En matière d'intelligence, le quotient intellectuel constitue une référence aléatoire : comment connaître les mers qui entourent l'Italie si vous ne vous intéressez pas à l'Italie actuelle ou ancienne ?

Il est difficile de mesurer l'intelligence. Il est encore plus difficile de mesurer les composantes de ce que nous appelons l'intelligence. Le Q I mesure presque essentiellement la mémoire, les connaissances acquises.

Il n'existe pas encore de batteries de test pour mesurer nos capacités dans des circonstances où nous ne possédons « aucun repère », ce serait pourtant bien utile pour décider des choix en matière de chefs d'entreprise, par exemple.

Ne refusons pas à l'homme le droit à d'autres outils que le nécessaire outil Raison, ni le droit de recourir à ces autres outils même quand nous privilégions la Raison.

Que la raison soit « primum inter pares », première entre ses pairs, mais laissons aux autres composantes des fonctions cognitives et des fonctions qui permettent l'action le droit à une existence.

L'homme propose ses modèles, dès qu'il en suit un unique il entre dans l'erreur assurée à court ou long terme pour tout ou partie de son activité.

Nos intégristes de la raison sont fiers du siècle des lumières, ils oublient que ce siècle a produit son lot de misères. Ils feignent d'ignorer que les propositions de ce siècle avaient pour but, non de bâtir de l'humain, de détruire un système ancien.

Ruiner une cathédrale, voilà qui demande à n'importe quel crétin quelques minutes. Bâtir une cathédrale, voilà qui exige des capacités d'hommes pendant quelques décennies !

Si vous estimez que la raison est supérieure à votre capacité d'anticipation... voyez où vous conduisent vos raisonnements...

A avoir raison puisque vous résonnez avant de raisonner.

RITUEL DES HONNEURS MACONNIQUES

RÉCEPTION

- a) d'une Délégation de la Grande Loge (Grand Maître ou Conseillers Fédéraux).
- b) d'une Loge Soeur.

Ces délégations doivent être introduites après les FF.∴. Visiteurs. Elles attendent à cet effet dans une salle spéciale où un F.∴. délégué par le Vénérable leur tient compagnie.

Quand le moment est venu, le Maître des Cérémonies, porteur de sa canne, et le Grand Expert, armé du glaive, se présentent pour conduire la délégation à la porte du Temple, ou elle est annoncée de l'extérieur par le Maître des Cérémonies qui s'adresse à cet effet au F.:. 2d Surveillant.

LE 2d SURV.:

- F.:. 1^{er} Surveillant, une délégation de (la Grande Loge de France ou de la R.:. L^Ź N.:. , Or.:. de .:. , ayant à sa tête (notre T. R. Grand Maître, ou le T.:. R.:. F.:. N.:. , Conseiller Fédéral, ou le T.:. :

C.: F.: N.:, etc.) est à la porte du Temple.

Les Honneurs maçonniques doivent être rendus aux Grands Maîtres d'honneur et aux Grands Maîtres adjoints d'honneur de la Grande Loge de France.

Le premier surveillant
Vénérable Maître, Surveillant, une
délégation de (la Grande Loge de France
ou de la R.: L[⌋] N.:, Or.: de .:, ayant à
sa tête (notre T. R. Grand Maître, ou le
T.: R.: F.: N.:, Conseiller Fédéral, ou
le T.: C.: F.: N.:, etc.) est à la porte
du Temple.

Le Vénérable Maître : Accordez l'entrée
du temple !

Debout et à l'ordre

Les portes ayant été ouvertes, la
délégation entre précédée du Maître des
Cérémonies. Les FF.: assistants
forment la voûte d'acier.

Pendant la marche, le Vén.: et les
Surv.: frappent de leurs maillets,
chacun à leur tour et sans discontinuer.
Parvenu devant les marches de l'Orient,
le maître des Cérémonies se range au
Sud, la Délégation s'arrête de même que
les FF.: qui le suivent le F.: Expert
quitte la queue du cortège et vient se

ranger au nord. A ce moment, le Vén.: frappe un grand coup de maillet, signal d'arrêt pour les Surv.: qui font signe aux FF.: de baisser leurs glaives.

Le Vénérable Maître : - T.: R.: Grand-maître (ou T.: R.: F.: Délégué du Conseil Fédéral), la confiance que me FF.: ont bien voulu me témoigner me vaut l'honneur de tenir en cette Loge un premier maillet. Une confiance plus grande encore et pleinement justifiée vous a placé à la tête de la Grande Loge de France (ou vous fait participer à la direction de la Grande Loge de France).

Permettez donc que je fasse profiter cette l. : de votre visite en vous priant de vouloir bien gravir ces marches, afin d'accepter de mes mains l'insigne d'une fonction que nul mieux que vous ne saurait remplir ici ce soir.

...

Le Président

Prenez place, mes FF. :

Il prononce une « ALLOCUTION DE CIRCONSTANCE »

Si le président de la délégation désire rendre son siège au Vénérable, celui-ci passera devant le plateau afin de reprendre le maillet exactement comme

il l'avait cédé. Le président de la délégation occupe ainsi le siège quitté par le vénérable.

Si la délégation devait se retirer avant la clôture des travaux le Vénérable remercierait d'une visite honorant l'Atelier et dont tous les FF.: conserveront un souvenir reconnaissant.

Le Vénérable.

- Debout et à l'ordre, mes FF.: glaive en main ! Formez la voûte d'acier.

Le Maître des Cérémonies se place alors au milieu de la Loge face à l'Orient et attend que le chef de la délégation soit

au bas des marches. Il fait alors demi-tour et se dirige lentement vers la porte, tandis que le Vénérable et les Surveillants frappent de leur maillet, chacun à leur tour, sans discontinuer jusqu'à la sortie du dernier membre de la délégation. Celle-ci est reconduite hors du Temple par le Maître des Cérémonies. Le Grand Expert clôt la marche, mais s'arrête à la porte du Temple. Quand il se retourne, les maillets cessent de battre et les FF.:. baissent leurs glaives, sur quoi le Vénérable les invite à prendre place.

Si la délégation reste jusqu'à la clôture des travaux, les remerciements du Vén.:. :

se placent avant la batterie d'allégresse que la loge tire en l'honneur des délégués.

La sortie solennelle peut alors avoir lieu dès que la clôture est prononcée.

Les Statuts de Ratisbonne (1498)

Statuts de l'association des tailleurs de pierre et maçons.

Au nom de Dieu le Père, du Fils, du Saint-Esprit et de sainte Marie, mère de Dieu, de ses bienheureux saints serviteurs, les quatre saints couronnés de mémoire éternelle, nous considérons que pour conserver amitié, union et obéissance, fondement de tout bien, de toute utilité et bienfait de tous, princes, comtes, seigneurs, localités et couvents, devenus actuellement et dans le futur, Églises, bâtiments de pierre ou constructions, nous devons former une fraternelle communauté ; cela pour le bien et l'utilité de tous les Maîtres et Compagnons du corps de métier des travailleurs de pierre et des maçons en terre allemande, sur tout pour éviter

toute discussion, échec, souci, dépenses et dommages provenant de désordres et de transgressions à la bonne règle. Nous nous engageons pour opérer tous les règlements pacifiquement et à l'amiable. Pour que notre entreprise chrétienne soit valable en tout temps, nous, Maîtres et Compagnons de ce dit métier, originaires de Spire, Strasbourg et Ratisbonne, en notre nom et au nom de tous les autres Maîtres et Compagnons du dit métier ci-dessus mentionné, nous avons rénové et clarifié les vieilles traditions et nous nous sommes constitués dans un esprit fraternel en un groupement et nous sommes engagés à observer fidèlement les règlements ci-dessous définis et cela pour nous mêmes et pour nos successeurs.

1. Celui qui veut entrer dans notre organisation fraternelle doit promettre d'observer tous les points et articles qui sont mentionnés dans ce livre.

2. Si un travailleur qui avait entamé un ouvrage honnêtement conçu venait à mourir, il faut que n'importe quel autre Maître expert en la matière puisse continuer l'Oeuvre pour la mener à bonne fin.

3. S'il se présente un compagnon compétent en la matière qui désire de l'avancement après avoir servi dans cette branche, on peut l'accepter.

4. Si un Maître vient à mourir sans avoir achevé l'Oeuvre entreprise et qu'un autre Maître s'y attelle, celui-ci doit la mener à bonne fin sans l'abandonner à un troisième, et cela afin que ceux qui ont commandé le travail en question ne se trouvent pas engagés dans des frais

exagérés qui porteraient préjudice à la mémoire du défunt.

5. Si un nouveau chantier se formait alors qu'il n'en existait pas auparavant, ou si un Maître mourait et qu'un autre le remplaçât, qui ne fit pas partie de cette corporation, il faut que le Maître qui détient les documents et les statuts de la corporation en vigueur dans cette région convoque un Maître remplaçant pour cette corporation et lui fasse jurer et promettre de maintenir tout en règle, selon le droit des travailleurs de pierre et des maçons ; quiconque s'opposerait à cette loi ne recevrait aucun soutien ni de Compagnon ni de Maître et aucun Compagnon de cette corporation n'entrerait dans son chantier.

6. celui qui est sous la dépendance d'un seigneur, qu'il soit Maître ou Compagnon, ne doit être accepté dans la

corporation qu'avec l'assentiment de son seigneur.

7. Si un chantier a été mis en train par exemple à Strasbourg, Cologne, Vienne et Passau, ou autres lieux du même ressort, personne venant de l'extérieur ne doit en tirer profit.

8. Le Maître qui entre dans une telle entreprise (en cours) doit laisser le salaire jusqu'alors en usage.

9. Le salaire convenu doit revenir intégralement aux compagnons de la première heure.

10. Il (le Maître) doit en toutes circonstances se comporter avec correction envers les Compagnons, selon le droit et la coutume des tailleurs de pierre et maçons, conformément aux usages de la région.

11. Si un Maître a entrepris un chantier et que d'autres Maîtres viennent à

passer, ceux-ci ne doivent en aucune manière prendre position avant que le premier se soit désisté de l'entreprise. Naturellement, ces derniers doivent être compétents. 12) Les Maîtres en question doivent conduire leurs travaux de telle manière que les bâtiments construits par eux soient impeccables durant le laps de temps déterminé par les usages de leur région.

12. S'il convient à quelque Maître d'entreprendre un autre travail concurremment au sien et qu'il ne puisse le mener à bonne fin et qu'un autre Maître s'y adonne, celui-ci doit le pousser à achèvement afin que l'Oeuvre ne reste pas inachevée. Mais si ce dernier n'a pas la compétence voulue pour aboutir comme il convient, il doit être repris et puni afin qu'on sache à quoi s'en tenir sur son compte.

13. Le ou les Maîtres qui entreprennent de pareils travaux ne doivent prendre à louage de services que ceux qui sont compétents en la matière.

14. Si un Maître vient entreprendre un travail pour lequel il n'est pas compétent, aucun Compagnon ne doit l'assister.

15. Deux Maîtres ne doivent pas entreprendre le même travail, à moins que l'on ne puisse terminer le travail dans le cours de la même année.

16. Chaque Maître qui réside dans son chantier ne doit pas avoir plus de deux aides. Et s'il avait un ou plusieurs chantiers extérieurs, il ne peut dépasser dans chacun d'eux plus de deux aides afin qu'il ne dépasse pas cinq aides dans l'ensemble de ses chantiers. Mais s'il perd un chantier, il doit employer les aides de celui-ci dans son autre chantier

jusqu'à ce que la période d'engagement de ses aides soit révolue et il ne doit pas engager d'autres aides jusqu'à ce que le travail soit achevé.

17. Si un aide vient à faire défaut à un Maître, le Maître peut en engager un autre pour un trimestre jusqu'à ce que le temps de travail de l'autre soit échu.

18. Quand un aide sert un Maître conformément aux statuts de la corporation et que le Maître lui a promis de lui confier certains travaux et que l'aide désire en faire encore davantage, il pourra s'entendre avec le Maître à bon droit pour le servir plus longtemps.

19. A tout entrepreneur qui dirige un chantier et à qui est dévolu le pouvoir juridique sur cette corporation pour régler tout différend qui pourrait survenir entre les constructeurs, obéissance est due par tous les Maîtres,

Compagnons et aides. 21) Au cas où une plainte parvient au Maître, il ne doit pas prononcer seul une sentence, mais s'adjoindre deux autres Maîtres les plus proches et les Compagnons qui appartiennent à ce chantier. Ensemble, ils éclairciront la question qui ensuite devra être portée devant toute la corporation.

20. Tout Maître qui a la responsabilité des statuts de la corporation doit les faire lire à ses Compagnons une fois par an et si, dans le courant de l'année, il vient un Maître ou un Compagnon qui désire connaître les statuts en tout ou en partie, il doit leur en faire prendre connaissance afin qu'il n'y ait aucune équivoque. 23) S'il arrive que deux Maîtres ou davantage appartenant à cette corporation aient des différends sur des sujets étrangers à la profession, ils ne

doivent pas s'adresser ailleurs qu'à la corporation, laquelle jugera de son mieux.

21. Aucun entrepreneur ou Maître ne doit vivre ouvertement en concubinage. S'il ne s'en abstient pas, aucun Compagnon ni tailleur de pierre ne doit rester dans son chantier ni avoir rien de commun avec lui.

22. Afin que l'esprit de fraternité puisse se maintenir intégral sous les auspices divins, tout Maître qui a la direction d'un chantier doit, dès qu'il est reçu dans la corporation, verser un gulden.

23. Tous les Maîtres et entrepreneurs doivent avoir, chacun, un tronc dans lequel chaque Compagnon doit verser un pfennig par semaine. Chaque Maître doit recueillir cet argent et tout autre venu dans le tronc et le remettre chaque année à la corporation.

24. Dons et amendes doivent être versés dans les troncs de la communauté, afin que le service divin soit d'autant mieux célébré.

25. Si un entrepreneur ne se soumet pas aux règlements et veut néanmoins exercer son métier, aucun Compagnon ne doit aller dans son chantier et les autres Maîtres doivent l'ignorer.

26. Si un Maître n'est pas encore entré dans la corporation, s'il ne se déclare pas hostile à la corporation et qu'il prenne un Compagnon, il ne sera pas sanctionné pour ce fait.

27. Si un Compagnon se rend chez un autre Maître de vie honnête en demandant à être embauché, il peut l'être dans la mesure où il continue à remplir ses obligations envers la corporation.

28. Et s'il arrive qu'une plainte soit portée par un Maître contre un autre

Maître, par un Compagnon contre un autre Compagnon ou contre un Maître, ces plaintes doivent être portées devant les Maîtres qui détiennent les livres de la corporation. Ceux-ci précisent les jours où les parties doivent être entendues et la cause sera jugée dans les lieux où ont été conservés les livres de la corporation.

29. On ne doit pas accepter dans la corporation de Maître ou d'entrepreneur qui n'a pas communié dans l'année ou qui ne pratique pas, ou qui gaspille son avoir au jeu. Si d'aventure un quelconque de cette catégorie avait été coopté, aucun Maître, aucun Compagnon ne doit avoir de contact avec lui jusqu'à ce qu'il ait changé de vie et subi une punition par la communauté.

30. Le Maître qui a la charge des livres doit promettre à la corporation d'en

prendre soin et de n'en laisser prendre copie à personne ni de les prêter à qui que ce soit, afin qu'ils restent intacts. Mais si quelqu'un de la corporation a besoin de copier un ou deux articles, on peut lui prêter les livres ou lui autoriser la copie.

31. Si un Maître ou un Compagnon copie un ouvrage à l'insu du Maître auteur de cet ouvrage, il doit être renvoyé de la corporation ; aucun Maître ou Compagnon ne doit avoir contact avec lui et aucun Compagnon ne doit s'associer à ses travaux tant qu'il n'aura pas fait amende honorable.

32. Également, un Maître ayant entrepris un travail et dresse un plan ne doit pas modifier ce plan, mais doit le réaliser suivant l'usage du pays.

33. Si un Maître ou un Compagnon procède à des dépenses pour la

communauté, il doit les justifier et la communauté doit les lui rembourser. Si quelqu'un a des différends avec la justice ou dans d'autres circonstances qui concernent la corporation, celle-ci lui doit aide et protection.

34. Si un Maître ou un Compagnon est en difficulté avec la justice ou autrement, chacun, qu'il soit Maître ou Compagnon, lui doit aide et assistance, conformément aux engagements de la corporation.

35. Si un Maître n'a pas reçu la totalité de son dû, la construction une fois achevée, il n'a pas l'autorisation de prélever des intérêts. A l'inverse, un Maître qui a avancé de l'argent à une personne ou à une ville pour mener à bonne fin une construction ne doit pas non plus prélever intérêts.

36. Si un Maître doit construire des fondations et qu'il ne puisse aboutir, faute de main-d'oeuvre qualifiée, il a toute latitude pour s'adresser a des maçons, afin que les personnes ou les villes qui ont passé la commande ne restent pas dans l'embaras.

37. tous les Maîtres et les Compagnons qui se sont engagés par serment à observer les règlements de la corporation doivent être fidèles à leurs engagements. Si un Maître ou un Compagnon a enfreint l'un des articles du règlement, il doit expier en conséquence et est ensuite tenu quitte d'observer l'article en question.

38. A Ratisbonne, en l'an 1459, quatre semaines après pâques, il a été décidé que le Maître d'oeuvre Jobst Dotzinger, qui a construit notre cathédrale et plusieurs établissements religieux à

Strasbourg, sera considéré ainsi que ses successeurs comme le président et le juge et cela est également valable pour Spire et Strasbourg.

39. tous les Maîtres qui possèdent un tronc dans les chantiers où il n'existe pas de tronc de la corporation seront responsables des espèces vis-à-vis des Maîtres qui détiennent les livres de la corporation et, là où ces livres seront détenus, un service divin doit être célébré. S'il se produit le décès d'un Maître ou d'un Compagnon dans des chantiers où il n'existe pas de livre de la corporation, ce décès doit être annoncé au Maître qui tient les livres de la corporation. Dès que l'annonce du décès lui parvient, il fait célébrer une messe pour le repos de l'âme du défunt. Tous les Maîtres et Compagnons doivent être présents et verser une obole.

40. Dans un chantier où on tient un livre de corporation, le contenu des troncs des plus proches chantiers doit être versé.

41. Aucun Maître ou Compagnon n'appartenant pas à la corporation ne doit recevoir le moindre enseignement.

42. On n'a pas le droit de recevoir de l'argent en rétribution de l'enseignement que l'on dispense, mais rien n'empêche d'enseigner gratuitement tous ceux qui désirent s'instruire.

43. Si un homme pieux désire participer au service divin, on doit l'accueillir. Mais, à part le service divin, il ne doit pas participer au travail de la corporation.

44. En l'année 1459, quatre semaines après pâques, les Maîtres et les ouvriers de cette corporation qui ont été à Ratisbonne ont juré fidélité sur le livre.